EDITIONS DU PEUPLE
TIANJIN
JANVIER 75

causeries sur le matérialisme dialectique

SUR LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE

texte traduit du chinois et édité par

E 100

SUR LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE

SUR LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE

Rédigé par une équipe de rédaction
de la municipalité de Tianjin

ÉDITIONS DU CENTENAIRE
1976

AVANT-PROPOS

Les camarades de l'équipe de rédaction de « Sur le matérialisme dialectique » m'ont demandé d'écrire quelques mots en tête de ce volume. Qu'allais-je dire? Je me suis longtemps creusé la tête et j'ai finalement décidé de parler de la libération de la philosophie. Le président Mao nous appelle à « libérer la philosophie des salles de conférences et des livres de philosophie afin qu'elle devienne une arme acérée entre les mains des masses ». Au travers de l'étude et de l'usage de la philosophie, j'ai acquis la sensation que cette phrase signifiait que la philosophie marxiste doit s'unir au prolétariat, la classe dirigeante de la révolution, et à la majeure partie des ouvriers, des paysans et des soldats qui connaissent et transforment le monde. Cette fusion accomplie, la grandeur du matérialisme dialectique sera plus éclatante, l'intelligence et les capacités des masses qui transforment le vieux monde pour en édifier un nouveau trouveront leur plus complète expression. Marx, dans sa jeunesse, écrivait une phrase restée célèbre qui montre avec évidence que la libération du prolétariat et des masses populaires est inséparable de la philosophie marxiste et vice versa : « La philosophie trouve dans le prolétariat ses armes matérielles comme le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes intellectuelles » (K. Marx, « Critique de la philosophie du droit de Hegel », in : *Études philosophiques;* E.S., p. 29).

Le fait que nos ouvriers, nos paysans et nos soldats, répondant à l'appel du président Mao, étudient et utilisent la pratique si riche de la philosophie marxiste est une preuve indubitable de

cette réalité. « Et les idées justes qui sont le propre d'une classe d'avant-garde deviennent, dès qu'elles pénètrent les masses, une force matérielle capable de transformer la société et le monde. » (Mao Tsétoung, *D'où viennent les idées justes?* T.C., p. 544.) Absolument rien ne peut alors entraver notre marche vers l'avant.

Prenons une conception fondamentale comme « un se divise en deux » : la différence est énorme entre ceux qui l'ont étudiée et ceux qui ne l'ont pas fait. Auparavant, nous regardions les choses unilatéralement, nous commettions souvent l'erreur de ne voir qu'un seul aspect des phénomènes. Ayant obtenu des succès, nous négligions le plus souvent ce qui n'allait pas; et même si nous en parlions, c'était toujours au détriment des succès qui se trouvaient niés. Aujourd'hui, quand nous réussissons quelque chose, nous prenons l'initiative d'en chercher les insuffisances; quand nous recevons des louanges, nous mesurons de nous-même la distance qui nous sépare de la perfection et nous continuons la révolution. Dans le temps, il nous suffisait de tomber sur un bec pendant le travail pour avoir envie de battre en retraite. Lorsque nous avons compris que « l'échec est mère du succès », nous avons su tirer parti d'un échec pour le transformer en force de progrès. Si j'appréhende les autres ou moi-même sur un mode métaphysique, il me semble que tout le monde est dans l'erreur et que, seul, je possède la vérité. Si, au contraire, je me sers du matérialisme dialectique pour m'évaluer et évaluer les autres, je divise les choses en deux et je vois, avant tout, les qualités d'autrui et mes propres défauts. Briser les superstitions et libérer la pensée, c'est justement nous libérer de l'idéalisme et de la métaphysique; c'est justement se servir de l'arme tranchante du matérialisme dialectique pour abattre les idéologies surannées, idéalistes et métaphysiques, pour transformer en conscience l'opacité de notre cerveau.

Avant, s'il y avait une contradiction quelque part, on estimait que c'était mauvais et anormal; la situation ne pouvait être bonne tant que subsistaient problèmes et contradictions. Après avoir étudié « De la contradiction » (Mao Tsétoung) et compris que « sans contradiction, pas d'univers », que la contradiction est universelle et que la résolution d'une ancienne contradiction entraîne l'apparition d'une nouvelle, nous avons réfléchi en nous référant aux trois pratiques révolutionnaires (lutte pour la

production, lutte de classe et expérimentation scientifique) et nous avons pris conscience que nous vivions quotidiennement dans un réseau de contradictions et qu'en faisant la révolution nous étions à même de les résoudre. D'un seul coup, on eût dit qu'une fenêtre venait de s'ouvrir dans notre esprit, le baignant de lumière.

Une fois compris cela, personne ne trouvera plus bizarre qu'il y ait des luttes de classes dans la société et des luttes de lignes dans le Parti. L'existence des classes entraîne nécessairement celle de luttes et de contradictions. Tant que subsisteront ces propriétaires terriens réactionnaires et ces capitalistes qui opprimaient et exploitaient nos ouvriers et nos paysans dans l'ancienne société, comment pourrions-nous cesser d'être vigilants? Nous nous souvenons des malheurs endurés jadis; comment oublieraient-ils leur « paradis » perdu? Nous évoquons la douceur d'être les maîtres chez nous; comment ne songeraient-ils pas aux « malheurs » qu'ils endurent sous la dictature des masses populaires? Là est la contradiction, la lutte à mort! C'est aussi la raison qui nous amène à dire que la lutte des classes ne peut être détournée par la seule volonté des hommes. Si l'on n'étudie pas la philosophie, si l'on ne comprend pas la théorie du matérialisme dialectique, toutes ces choses ne seront jamais tirées au clair.

Grâce à la pratique de la Révolution Culturelle et du Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius, beaucoup de vieux ouvriers trouvent de plus en plus qu'il est impossible de ne pas faire la révolution dans le domaine de l'idéologie; et plus ça va et plus ils ont le sentiment que l'enseignement du président Mao qui appelle le prolétariat à se saisir des luttes de classes dans la superstructure est très juste et extrêmement important. Sous la direction de notre président et du Parti communiste chinois, le peuple travailleur est devenu maître du pays, sa situation politique et économique s'est renversée; la révolution et l'édification du pays sont en plein essor et l'existence s'améliore de jour en jour. Toutefois, si on ne prend pas en main l'idéologie, si on ne mène pas à bout la révolution socialiste dans les domaines politique et idéologique, le renversement de la situation que nous avons opéré ne sera pas garanti. Il est impossible de se débarrasser d'un seul coup de l'influence causée dans les esprits par plusieurs millénaires de propriété privée et de confucianisme.

La fonction pourrissante des anciennes traditions, de la conscience et de l'idéologie passées sur la cause du socialisme est encore suffisamment grande pour ne pas la sous-estimer; les réactionnaires se serviront nécessairement de ces détritus comme base idéologique de leurs tentatives de restauration. Si le peuple travailleur ne rompt pas catégoriquement avec ces vieilles choses, il lui sera impossible de se libérer totalement. Sur quoi donc se fonder pour les éliminer? Sur les armes tranchantes du matérialisme dialectique et historique, du marxisme et de la pensée-maotsétoung. Le président Mao a dit que la création par Marx et Engels de la grande théorie du matérialisme dialectique et historique fut « une révolution sans précédent dans l'histoire de la connaissance humaine » (*De la contradiction;* T.C., p. 95). C'est pourquoi, si nous voulons faire la révolution dans le domaine de l'idéologie, développer sans cesse l'excellente situation de notre pays, renforcer la dictature du prolétariat et mener à bout la lutte contre le révisionnisme, il nous faut suivre l'enseignement de notre président : « étudions avec ardeur et approfondissons notre connaissance du marxisme », armer notre cerveau du matérialisme dialectique et historique et, en premier lieu, entreprendre la révolution et la libération de notre conception du monde.

Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique sont les plus révolutionnaires et les plus scientifiques des armes; ils sont le miroir parfait de la lutte que nous menons contre les ennemis de classe. Les réactionnaires s'opposeront toujours à ce que nos ouvriers, nos paysans et nos soldats étudient la philosophie marxiste. En 1958, à l'époque du Grand Bond en Avant, nous autres, ouvriers de Tianjin, stimulés par les trois pratiques révolutionnaires et l'exemple du mouvement d'étude de la philosophie entrepris par les ouvriers de Shanghaï, nous avons commencé à étudier les œuvres philosophiques du président Mao. Les membres du quartier général de la bourgeoisie dirigés par le renégat et traître à la classe ouvrière Liu Shaoqi, de peur que nous ne nous saisissions de l'arme de la philosophie, entreprirent de nous barrer la route et de saboter notre travail au risque de leur vie. Alors que notre étude était en cours avec l'appui et les bons soins du quartier général prolétarien, le traître Yang Xianzhen (1) arriva à Tianjin pour y proférer des âneries du genre « ne me dites pas que tel ou tel ouvrier étudie et parle

de la philosophie; ce n'est pas ça la philosophie » ou « si tout le monde peut faire de la philosophie, à quoi servirons-nous, nous les philosophes ». Plus tard surgit le traître à la nation Lin Biao avec sa « théorie du génie » plein la bouche, fermement opposé au matérialisme; rejetant la dialectique, il prétendait que « deux fusionnent en un » et déclencha une attaque générale contre la conception du monde marxiste. Non seulement il racontait que le marxisme avait « fait son temps », mais en plus, il s'imaginait nous attirer sur une voie de garage en criant à tue-tête que « la voie de la victoire » ne passait pas par l'étude des écrits philosophiques de Mao Tsétoung. La cause pour laquelle Liu Shaoqi et Lin Biao s'opposaient à ce que les ouvriers, les paysans et les soldats étudient la philosophie marxiste était claire : ils voulaient égarer les gens avec leur philosophie réactionnaire, idéaliste et métaphysique, pour atteindre leur visée de restauration du capitalisme. Tout ceci montre bien que la lutte menée par les ouvriers, les paysans et les soldats pour l'étude du matérialisme dialectique et historique et la prise en main du marxisme et de la pensée maotsétoung est une lutte acharnée entre deux lignes; c'est aussi une preuve par la négative qu'il est bon pour nous d'étudier la philosophie. Plus l'ennemi s'y opposera et plus nous étudierons, et mieux nous étudierons.

Pour finir, je voudrais dire comment il faut s'y prendre pour bien étudier, pour comprendre ce que l'on étudie. Le principe de base est encore de lier la théorie à la réalité. Beaucoup d'ouvriers, de paysans et de soldats, au travers de l'étude et de l'emploi de la philosophie ont eu ce sentiment : la pratique est la source de la théorie; il n'y a qu'en se plongeant dans les trois pratiques révolutionnaires qu'on peut y voir clair et comprendre en profondeur. Les ouvriers, les paysans et les soldats étudient la philosophie dans le but de s'en servir pour se diriger dans les trois pratiques révolutionnaires. Si l'on veut vraiment s'approprier la philosophie marxiste, il faut, d'une part, lire pas mal de livres de Marx, de Lénine et de Mao et, dans la mesure du possible, il faut les lire systématiquement; d'autre part, il faut s'en tenir à la directive d'étude promulguée par notre président qui nous appelle à lier la théorie à la pratique, c'est-à-dire de lier l'étude à la transformation du monde objectif et de notre propre monde subjectif. Que veut dire « comprendre ce qu'on étudie »? Pouvoir expliquer les problèmes concrets et savoir se servir des

choses étudiées, voilà ce qui s'appelle avoir compris. Le président Mao dit : « Il faut assimiler la théorie marxiste et savoir l'appliquer; il faut l'assimiler dans le seul but de l'appliquer. Si vous parvenez à expliquer du point de vue marxiste-léniniste une ou deux questions pratiques, vous mériterez des compliments, on pourra dire que vous avez obtenu quelques succès. Plus vous expliquerez de questions, plus vos explications seront complètes et profondes, et plus vos succès seront considérables. » (*Pour un style de travail correct dans le Parti;* T.C., p. 229.) C'est un critère pour tester le succès de nos études; nous devons utiliser ce critère quand nous étudions.

J'ai participé à l'élaboration de « Sur le matérialisme dialectique », depuis la mise sur pieds des critères de rédaction et du plan d'exécution jusqu'aux discussions qui ont donné naissance aux brouillons consécutifs; finalement, j'ai lu d'un bout à l'autre les épreuves du livre achevé. Je trouve que les camarades qui ont participé à la rédaction, que ce soit au niveau du rapport entre théorie et pratique ou de la popularisation des idées, ont tous fait preuve d'une grande application. Ils méritent d'en être félicités. J'espère que des livres comme celui-ci se multiplieront, ce sera une aide certaine pour les ouvriers, les paysans et les soldats qui étudient le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung.

LI CHANGMAO, un vieil ouvrier
de la bonneterie n° 2 de Tianjin
Novembre 1974.

CHAPITRE 1

NOUS DEVONS ÉTUDIER LA PHILOSOPHIE POUR FAIRE LA RÉVOLUTION

Quand on commence à étudier la philosophie, on ne manque jamais de se demander : Qu'est-ce que la philosophie? Pourquoi l'étudier? Une personne de culture moyenne peut-elle y comprendre quelque chose? Ce premier chapitre sera consacré à répondre brièvement à ces questions.

Qu'est-ce que la philosophie?

En un mot, la philosophie est la théorie relative à la conception du monde, elle est l'expression la plus générale et la plus fondamentale de notre façon de voir le monde.

Que l'on dise monde ou bien univers, c'est toujours de la société humaine et du monde naturel qu'il s'agit. Au travers d'une longue pratique sociale, les hommes ont accumulé des connaissances extrêmement riches sur tous les aspects du monde; en restant dans le général, on peut dire que ces connaissances se répartissent en deux domaines : celui de la lutte pour la production et celui de la lutte des classes. « Les sciences de la nature et les sciences sociales sont la cristallisation de ces deux sortes de connaissances » (Mao Tsétoung : *Pour un style de travail correct dans le Parti;* T.C., p. 230). Mais les sciences de la nature tout comme les sciences sociales exposent des théories, des conceptions et des points de vue particuliers, elles ne sont pas un point de vue général et fondamental du monde dans son ensemble. Le président Mao remarque : « Quant à la philoso-

phie, elle est la généralisation et la somme de ce que l'on sait de la nature et de la société » (id.). Autrement dit, la philosophie est l'expression la plus générale et la plus fondamentale de notre vision du monde; c'est une théorie relative à la conception du monde.

Qu'entend-on par : le monde est-il matériel ou spirituel? Le matériel précède-t-il le spirituel, ou est-ce le contraire? Les choses et les phénomènes répondent-ils à la conception de « un se divise en deux » ou de « deux fusionnent en un »? Sont-ils en développement et en transformation ou bien immobiles et immuables? D'où viennent les idées justes de l'homme? Tombent-elles du ciel, sont-elles innées ou viennent-elles de la pratique sociale? Etc. Tout ceci concerne la vision générale et fondamentale du monde dans son ensemble. Mis à part les philosophes qui, au travers de leurs écrits, ont exposé directement et systématiquement la conception du monde qu'ils représentaient, il arrive souvent, dans la vie de tous les jours, que les hommes donnent leur avis concret sur telle ou telle chose et, ce faisant, reflètent cette vision générale et fondamentale du monde. Les attitudes et les opinions concrètes des hommes face à la réalité sont déterminées en dernière instance par une certaine conception du monde. Si ce n'est pas une conception matérialiste et dialectique, ce sera une conception idéaliste et métaphysique. Toutefois, en règle générale, ce n'est pas aussi conscient que cela.

D'où vient cette conception générale et fondamentale que l'homme se fait du monde? Pour parler simplement, elle est un reflet issu du monde objectif au travers de la pratique sociale. Dans une société de classe, du fait de la diversité des positions de classe, ce reflet revêtira nécessairement une empreinte de classe donnée. Comme l'a dit le président Mao : « Dans la société de classe, chaque homme vit en tant que membre d'une classe déterminée et il n'existe aucune pensée qui ne porte une empreinte de classe » (*De la pratique;* T.C., p. 69). La conception du monde est aussi une pensée, son empreinte de classe s'exprime d'une manière concentrée dans le caractère réel ou déformé du reflet du monde objectif. Toutes les classes progressistes et avancées ont, à des degrés différents, reflété l'aspect authentique de la réalité; quant aux classes dominantes réactionnaires, elles ont toujours donné un reflet tronqué du monde objectif.

Le prolétariat est la classe la plus avancée de l'histoire de

l'humanité. Le matérialisme dialectique, qui cherche à connaître le monde sous son apparence réelle, est sa conception du monde, ce qui veut dire qu'il décrit le monde objectif tel qu'il est. « C'est donc — écrit Engels — de l'histoire de la nature et de celle de la société humaine que sont abstraites les lois de la nature » (*Dialectique de la nature;* E.S., p. 69). Pourquoi notre esprit doit-il traiter le monde objectif matériellement et dialectiquement? Tout simplement parce que le monde objectif est ainsi dans son essence. Si la conception du monde du prolétariat et la théorie marxiste-léniniste sont justes, c'est précisément parce qu'elles connaissent et transforment le monde en se basant sur l'apparence non déformée des réalités objectives. Une fois parvenus à maîtriser véritablement cette conception scientifique du monde, rien ne pourra nous arrêter sur le chemin de la victoire.

L'idéalisme et la métaphysique sont la conception du monde de toutes les classes dominantes réactionnaires; ils donnent un reflet déformé de l'apparence réelle du monde objectif. Qu'est-ce qu'un reflet déformé? C'est, dans le monde objectif, le renversement du vrai et du faux, la confusion du blanc et du noir. Lénine a démasqué avec profondeur l'origine de la théorie de la connaissance (gnoséologie) idéaliste et métaphysique quand il écrivait : « démarche rectiligne et unilatérale, raideur de bois et ossification, subjectivisme et cécité subjective, voilà les racines gnoséologiques de l'idéalisme » (O., t. 38, p. 347). Une conception du monde qui déforme le monde objectif si vivant — monde où, comme dirait Engels, « toutes les situations qui se sont succédées dans l'histoire ne sont que des étapes transitoires dans le développement sans fin de la société humaine progressant de l'inférieur vers le supérieur (*Ludwig Feuerbach;* E.S., p. 13) — en le transformant en quelque chose de « rectiligne et d'unilatéral, de raide et d'ossifié », une telle conception générale de l'univers ne peut être qu'idéaliste et métaphysique. Tous les dirigeants réactionnaires ont toujours et par tous les moyens cherché à utiliser l'idéalisme et la métaphysique pour servir les intérêts de leur classe.

Philosophie et politique.

Dans une société de classe, la philosophie a effectivement sa nature de classe; les luttes d'écoles philosophiques sont une manifestation de la lutte des classes. Toute pensée philosophique est au service de cette lutte, elle en est l'outil.

Au travers des luttes politiques et idéologiques occasionnées par le Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius, nous avons constaté que, dans l'histoire, toutes les classes, qu'elles soient progressistes ou réactionnaires, se sont toujours saisies de l'arme intellectuelle de la philosophie pour servir leurs propres intérêts de classe. Pourquoi Confucius, ce « Saint-patron » du confucianisme [2] qui représentait il y a plus de deux mille ans les intérêts de l'aristocratie esclavagiste décadente, a-t-il formulé des théories idéalistes et métaphysiques comme celles de « la connaissance est innée », « en haut l'intelligence, en bas la bêtise », « la voie du juste milieu » [3]? Il voulait par là servir son programme politique réactionnaire de « se modérer et en revenir aux rites » pour faire tourner en arrière la roue de l'histoire. A la même époque, les légistes [4] Han Fei et Xun Qing, représentants des intérêts de la classe féodale montante, préconisaient une politique de « gouvernement par les lois » totalement opposée à celle du « gouvernement par les rites » confucéen. En relation directe avec leur ligne politique, les légistes ont formulé des thèses où transparaît un esprit épris de réalisme, empreint d'une dialectique et d'un matérialisme primitifs : « établir les lois selon les époques, régler les convenances au gré des situations » ou encore « la voie du gouvernement n'est pas unique, il n'est pas nécessaire d'imiter les Anciens Rois [5] pour servir son pays ». Les ouvriers, les paysans et les soldats chinois sont la force principale du Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius; ils doivent étudier l'histoire avec application, tirer des conclusions scientifiques fondées sur les méthodes, les conceptions et les positions du marxisme et extraire de l'expérience historique de la lutte des classes les enseignements qui nous aiderons à comprendre et à mener à bien la lutte des classes actuelle.

Les vieux ouvriers et les anciens paysans pauvres qui ont vécu

dans l'ancienne société sont pleinement conscients de ce fait : la philosophie a toujours été au service de la lutte des classes. Jadis, quand le peuple travailleur endurait le malheur et la misère, la bourgeoisie et les propriétaires fonciers ne manquaient jamais d'utiliser la conception confucéenne du Mandat Céleste ([6]) pour le tromper : « la vie et la mort, la richesse et la pauvreté, tout cela dépend du Mandat Céleste ». Ils étaient la cause évidente des malheurs et de la misère du peuple, mais ils s'obstinaient néanmoins à affirmer que c'était là une « punition du Ciel ». Puisque, selon la philosophie réactionnaire de Confucius, « leur destin avait été ainsi fixé », il ne pouvait en être autrement. On peut se rendre compte que l'emploi fait par les bourgeois et les propriétaires fonciers du Mandat Céleste confucéen, avait pour seul but l'oppression et l'exploitation du peuple travailleur. Après avoir étudié la théorie révolutionnaire et compris ce qu'est le matérialisme et la dialectique, nous avons vu clair dans leurs simagrées, nous avons découvert la racine de tous nos maux. Que restait-il à faire? Se soulever pour se battre, faire la révolution, remuer le monde et devenir les maîtres chez nous. Tout ceci montre avec évidence que la philosophie est un outil de lutte des classes. Comme le dirait Lénine, le combat philosophique « traduit en dernière analyse les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine ». (*Matérialisme et Empiriocriticisme;* E.P., p. 448.)

Les éléments opportunistes infiltrés dans le Parti s'emparent eux aussi de l'arme philosophique pour abattre la révolution et restaurer le capitalisme. Comment se fait-il qu'au moment précis où nous parlions partout de « un se divise en deux » et de faire battre en retraite les assauts sauvages de la bourgeoisie, Yang Xianzhen, le porte-parole de Liu Shaoqi dans le domaine philosophique, se soit mis à vanter la conception de « deux fusionnent en un »? C'est tout à fait clair! Tous ces représentants de l'impérialisme, du révisionnisme et de la réaction espéraient voir le prolétariat « fusionner » avec la bourgeoisie pour atteindre ainsi leur désir de restaurer le capitalisme.

Lin Biao, disciple fidèle de Confucius, avait non seulement une ligne politique contre-révolutionnaire calquée sur « se modérer et en revenir aux rites », il avait encore, pour la servir, une ligne idéologique tout aussi contre-révolutionnaire. Une importante source de son idéologie se trouvait justement dans le confucianis-

me : elle utilisait la théorie du Mandat Céleste et celle de l'apriorisme (7) pour s'opposer au matérialisme, les conceptions de la « voie du juste milieu » pour réfuter la dialectique, les Cinq Vertus (Vertu, Bienveillance, Justice, Loyauté, Indulgence) pour rejeter la théorie marxiste des classes, la conception de l'histoire fondée sur le Héros pour nier le matérialisme historique qui voit dans les esclaves les artisans de l'histoire; Lin Biao déclenchait ainsi une attaque généralisée contre le matérialisme historique et dialectique. Cette dure réalité prouve une fois de plus que la lutte de lignes politiques se manifeste inévitablement en une lutte de lignes idéologiques et que l'idéologie est au service de la politique.

Pourquoi étudier la philosophie?

Nous avons dit ci-dessus que la philosophie est au service de la lutte des classes et d'une certaine ligne politique, qu'elle est une arme tranchante dans les affrontements. Marx écrit : « La philosophie trouve dans le prolétariat ses armes matérielles comme le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes intellectuelles » (cf. supra). Aussi, la différence est grande entre étudier et ne pas étudier la philosophie. Bien entendu, beaucoup de camarades, avant même d'avoir commencé l'étude du marxisme, ont dans le cerveau certains éléments d'une dialectique et d'un matérialisme primitifs, mais ceux-ci sont spontanés et facilement ouverts aux influences idéalistes et métaphysiques. C'est pourquoi les luttes de classes et de lignes ont un caractère aveugle; quand nos actes sont erronés, il est souvent difficile de connaître les racines de nos erreurs et il en va de même quand nos actions sont justes. La philosophie marxiste — le matérialisme historique et le matérialisme dialectique — est la base théorique de la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao. Seule une étude appliquée de cette philosophie peut nous donner, dans les luttes de classes et de lignes, une lucidité et une détermination suffisante pour devenir des combattants qui pratiquent et défendent en pleine conscience la ligne révolutionnaire élaborée par notre président.

Ceux qui n'ont pas étudié la philosophie ont souvent une connaissance superficielle de la lutte de lignes dans le Parti et, qui

plus est, ils se font une idée fausse de cette lutte. Seule l'étude de la philosophie, une fois assimilé le fait que la lutte de lignes dans le Parti est le reflet de la lutte des classes dans la société et que la volonté des hommes ne suffit pas à la détourner, peut les amener à se diriger avantageusement au gré des circonstances jusqu'à la victoire. Leur pensée s'est élargie, leur position s'est élevée, ils voient plus loin.

Nous disons souvent : « l'homme, le monde, la productivité, tout change ». Dans ces trois changements, celui de l'homme précède les deux autres; si l'homme ne change pas, il est inutile d'aller plus loin. Sur quoi peut-on s'appuyer pour changer l'homme? Il faut s'armer du marxisme-léninisme et se fonder sur le matérialisme historique et dialectique, la conception du monde du prolétariat.

Mais ne dira-t-on pas : « Nous qui sommes ouvriers ou paysans, quel besoin avons-nous de philosophie? » Une telle opinion est fausse. En réalité, personne ne peut se passer de philosophie; que se soit consciemment ou inconsciemment, c'est toujours sous l'impulsion de telle ou telle conception du monde que nous parlons et agissons. L'absence de termes philosophiques dans le discours n'implique pas que ce dernier soit dénué de philosophie. Par exemple, il arrive souvent que certains camarades, au moment de se lancer dans une tâche nouvelle, soient rebuté par la difficulté et songent à battre en retraite en se disant : « ce n'est pas notre rayon de faire ces choses-là ». Nous affirmons que la connaissance vient de la pratique, qu'il est impossible de savoir sans étudier et savoir faire quelque chose sans avoir appris à le faire; comment y aurait-il sur terre des « choses » que l'on connaisse et sache faire de manière innée? A première vue, une telle phrase semble ne contenir aucune conception philosophique, en réalité on est en plein apriorisme.

Prenons un autre exemple. A la campagne, certaines brigades de productions, voyant leur production par *Mu* (1/15 d'hect. env.) de céréales dépasser la moyenne exigée dans le Bassin du Fleuve Jaune, estiment avoir « atteint le but escompté » et ne pas pouvoir aller plus loin.

D'autres estimeront, malgré les succès obtenus, être très loin encore des moyennes réalisées par les unités les plus avancées; ils seront persuadés que, non seulement au-delà de la moyenne dans le Bassin du Fleuve Jaune mais aussi dans celui du Fleuve Bleu, il

y a encore du potentiel utilisable (8). A l'arrière-plan de ces deux points de vue concrets, se reflètent des conceptions et des lignes philosophiques totalement opposées : la première est métaphysique, elle considère les phénomènes comme isolés, immobiles et immuables; la seconde est dialectique, les phénomènes y sont perçus dans leur éternel développement, incapables de s'arrêter à tel ou tel niveau de leur évolution.

Voilà ce qui nous fait dire qu'il y a une différence entre avoir étudié la philosophie et ne pas l'avoir fait. La question n'est pas de savoir si on doit se servir de la philosophie; en fait, personne ne peut s'en passer. Et puisqu'il en est ainsi, il est de notre devoir de nous armer consciemment de la philosophie marxiste pour aller vaincre l'idéalisme et la métaphysique installés sous notre crâne; c'est l'unique moyen que nous ayons pour progresser continuellement dans la réforme de notre conception du monde.

Mao Tsétoung écrit : « La justesse de la ligne politique et idéologique est déterminante en tout. » L'idéologie dont il est question ici peut être soit matérialiste et dialectique, soit idéaliste et métaphysique. Une ligne politique juste se construit sur la base d'une idéologie juste, elle est le résultat de l'application du matérialisme dialectique; une ligne politique fausse est tout le contraire. Si nous voulons insister sur les principes de base suivants : « Pratiquer le marxisme et non le révisionnisme; travailler à l'unité et non à la scission; faire preuve de franchise et de droiture et ne pas tramer complots et intrigues »; si nous voulons comprendre avec justesse et appliquer à fond la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao, développer la production et la situation excellente dans laquelle se trouve l'édification socialiste et nous acquitter au mieux de nos tâches, nous devons étudier attentivement des livres marxistes-léninistes et des ouvrages du président Mao, comprendre et maîtriser le sens du matérialisme dialectique et historique, de l'idéalisme, de la métaphysique et de l'idéalisme historique. A aucun prix, nous ne pouvons négliger ces choses.

Précisément parce qu'il est important d'étudier la philosophie, les traîtres du genre de Liu Shaoqi et de Lin Biao craignaient horriblement que les ouvriers, les paysans et les soldats ne se familiarisent avec elle; ils ont toujours essayé par tous les moyens de briser les mouvements d'étude de masse de la philosophie. Yang Xianzhen, le philosophe attitré de Liu Shaoqi, refroidissait

l'ardeur des masses dans leur effort d'étude; il les calomniait en leur disant qu'ils se « fatiguaient bêtement », que ce qu'ils étudiaient « n'était pas de la philosophie ». Lin Biao utilisait des marchandises avariées comme son « marchons sur le chemin de la victoire » pour nous précipiter sur une voie de garage. Les méthodes différaient, le but restait le même : ils avaient l'espoir de nous empêcher d'étudier la philosophie et la pensée-mao-tsétoung afin d'être libre de se livrer à leur commerce infâme. Au travers de la pratique de la lutte des classes, nous avons pris conscience que la question de l'étude de la philosophie était en relation étroite avec celle de mener à bien la révolution.

Sommes-nous capables de comprendre et de mener à bien l'étude de la philosophie? La longue pratique que nous avons en ce domaine suffit à elle seule à le prouver. La raison s'en trouve dans les deux caractéristiques évidentes de la philosophie prolétarienne : sa nature de classe et son aspect pratique. Ce sont elles qui conditionnent nos facultés de compréhension et d'assimilation. Considérons d'abord la nature de classe : le matérialisme dialectique parle à la classe ouvrière et au peuple travailleur, il est l'outil intellectuel de leur victoire sur la bourgeoisie et les propriétaires fonciers. Si nous ne pouvons la comprendre, qui le pourrait? Une fois assimilé que la connaissance a son origine dans la pratique, il devient possible de réfuter la « théorie du génie » de Confucius et de Lin Biao; une fois compris que tous les phénomènes obéissent au principe « un se divise en deux », il n'est plus possible de nous faire avaler des « deux fusionnent en un », des « voie du juste milieu », des « collaboration de classes » et autres théories de l' « extinction de la lutte des classes » répandues par tous nos ennemis. Nous devenons capables de rejeter l'affirmation bourgeoise « S'unir profite aux deux parties; se séparer dessert les deux parties. » L' « union » de la bourgeoisie et du prolétariat ne peut profiter qu'à la seule bourgeoisie; de même, leur « séparation » ne dessert que cette même bourgeoisie et non pas le prolétariat. Il devient évident que la philosophie marxiste représente parfaitement les intérêts du prolétariat et du peuple travailleur, elle a été conçue pour répondre à leurs besoins d'éveil et de compréhension; ils sont donc parfaitement capables de la comprendre et de l'assimiler. Du point de vue de la pratique, les ouvriers, les paysans et les soldats se trouvent aux premières lignes des trois

pratiques révolutionnaires, remuant ciel et terre, luttant contre l'ennemi de classe. La théorie marxiste est le bilan de notre pratique de la lutte, nous pouvons sans conteste l'assimiler dans toute sa profondeur. En 1958, ouvriers, paysans et soldats ont écrit ce poème à la louange de leur propre mouvement d'étude philosophique :

« La philosophie a son origine dans la pratique,
Pourquoi serait-elle mystérieuse, fantastique.
Ses liens avec les ouvriers et les paysans sont si étroits,
Qu'il suffit de l'étudier pour l'amener à soi.
Aujourd'hui que nous commençons à le faire,
On peut dire que la philosophie retrouve sa demeure première. »

Notre grand dirigeant, le président Mao, a toujours eu à cœur et accordé une grande importance à l'étude de la philosophie par les masses : « Libérer la philosophie des salles de conférences et des livres de philosophie afin qu'elle devienne une arme acérée entre les mains des masses. » C'est un appel qui nous est fait et c'est sous cette impulsion que le mouvement gagne en ampleur et en profondeur. Les expériences accumulées sont déjà considérables. Sur cette base, il nous suffit d'étudier avec application, d'oser utiliser nos capacités et d'appliquer le principe « lier la théorie à la pratique » pour parvenir à mener à bien nos études et à utiliser la philosophie dans le bon sens. « S'initier... n'est pas difficile et se perfectionner est aussi possible. » (*Mao Tsétoung;* O.C., t.1, p. 211.)

CHAPITRE 2

TOUJOURS PARTIR DU CONCRET

Nous avons, dans ce qui précède, dit que la philosophie est la théorie relative à la conception du monde, notre point de vue général et fondamental sur le monde. Quel est donc ce point de vue général et fondamental pour le prolétariat? A ses yeux le monde est matière — matière en mouvement. Précisément parce qu'il est matériel et qu'il a une réalité objective propre, distincte de la conscience subjective de l'homme, si nous voulons le connaître et le transformer, nous devons partir de cette réalité même, c'est-à-dire du monde matériel dans son existence objective. C'est là la conception fondamentale du monde du prolétariat, c'est aussi sa méthode de travail essentielle.

Le monde est matériel.

Le monde est matériel; sans matière, pas de monde. Le président Mao écrit : « ... dans le monde, il n'y a rien d'autre que de la matière en mouvement. » (*De la contradiction;* T.C., p. 101) Ce raisonnement est parfaitement compréhensible pour les ouvriers, les paysans et les soldats. Nous vivons dans un monde matériel et il est impossible de nous en extraire ne fût-ce qu'un seul instant. L'acier raffiné par les ouvriers dans les aciéries, les puits forés dans les champs de pétrole, le pétrole raffiné, les fils et les tissus produits dans les filatures, les maisons construites par les ouvriers du bâtiment, etc. etc., tout cela n'est-il pas matériel, n'est-il pas réel? Il en est ainsi de l'industrie et

c'est la même chose pour l'agriculture : la terre, l'eau, les engrais, les semences et les instruments aratoires sont de la matière réelle. Prenons l'exemple de l'eau : avant de la connaître et d'avoir saisi les lois du mouvement de cette sorte de matière, elle se meut comme bon lui semble; après l'avoir connue et perçu à fond ses caractéristiques, creusé les montagnes et percé les collines, construit des réservoirs et élevé des barrages, elle sera à même d'obéir à nos ordres. En résumé, on peut dire que les ouvriers, les paysans et les soldats ont compris par la pratique que la connaissance et la transformation du monde passent avant tout par l'affirmation de sa matérialité et de son existence objective, séparé du monde subjectif de l'homme. Que ce soit dans la pratique de la révolution ou dans celle de l'édification socialiste, nous sommes fondamentalement en relation avec un monde matériel objectif; toutes les choses sont pleinement réelles, sans le moindre caractère illusoire. Seule une reconnaissance directe du monde matériel comme une réalité objective extérieure à l'homme peut nous amener à le connaître et à le transformer.

Ce que notre vision la plus élargie nous laisse entrevoir du monde matériel est extrêmement réduit. Le monde matériel et les formes du mouvement de la matière sont illimités et sans fin. La planète que nous habitons ne semble pas si petite et pourtant le volume du soleil lui est 1 300 000 fois supérieur, sans compter qu'il existe des astres bien plus volumineux que le soleil. Le télescope nous permet aujourd'hui d'évaluer le nombre des corps célestes à plusieurs centaines de billions. Comme ils sont trop éloignés de nous, il nous est impossible de les distinguer à l'œil nu. D'autres corps sont juste devant nos yeux mais, en raison de leur petitesse, nous ne pouvons les voir qu'à l'aide d'un instrument de mesure scientifique. C'est pourquoi la perception visuelle ne peut être considérée comme une preuve de l'existence de la matière : c'est-à-dire reconnaître une existence objective à ce que nous voyons et la refuser à ce que nous ne voyons pas. Encore un exemple : nous savons aujourd'hui que la Terre abrite plus d'un million d'espèces différentes de végétaux et d'animaux; leur existence est objective. N'avaient-elles pas d'existence objective avant que l'homme ne se mette à les dénombrer? Non, bien entendu. Dans une région — et d'autant plus pour un seul homme —, seule une infime partie d'entre elles est identifiable concrètement. Est-ce à dire que le reste n'existe pas simplement

parce que nous ne pouvons les voir? En un mot, le monde est matériel et son existence est objective. Là se trouve son véritable aspect; en soutenant cette vue, nous soutenons le matérialisme et nous reflétons fidèlement l'aspect véritable du monde objectif.

La matière est une réalité objective extérieure à la conscience de l'homme.

Le monde est matériel, soit, mais contient-il en lui l'existence sociale, celle des classes et de la lutte des classes? Le monde matériel dont parle le marxisme inclut non seulement le monde naturel mais aussi la société. Pour bien assimiler ce point, il est nécessaire de tirer au clair le problème de la matière telle qu'elle est envisagée en philosophie.

Qu'est-ce que la matière? Lénine, dans Matérialisme et Empiriocriticisme, a défini ce concept à plusieurs reprises : « **L'unique** » propriété de la matière, que reconnaît le matérialisme philosophique, est celle **d'être une réalité objective,** d'exister hors de notre « conscience. » (E.P., p. 323-4). « Le concept de matière ne signifie,..., en gnoséologie **que ceci :** la réalité objective existant indépendamment de la conscience humaine qui la réfléchit. » (id., p. 324) On voit à travers ceci que la matière dont parle la philosophie est la réalité objective, distincte de la pensée humaine et existant indépendamment d'elle. La réalité objective est donc l'unique propriété de la matière et il n'y en a pas d'autre.

Marx « étendit (la philosophie matérialiste, n.d.t.) de la connaissance de la matière à la connaissance de la société humaine ». (Lénine : *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme;* O., t. 19, p. 15) et fondait ainsi le matérialisme historique. Une conception fondamentale de cette doctrine, comme l'a dit Mao Tsétoung, « est que l'être détermine la conscience, que la réalité objective de la lutte des classes et de la lutte pour le salut de la nation détermine nos pensées et nos sentiments » (*Causeries sur l'art et la littérature à Yenan;* T.C., p. 275). La philosophie marxiste considère donc comme matériels, réalités objectives irréductibles à la volonté humaine, non seulement la terre, les monts et les fleuves, les animaux et les plantes, mais aussi l'existence sociale, celle des classes et de la

lutte des classes. Qui oserait dire que, dans l'ancienne société, l'oppression et l'exploitation que la bourgeoisie et les propriétaires fonciers faisaient subir aux ouvriers et aux paysans pauvres ainsi que, en période socialiste, la lutte à mort engagée entre le prolétariat et la bourgeoisie ne sont pas des réalités objectives? Se contenter d'admettre que le monde naturel est matériel sans reconnaître que l'existence sociale l'est aussi; voir que l'être détermine la conscience sans donner à l'être social la faculté de déterminer la conscience sociale : cette forme de matérialisme dialectique et de conception de la matière ne peut être soutenue jusqu'au bout. Considérer la matière qui compose le monde matériel comme la totalité des propriétés matérielles du monde et non pas comme une partie de celles-ci, c'est reconnaître à la matérialité du monde naturel une « réalité objective » irréductible à la volonté humaine et la refuser à l'existence sociale, à celle des classes et de la lutte des classes qui s'y déploie. C'est un semi-matérialisme superficiel, ouvert aux influences idéalistes. Il en résulte que, soutenir la conception marxiste de la matière, c'est avoir la possibilité d'appliquer à fond le matérialisme et de s'en tenir au matérialisme historique en rejetant l'idéalisme historique. Sur ce problème, Lénine a fait très justement remarquer : « Le matérialisme admet d'une façon générale que l'être réel objectif (la matière) est indépendant de la conscience, des sensations, de l'expérience humaine. Le matérialisme historique admet que l'existence sociale est indépendante de la conscience sociale de l'humanité. La conscience n'est, ici et là, que le reflet de l'être, dans le meilleur des cas un reflet approximativement exact (adéquat, d'une précision idéale). On ne peut retrancher aucun principe fondamental, aucune partie essentielle de cette philosophie du marxisme coulée dans un seul acier, sans s'écarter de la vérité objective, sans verser dans le mensonge bourgeois réactionnaire » (*Matérialisme et Empiriocriticisme;* E.P., p. 407). Nous devons garder présent à l'esprit ces quelques mots.

Nous avons déjà dit que le monde était matériel non seulement en ce qui concerne le monde naturel, mais aussi pour ce qui est de l'existence sociale, des classes et de la lutte des classes. L'un comme l'autre ont une réalité objective indépendante, distincte de la conscience subjective de l'homme. Mais alors, quel rapport peut-il y avoir entre le monde matériel et des choses de l'esprit

comme la conscience, la pensée, une théorie, une politique ou un projet? Lorsque nous disons que le monde est matériel, nous exprimons que tout, y compris les choses de l'esprit, sont issues de la matière. La pensée, par exemple, se forme dans cet atelier de finissage qu'est notre cerveau à partir de la matière première constituée par le monde matériel objectif. Le cerveau humain est un produit du haut développement de la matière; sans lui, l'existence de la pensée serait impossible. Par ailleurs, le cerveau ne peut à lui seul donner naissance à la pensée spontanément, il lui faut des « matières premières » que lui fournit le monde matériel objectif. Le contenu de la pensée est donc immanquablement le reflet de cette réalité objective. Il n'est pas possible, quand on envisage un problème, de se couper du monde objectif ou de s'abstraire de sa place dans la société. Dans une société de classe, chaque homme occupe une position de classe déterminée. Par conséquent, les objets de pensée sont aussi des produits de la matière; sans matière, pas de pensée. C'est une conception essentielle du matérialisme dialectique sur les rapports de l'esprit et de la matière.

En affirmant que l'esprit est un produit de la matière, nous ne les réduisons pas l'un à l'autre. Lénine écrit : « Que pensée et matière soient « réelles », c'est-à-dire qu'elles existent, cela est juste. Mais dire que la pensée est matérielle, c'est faire un faux pas vers la confusion du matérialisme et de l'idéalisme. » (*Matérialisme et Empiriocriticisme;* E.P., p. 302). Nous n'appliquons pas la qualité matérielle du monde à l'esprit et ne nions pas l'indépendance relative de l'esprit et de sa fonction. Le problème se pose ainsi : les choses de l'esprit sont produites par et agissent en retour sur la matière parce qu'elles en sont issues et qu'elles la reflètent sans pour autant en être séparées. C'est aussi la raison pour laquelle nous soutenons que le monde est matériel, que mis à part la matière en mouvement il n'existe rien d'autre et que le monde trouve son unité dans la matière.

Qu'est-ce que le matérialisme? l'idéalisme?

Pour tromper le peuple, les classes exploiteuses réactionnaires ont inversé les rapports entre l'esprit et la matière. Elles se sont obstinées à considérer le monde matériel comme spirituel,

comme produit par l'esprit. Mencius (9), en disciple fidèle de Confucius, racontait que « les dix mille choses se réalisent en moi ». Ce n'est pas lui qui existe dans le monde matériel des « dix mille choses », ce sont elles qui emplissent son cerveau! N'est-ce pas là l'inversion du rapport entre l'esprit et la matière? Sous la dynastie Song (960-1279), Lu Jiuyuan, le porte-parole de la classe des grands propriétaires terriens, propageait le confucianisme d'une façon encore plus évidente : « L'univers est mon esprit, disait-il, et mon esprit est l'univers. » Il voulait dire que le monde matériel est produit par l'esprit, qu'il n'est pas matériel mais spirituel. L'absurdité de son propos est évidente, les sciences de la nature l'ont prouvé depuis longtemps : le monde existait bien avant l'apparition de l'homme; on se demande comment il aurait pu se « réaliser » dans l'esprit d'un Mencius ou trouver son origine dans celui d'un Lu Jiuyuan! Ce sont de parfaites inepties destinées à tromper les gens.

On se demandera sans doute, étant donné le caractère si évident de la matérialité du monde, comment Confucius et ses disciples ont pu soutenir envers et contre tout que celui-ci était « mon esprit », qu'il était spirituel. Cela peut paraître étrange, et pourtant il n'y a là rien d'étonnant. Les hommes qui vivent de l'oppression et de l'exploitation d'autres hommes ne pourraient subsister s'ils n'inversaient pas le vrai et le faux, s'ils ne parlaient pas à tort et à travers et s'ils ne dissimulaient pas le véritable aspect des choses. Dans l'ancienne société, c'est de toute évidence le peuple travailleur qui nourrissait les capitalistes et les propriétaires fonciers, alors que ceux-ci persistaient dans l'opinion contraire. A cette époque, ceux qui construisaient les maisons n'avaient pas de toit pour s'abriter, ceux qui cultivaient la terre n'avaient rien à manger, ceux qui tissaient n'avaient pas de quoi couvrir leur nudité; n'est-ce pas là le renversement du vrai et du faux? En résumé, « les dix mille choses se réalisent en moi » ou « l'univers est mon esprit », toutes ces théories plaident la cause des dirigeants réactionnaires et constituent précisément l'origine de classe de l'idéalisme.

Nous venons de montrer les points de vue respectifs du prolétariat et de la bourgeoisie sur le monde. Nous allons faire maintenant un pas de plus pour bien différencier le matérialisme de l'idéalisme et situer correctement leur ligne de démarcation. Engels écrit : « La grande question fondamentale de la philoso-

phie, et spécialement de la philosophie moderne, est celle du rapport de la pensée à l'être », et encore, « Selon qu'ils répondaient de telle ou telle façon à cette question, la philosophie se divisait en deux grands camps. Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient par conséquent, en dernière instance, une création du monde de quelque espèce que ce fût — ··· —, ceux-là formaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la matière comme l'élément primordial, appartenaient aux différentes écoles du matérialisme. » (*Ludwig Feuerbach;* E.S., p. 25 et 27) On le voit, le critère avancé par Engels pour démarquer l'idéalisme du matérialisme dépend de la façon dont on va poser la relation existante entre l'esprit et la matière : ceux qui soutiennent que l'essence du monde est matérielle, que l'esprit est produit par la matière qui lui est antérieure, sont matérialistes; ceux qui prétendent que l'essence du monde est spirituelle et que l'esprit produit la matière qui lui est postérieure, sont idéaliste. C'est l'unique critère que nous ayons pour définir justement les limites qui séparent matérialisme et idéalisme. Si nous voulons élever nos capacités de reconnaître le vrai marxisme du faux et bien assimiler le sens du matérialisme et de l'idéalisme, l'emploi de ce critère est indispensable.

Lin Biao, ce traître à la nation, est le type parfait du disciple de Confucius. Il a repris les vieux thèmes de Mencius et de Lu Jiuyuan pour chanter : « Trouvons un moyen de mettre en œuvre les forces de l'esprit pour qu'elles se substituent à celles de la matière. » C'est la réédition parfaite de l'idéalisme subjectif qu'expriment des phrases comme « les dix mille choses se réalisent en moi » ou « l'univers est mon esprit ». Pour le matérialisme dialectique, l'esprit humain ne peut que refléter, connaître et transformer la matière, il ne peut s'y « substituer ». En parlant de « substitution », Lin Biao rejetait la matérialité du monde — cette conception fondamentale du matérialisme — de même que son existence objective. Il a suffit que les inepties proférées par ces trois personnages se heurtent à la pratique de la lutte des ouvriers, des paysans et des soldats pour qu'apparaisse leur caractère idéaliste. Le goût de la poire ne peut venir que de la poire elle-même et puisque celle-ci n'est ni « réalisée en moi » ni « mon esprit », il est indispensable si nous voulons en connaître le goût; de la transformer en la croquant avec sa

propre bouche; l'esprit ne peut absolument pas se « substituer » à cette fonction. Seul l'affinage permet de transformer le fer en acier; une chaleur de 1 600 à 1 700 degrés est nécessaire pour cette opération. Cesser d'être en contact avec la matière et vouloir lui « substituer » l'esprit est incompréhensible. L'apparition de l'esprit et sa puissance ne peuvent se manifester et ne se manifestent pas en se substituant à la matière; au contraire, l'esprit doit son apparition et sa force au fait qu'il ne cesse d'être en relation avec la matière. La ligne fondamentale du Parti, la ligne générale de l'édification socialiste, le principe de « compter sur ses propres forces », etc., ne sont-ils pas des choses de l'esprit? Pourquoi possèdent-ils donc une force énorme de mobilisation? Est-ce parce qu'ils se substituent à la matière? Bien sûr que non. La raison pour laquelle une ligne et une pensée justes ont un grand pouvoir de mobilisation et peuvent se muer en une force matérielle capable de transformer la société et le monde, c'est précisément parce qu'elles sont issues du monde matériel objectif, de la pratique des masses et qu'elles donnent un reflet exact du monde objectif et des lois de son développement. Seule une pensée issue de la matière est à même de la transformer; seule une pensée issue des masses est en mesure de les conduire.

Lin Biao imitait Confucius, renversait le rapport entre l'esprit et la matière et répandait ses inepties idéalistes dans le seul but de s'emparer du pouvoir et d'entreprendre une restauration. Il a consciemment tronqué l'affirmation du matérialisme dialectique : la matière se transforme en esprit et vice versa, en disant que l'esprit se « substitue » à la matière. Vu ainsi, la matière disparaît et l'esprit devient tout, la pierre de touche du matérialisme dialectique est brisée en morceaux; que reste-t-il du marxisme, de la pensée-maotsétoung dans tout cela? Absolument rien. Par cette « substitution », Lin Biao entendait bel et bien la « substitution » du matérialisme par l'idéalisme, du marxisme par le confucianisme et le révisionnisme, de la dictature du prolétariat par celle de la bourgeoisie. Cette « substitution » philosophique lui permettait de se mettre à couvert et de préparer l'opinion pendant qu'il préparait sa propre « substitution » politique.

La réalité est le point de départ de tout.

Le monde est matériel, la matière est l'instance première de l'univers; la pensée, l'esprit sont issus de la matière et lui sont postérieurs. Ces conceptions une fois assimilées, il nous faudra, au travers de nos activités, chercher la vérité dans le concret et partir de la réalité, c'est-à-dire du monde matériel qui existe objectivement.

Partir de la réalité ou d'une représentation subjective : voilà deux lignes de pensée fondamentalement différentes. La première est la méthode et le style de travail que le président Mao préconise depuis toujours; quelque soit notre travail, il faut tout d'abord assimiler les conditions concrètes qui le déterminent; ceci fait, nous pouvons extraire de ces conditions le mode d'action requis. Engels écrit : « Les principes ne sont pas le point de départ de la recherche, mais son résultat final; ils ne sont pas appliqués à la nature et à l'histoire des hommes, mais abstraits de celles-ci; ce ne sont pas la nature et l'empire de l'homme qui se conforment aux principes, mais les principes ne sont exacts que dans la mesure où ils sont conformes à la nature et à l'histoire » (*Anti-Dürhing;* E.S., p. 66). La « nature » et l' « histoire des hommes » dont il est question ici constituent précisément le monde matériel qui existe objectivement; la connaissance que nous en avons sont ces « principes » dont parle Engels. Un « principe » est vrai à la seule condition qu'il « corresponde » aux circonstances du monde matériel. Cette conception est véritablement celle du matérialisme dialectique.

Le président Mao nous enseigne : « La méthode de travail, qui doit être ancrée dans l'esprit de tout communiste, c'est de déterminer notre ligne de conduite d'après les conditions réelles. » (O.C., t. IV, p. 240) Nous devons partir des phénomènes qui ont une existence objective pour les analyser et en extraire nos méthodes, notre politique et nos principes. Cette attitude scientifique qui consiste à chercher la vérité dans le concret convient parfaitement au matérialisme dialectique. Le « concret » est l'ensemble des choses qui existent objectivement; la « vérité » transparaît dans les rapports internes — les lois — qui régissent les phénomènes objectifs; respecter le « concret » et

la « vérité » qu'il contient, c'est respecter le caractère objectif des phénomènes et les lois de leur mouvement, c'est être matérialiste. Par « chercher » on entend l'analyse fondée sur la méthode dialectique : analyse des contradictions dans les phénomènes objectifs, de la lutte des contraires et de ses transformations. Pour construire la voie ferrée qui relie Chengdu à Kunming, il a fallu partir d'une réalité de 1080 km, distance qui sépare ces deux villes. Nous avons entrepris l'étude des conditions objectives du terrain : hautes montagnes et gorges profondes, torrents larges et tumultueux, relief tourmenté et climat incertain; puis nous avons tiré un projet de construction. Pour qui veut transformer la société, il est nécessaire de faire des enquêtes sur les conditions de la lutte des classes, de la lutte pour la production et de l'expérimentation scientifique. La victoire s'obtient qu'après avoir fait le tour de la question et s'être saisi des lois. Si on se contente de s'appuyer sur la seule passion sans tenir compte des conditions concrètes, l'échec est inévitable.

En résumé, après avoir compris que le monde est matériel, qu'il est premier et que l'esprit est second, nous devons appliquer ces conceptions dans la pratique, pénétrer le concret au gré des circonstances et nous livrer à des enquêtes; nous aurons ainsi la possibilité de rectifier notre style de travail et d'élever notre niveau idéologique et notre conscience de ligne.

CHAPITRE 3

ABORDONS LES PROBLÈMES DU POINT DE VUE DE LEUR DÉVELOPPEMENT

Le matérialisme dialectique soutient que le monde est matériel et que la matière est en mouvement; tout se meut, se transforme, se développe; rien n'est immuable. Un mouvement immatériel n'existe pas plus qu'une matière immobile. C'est pourquoi nous devons aborder les problèmes du point de vue de leur développement.

Les choses et les phénomènes se meuvent, se transforment et se développent.

Engels écrit : « Lorsque nous soumettons à l'examen de la pensée la nature ou l'histoire humaine ou notre propre activité mentale, ce qui s'offre d'abord à nous, c'est le tableau d'un enchevêtrement infini de relations et d'actions réciproques, où rien ne reste ce qu'il était, là où il était et comme il était, mais où tout se meut, change, devient et périt (*Anti-Dürhing;* E.S., p. 50).

Prenons l'exemple du monde matériel : toutes les choses, les animaux et les végétaux qui existent sur la terre obéissent sans exception aux lois du mouvement et de la transformation, de l'apparition et de la disparition. Ce qui était au départ une étendue d'eau s'est transformé par la suite en massif montagneux et ce qui fut jadis sommet invincible est devenu océan profond. Il y a plusieurs dizaines de millions d'années, les changements violents qui secouèrent notre écorce terrestre donnèrent nais-

sance, au Tibet, à la chaîne énorme et imposante des Himalayas, surgie du fond des mers. Il y a longtemps de cela, les végétaux vivaient en milieu aquatique, ce n'est que plus tard qu'ils se déplacèrent progressivement vers la terre ferme; en ce temps-là, les graines de la plupart des plantes étaient exposées aux intempéries, aucun tégument ne les protégeait. Après une lutte de longue haleine contre le froid, la chaleur, le gel et la neige, certaines d'entre elles se recouvrirent d'un tégument. Les plantes qui poussent sur la terre sont comme les hommes : elles doivent manger, boire, respirer, prendre le soleil. Peut-on dire qu'elles soient immobiles? On le voit, dans la nature, rien n'est immobile, immuable, statique.

Le monde naturel change, la société change elle aussi. Pour ce qui est des changements sociaux, les ouvriers, les paysans et les soldats — particulièrement la vieille génération d'ouvriers et de paysans pauvres — le conçoivent parfaitement, ils en ont fait l'expérience par eux-mêmes. Esclaves dans l'ancienne société, ils sont devenus les maîtres dans la nouvelle; la différence est aussi tranchée qu'entre ciel et terre. Jadis, nombreux étaient les produits que nous étions incapables de produire, tout portait la marque de l'Occident. « Occident » par ci, « Occident » par là, même les allumettes s'appelaient « feu occidental ». Depuis la Libération, sous la direction de notre président et du Comité central, notre patrie a changé de visage; nous avons nous-mêmes conçu et fabriqué des machines, des voitures, des avions, des ponts sur le Fleuve Bleu, des voies ferrées, sans compter la bombe atomique, celle à hydrogène, les missiles et les satellites artificiels. L'importance de ces changements s'est encore accrue grâce à la Révolution Culturelle et au Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius. En étudiant auprès de la brigade modèle de Dazhai([10]), l'agriculture a vu la production de céréales par *Mu* atteindre les dix quintaux; l'industrie, en suivant l'exemple de la raffinerie de Daqing([11]), a doublé le total des marchandises produites. Notre niveau idéologique s'élève de plus en plus; notre patrie se transforme déjà en un pays socialiste qui connaît un début de prospérité et d'abondance.

En somme, toutes les choses sur la terre se meuvent, se transforment et se développent sans qu'il leur soit possible de rester sur place à aucun moment. Si un changement est souhaitable, il aura lieu; s'il est réprouvé, il aura lieu quand

même — la volonté des hommes est impuissante devant cette réalité.

Existe-t-il sur terre des choses immobiles? Oui, nous l'admettons, mais cette immobilité est relative et non absolue : elle répond à certaines conditions, on l'envisage sous un certain angle et dans un contexte donné. Peut-on dire, par exemple, qu'une personne assise dans un train en marche est immobile? Si on prend en considération le seul fait qu'elle n'a pas quitté sa place, on peut admettre en effet qu'il n'y a pas eu de mouvement; au-delà de ce contexte, le mouvement a effectivement eu lieu pour la simple raison que le train, lui, n'a pas cessé un instant d'entraîner la personne assise dans sa marche rapide vers l'avant. Prendre l'immobilité comme quelque chose de mort et en faire un absolu, n'est-ce pas nier le mouvement du train? Il sort de cet exemple que le mouvement est inclu d'avance dans l'immobilité des phénomènes. L'immobilité est une forme du mouvement de la matière, elle peut être relative mais non absolue. Nulle part au monde, il n'existe une immobilité soi-disant absolue.

Certains se demanderont peut-être comment il est possible de parler d'un mouvement quelconque pour des choses non-vivantes, comme une maison construite à un endroit précis ou une machine disposée en un lieu déterminé. En général, mis à part les calamités naturelles occasionnées par les tremblements de terre, le vent ou l'eau, il suffit que l'homme n'intervienne pas pour que la place de ces choses ne soit pas modifiée. Mais ce n'est là qu'un seul aspect des choses: il nous est impossible d'en rester là en négligeant les autres aspects de la réalité. Tout comme l'homme assis dans un train en marche se déplace sans bouger de son siège, une maison ou une machine restent statiques tandis que le globe terrestre tourne autour du soleil à une vitesse de 30 km/s. Dans ces conditions, comment oser prétendre qu'elles ne bougent pas? Impossible. Qu'on se souvienne de ces deux vers du président Mao :

« Assis sur la terre, nous parcourons 40 000 km par jour;
« Explorant le ciel, nous y découvrons des milliers de Voies Lactées. »

(*Au dieu de la maladie;* 1-7-58)

Par ailleurs, maisons et machines, comme le reste, traversent leurs propres phases de développements. Une maison doit nécessairement suivre le processus de transformation du neuf à l'ancien; comment pourrait-elle ne pas « disparaître »? Les machines s'usent et s'oxydent pour finir un jour ou l'autre chez le ferrailleur. Tout ceci montre bien que l'immobilité des choses est relative et que leur mouvement est absolu.

Quelle est donc la relation entre l'immobilité relative des choses et leur mouvement absolu? Le matérialisme dialectique considère que le monde est le procès du mouvement de la matière fondé sur l'unité contradictoire entre immobilité relative et mouvement absolu. La raison qui nous fait dire que le mouvement est absolu est son omniprésence, alors que l'immobilité n'est qu'une forme de ce mouvement. Sans mouvement il n'y a pas d'immobilité, ceci est un premier point : Le second réside dans le fait que le mouvement absolu existe toujours dans l'immobilité relative; nier cette dernière équivaut à nier le mouvement et, partant, la réalité des choses. Engels s'exprime ainsi : « La possibilité du repos relatif des corps, la possibilité d'états d'équilibre temporaires sont des conditions essentielles de la différentiation de la matière et, par suite, de la vie. » (Engels : *Dialectique de la nature;* E.S., p. 250-1). Se contenter d'admettre le mouvement absolu en rejetant l'immobilité relative ou le contraire ne correspond en aucune façon à la réalité; c'est une erreur.

Prenons l'industrie et l'agriculture : celles-ci ne stagnent jamais à un même niveau; si nous tenons compte de cette exigence objective en déterminant notre plan de production, il sera nécessaire d'élever chaque année ce niveau, de le développer et de produire chaque année des choses nouvelles. Le mouvement absolu se trouve là, sans lui il est impossible d'avoir une direction et de progresser vers l'avant. Quant à déterminer exactement la quantité d'acier, de charbon, de céréales et de coton à produire annuellement, il y aura forcément une exigence concrète, un équilibre relatif à maintenir; c'est là l'immobilité relative d'un plan de production. D'un côté, le niveau doit s'élever; de l'autre, l'équilibre doit être maintenu; sans élévation, il est impossible de briser l'ancien équilibre pour en édifier un nouveau et, par conséquent, il ne saurait être question de faire un pas vers l'avant. Notre production progresse par l'union des contraires

qui sont ici une élévation continue de notre niveau et une édification ininterrompue d'équilibres nouveaux.

La transformation socialiste de l'agriculture chinoise est aussi le procès d'un mouvement basé sur l'unité contradictoire entre immobilité relative et mouvement absolu. Des équipes d'aide mutuelle aux communes populaires, en passant par les coopératives à faible et à haut niveau; de la propriété individuelle à la propriété collective et, plus tard, à celle du peuple entier, nous nous trouvons à chaque fois devant le procès d'un mouvement où le développement et la transformation sont omniprésents. Voilà pour ce qui est du mouvement absolu. Toutefois, force nous est d'admettre que, simultanément, chacunes des étapes traversées se présente comme une immobilité relative dont l'absence n'aurait pas permis à une étape nouvelle de se renforcer, de mûrir et de se parfaire pour préparer le terrain à la venue de la suivante. Nier cette immobilité relative, c'était nier du même coup le processus de transformation socialiste dans son ensemble. En décidant de ne pas toucher pendant un laps de temps relativement long à l'organisation des communes populaires à trois niveaux sur la base des équipes de production, nous reconnaissons l'immobilité relative des phénomènes. Refuser d'admettre cette absence temporaire de changement équivaudrait tout simplement à nier les communes populaires. Si nous devons soutenir, à la fois la théorie marxiste de la révolution ininterrompue et celle du développement de la révolution par étapes, c'est justement parce que les phénomènes objectifs sont le procès du mouvement fondé sur l'unité contradictoire entre le mouvement absolu et l'immobilité relative. Dans l'immobilité, il y a le mouvement et celui-ci contient celle-là. Toutes choses se transforment et se développent au sein de cette unité.

La métaphysique rend l'immobilité absolue.

Une des racines gnoséologiques de la métaphysique consiste à prendre l'immobilité sous son aspect inerte, à la rendre absolue. Par exemple, dans l'immensité du monde matériel, la durée des phases d'immobilité relative est extrêmement variée : pour certaines matières elle atteint à peine 1/10 000 000 de seconde, comme c'est le cas pour plusieurs types d'atomes; pour d'autres,

il peut s'écouler plusieurs dizaines de milliers d'années avant qu'on puisse constater le moindre changement. L'apparition d'animaux comme le poulet, le chien, le bœuf ou le mouton est nettement antérieur à celle de l'homme, on pourrait facilement s'imaginer qu'ils ont toujours existé dans notre univers si on ne se penche pas sur leur histoire. Et pourtant leur existence ne remonte guère plus haut que quelques dizaines de millions d'années. Après que l'homme se soit rendu maître des techniques d'élevage, certains animaux sont passés de l'état sauvage à l'état domestique. Jadis les poules pouvaient voler très haut, la domestication les a fait régresser dans ce domaine. Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'envisager les reflets du monde naturel tels qu'ils apparaissent dans l'histoire de l'astronomie, de la géologie, de la biologie et des autres sciences de la nature, il suffit de s'en tenir aux choses perçues directement par une ou plusieurs générations d'hommes. On se rend compte immédiatement qu'en les appréhendant dans leur immobilité au mépris de leur mouvement ou en s'en tenant à leur existence sans s'occuper ni de leur apparition ni de leur disparition, on finirait par considérer le monde comme quelque chose d'absolu et d'immuable. Quelle est la raison qui amène le métaphysicien à croire que les choses sont toujours telles qu'elles se présentent lors de leur première apparition, et que l'augmentation ou la diminution quantitative sont les uniques possibilités de changements ultérieurs? Pourquoi estiment-ils qu'un phénomène n'est pas capable de reproduire éternellement que son semblable sans jamais pouvoir se transformer en autre chose? Du point de vue de la théorie de la connaissance, c'est parce qu'ils rendent absolue l'immobilité relative des phénomènes. D'une manière générale, la métaphysique mutile l'ensemble du processus d'apparition, de développement et de disparition des phénomènes; elle néglige le pourquoi de cette apparition, la qualité du changement dont tel ou tel phénomène est le résultat, la direction dans laquelle il va se développer et la forme qu'il revêtira après sa transformation. La métaphysique isole de l'ensemble une étape de l'existence d'un phénomène qui s'en trouve comme solidifié. C'est la raison pour laquelle, à leurs yeux, la transformation des phénomènes n'est qu'une simple répétition.

Dans sa critique des inepties proférées par Dühring sur l' « état immobile de la matière », Engels a fait très justement

remarquer que celui-ci se représentait « l'équilibre mécanique relatif dans lequel un corps peut se trouver sur la terre comme un repos absolu, et le reportait ensuite sur l'ensemble de l'univers ». (*Anti-Dürhing ;* E.S., p. 90.)

Les classes dominantes réactionnaires ont toujours soutenu l'immobilité du monde.

Pour renforcer leur domination, les classes réactionnaires ont toutes et sans exception propagé la métaphysique, considérant le monde comme quelque chose de figé, de pétrifié et d'immuable. Les esclavagistes, les féodaux et les capitalistes ont toujours été les derniers à souhaiter changer leurs situations privilégiées, tous les moyens leur étaient bons pour se maintenir en place. Ils étaient inévitablement entraînés à répandre leur métaphysique de l' « immuable » et de l' « immobile », à mépriser et à combattre le changement et la dialectique.

Pour quelle raison, sous la dynastie Han (— 206, — 8), ce partisan de « supprimer les cent écoles de pensée pour ne payer hommage qu'à la doctrine confucianiste » qu'était Dong Zhongshu (175 — 105 env.)([12]), répandait-il en tous lieux sa métaphysique réactionnaire de « le Ciel est immuable, immuable aussi est la Voie »? Il va sans dire que c'était pour maintenir la domination des grands propriétaires fonciers. Le « Ciel » dont il parlait n'appartenait pas au monde naturel, il s'agissait bel et bien d'un Dieu à la manière des occidentaux; quant à la « Voie », elle n'était rien d'autre que le vieux système de domination repris par la classe féodale réactionnaire. Par ces mots, Dong Zhongshu laissait entendre : dans le monde actuel, toutes choses — il s'agissait en fait essentiellement de la domination de classe — ont été disposées avec perfection par Dieu; pourvu que l'homme calque ses actions sur cette perfection et jamais rien ne sera altéré. Pour ce philosophe, l'immuabilité visait uniquement à interdire aux hommes de ne rien changer à la position dominante de la classe réactionnaire qu'il représentait. Là se trouvait le point sensible de sa doctrine.

Pourquoi la bourgeoisie invoque-t-elle sans cesse : « Si ce n'est plus chacun pour soi, c'est la fin du monde »? C'est évidemment parce qu'elle cherche à faire passer le capitalisme pour quelque

chose d'éternel et à faire croire que l'individualisme est apparu avec l'homme. Cette utilisation du concept métaphysique d'immuabilité dans le seul but de démontrer l'éternité du mode de production capitaliste ne saute-t-elle pas aux yeux? Le président Mao a fait cette remarque pleine de profondeur : « Selon eux (les métaphysiciens, n.d.t.) tout ce qui caractérise la société capitaliste : l'exploitation, la concurrence, l'individualisme, etc. se rencontre également dans la société esclavagiste de l'antiquité, voire dans la société primitive et existera éternellement, immuablement. » (*De la contradiction;* T.C., p. 91.) Ces quelques mots montrent bien la cause profonde qui fait répandre à la bourgeoisie ses thèses métaphysiques sur l'immuabilité.

D'après le matérialisme dialectique et historique, l'histoire de l'humanité est l'histoire du passage d'un stade inférieur à un stade supérieur; la société primitive, l'esclavagisme, le féodalisme, le capitalisme, le socialisme et le communisme sont des étapes historiques inévitables et chacune d'elles répond à des nécessités historiques qui lui sont propres. Nous reconnaissons la valeur historique inhérente à chacune des étapes passées, mais nous estimons aussi que le système social résultant de tel ou tel niveau de développement des forces productives devra forcément, au gré du développement de celles-ci, être remplacé par un système plus élevé. Les soulèvements d'esclaves, de paysans et d'ouvriers sont la force motrice du développement de l'histoire sociale. Tout comme le féodalisme a remplacé l'esclavagisme et le capitalisme a remplacé le féodalisme, le socialisme et le communisme remplaceront finalement le capitalisme. Évidence à laquelle la volonté humaine ne peut rien. Notre point de vue sur tous les phénomènes, y compris le développement social, et notre attitude à leur égard consistent à reconnaître que rien de ce qui existe sur la terre n'est immuable. Par contre, toutes les classes réactionnaires évaluent leur position historique d'une manière métaphysique et se refusent à admettre que le système social qu'ils représentent sera inévitablement remplacé par un autre plus élevé. Confucius ne trouvait rien à redire à l'esclavagisme; il prêchait : « Modérez-vous et revenez-en aux rites! » Dong Zhongshu trouvait le système féodal parfait et s'exclamait : « Le Ciel est immuable, immuable est aussi la Voie. » La bourgeoisie prétend que le capitalisme est la forme la plus accomplie de l'humanisme, qu'il ne faut surtout pas y toucher. Quel a été le sort ré-

servé à ces théories? Elles sont toutes devenues le boulet qui entrave la marche de l'histoire et ont été renversées par les peuples révolutionnaires. Mao Tsétoung écrit dans *De la dictature démocratique populaire :* « Les communistes dans le monde entier sont supérieurs à la bourgeoisie, ils connaissent les lois de l'existence et du développement des choses et des phénomènes, ils connaissent la dialectique et ils voient plus loin. Si la bourgeoisie n'applaudit pas à cette vérité, c'est qu'elle ne veut pas être renversée. Être renversé, comme la clique réactionnaire du Kuomintang vient de l'être par nous, comme l'impérialisme japonais l'a été par nous et par les peuples d'autres pays, c'est quelque chose de douloureux, d'effroyable à envisager pour ceux qui doivent l'être. Pour la classe ouvrière, le peuple travailleur et le Parti communiste, la question n'est pas de se voir renversés, mais de travailler dur pour créer les conditions auxquelles les classes, le pouvoir d'État et les partis politiques disparaîtront tout naturellement et l'humanité entrera dans le monde de la Grande Concorde. » (T.C., p. 404.) C'est en cela que le peuple travailleur et le prolétariat sont supérieurs à la bourgeoisie et aux autres classes exploiteuses et que le matérialisme dialectique est supérieur à la métaphysique et à l'idéalisme.

Sous la dictature du prolétariat, les ouvriers, les paysans et les soldats sont maîtres chez eux, mais la lutte entre la conception matérialiste dialectique du développement et la métaphysique bourgeoise de l'immobile se poursuit avec acharnement. A l'intérieur du Parti, des gens comme Liu Shaoqi et Lin Biao, porte-paroles de la bourgeoisie et des propriétaires fonciers, de l'impérialisme, du révisionnisme et de tous les réactionnaires, ont essayé par tous les moyens de faire tourner en arrière la roue de l'histoire et il se trouve dans la société des gens pour être mécontents de leur disparition. Ainsi, au moment de la transformation socialiste des campagnes, nous avons pulvérisé le fondement de leur exploitation des paysans pauvres; l'irritation qu'ils en ont éprouvée n'avait rien d'anormal; certains propriétaires fonciers s'exclamaient : « Maintenant que tout le monde est organisé, qui ira porter des fardeaux sur son dos ou se faire journalier! S'il n'y a plus de riches et de pauvres, notre monde n'en sera plus un. » A leurs yeux, seul un **statu quo** sur leur situation privilégiée permettrait qu'il y ait « des riches et des pauvres » et « que le monde soit le monde »; il n'est pas difficile

de voir qu'ils s'opposaient à ce que nous changions l'ancien système et que nous « leur » fassions la révolution. Notre désir d'édifier le pays sur le mode socialiste, de changer de monde et de redoubler d'effort dans le travail de transformation les mettait mal à l'aise. Comment ne se seraient-ils pas saisis de l'idéalisme et de la métaphysique pour se gagner l'opinion! Qui ne les a pas entendu délirer : « Quand on naît petit, on ne peut se faire grand; si le destin vous a fait pauvre, vous n'y changerez rien quoi que vous fassiez. » En un mot, tous leurs arguments cherchaient à montrer que le monde ne pouvait changer et qu'il était impossible de le transformer. Quelle belle réédition de l'ineptie « Le Ciel est immuable, immuable aussi est la Voie » de Dong Zhongshu!

Adaptons notre pensée au changement ininterrompu.

Nous avons déjà dit qu'aucun phénomène n'est figé; nous parlions surtout du monde objectif. Mais qu'en est-il du monde subjectif? Celui-ci est le reflet de celui-là et, puisque le monde objectif est en constante transformation, il va sans dire que la pensée qui en est le reflet est, elle aussi, en continuel changement. Nous devons donc apprendre à envisager les choses du point de vue de leur développement.

Autrefois, telle machine faisait deux cents tours minute; aujourd'hui elle en fait trois cents. Chaque équipe graissait sa machine deux fois par jour, ce qui dans les conditions actuelles est insuffisant. Quand l'organisation du travail change, la productivité augmente et une contradiction résulte de ce qu'on ne sait pas si cette nouvelle organisation du travail va pouvoir supplanter l'ancienne. Notre travail doit s'adapter aux changements survenus dans les choses. Auparavant, on ne récoltait qu'une fois par an, tout se déroulait « comme sur des roulettes »; aujourd'hui, on fait deux et même trois récoltes par an; il a fallu repenser tous les problèmes d'irrigation, d'exposition, de ventilation, d'engrais et de semence. Les anciennes expériences et habitudes étaient périmées; pour que les nouvelles puissent être appliquées, de nouvelles méthodes étaient requises.

La lutte des classes, elle aussi, se développe sans cesse. Les ennemis de classe sont extrêmement rusés, ils savent changer

leurs méthodes et ne pas s'en tenir toujours au même refrain; ils savent se transformer pour lancer leurs attaques contre le prolétariat. Si nous n'envisageons pas ce problème dans son développement, nous n'aurons pas connaissance des nouvelles formes de lutte et nous mordrons fatalement la poussière.

Certains s'imaginent, tout compte fait, être à l'abri d'une erreur d'importance; ils se considèrent aussi définitivement « moulés » qu'une tuile sortie du four. Qu'entendent-ils par là? Ils ne font que soutenir la conception métaphysique de l'immuabilité. En réalité, la lutte des classes dans la société se reflète inévitablement dans notre tête et, deux éventualités sont présentes à tous moments: ou bien nous nous servirons de l'idéologie prolétarienne pour vaincre l'idéologie bourgeoise, accroître les positions du collectivisme et aller de l'avant; ou bien l'idéologie bourgeoise prendra le dessus; nous ferons machine arrière et même, au pire, nous irons au renversement complet. Les exemples de ce type sont-ils si rares qu'on ne peut y croire? Comment en arriver à se comparer à la raideur d'une tuile! Il est évident que cette conception de la « raideur de tuile » ne correspond pas à la réalité, elle est anti-dialectique.

La fierté et la suffisance sont contraires au changement. En effet, qu'est-ce que la fierté si ce n'est la pleine satisfaction de soi-même. Existe-t-il sur terre quelque chose de « pleinement satisfaisant »? Non, bien sûr. Toutes choses, toutes activités sont en perpétuel changement, inépuisables et contenant toujours des possibilités d'amélioration. S'estimer « pleinement satisfait » est une sorte de subjectivisme, un aveuglement révélateur d'une mauvaise connaissance de soi-même. Nous devons surmonter ce genre de défaut.

Nous disons souvent de quelqu'un qu'il est « en retard ». Quel est le sens d'une telle assertion? Nous exprimons par là que ses points de vue et ses actes sont en retard sur le développement des phénomènes objectifs et qu'il ne parvient pas à rattraper le niveau de ce développement, un peu comme quelqu'un qui porterait des vêtements d'été quand l'hiver se fait déjà sentir. Le fait que la pensée soit en retard sur la réalité est courant; il suffit que nous soyons conscient de nous-mêmes et de la situation pour nous améliorer constamment et rattraper notre retard.

Le président Mao dit: « Les circonstances sont en perpétuel changement et, pour que nos idées s'adaptent aux conditions

nouvelles, il nous faut apprendre. Même ceux qui connaissent assez bien le marxisme, et dont la position prolétarienne est relativement ferme, doivent continuer d'apprendre, d'assimiler ce qui est nouveau et d'étudier de nouveaux problèmes » (*Intervention à la conférence sur le travail de propagande;* T.C., p. 526). Tous les révolutionnaires, tous les progressistes ont su s'adapter à leur temps : c'est ce qui fait leur force.

CHAPITRE 4

LA CAUSE INTERNE EST LA BASE DU CHANGEMENT

Nous avons dit ci-dessus que la matière est en mouvement, qu'elle se développe et se transforme. Quelle est alors la cause fondamentale de ce mouvement? Faut-il la chercher à l'intérieur ou à l'extérieur des choses? La dialectique matérialiste voit dans la cause interne le fondement de tout changement, tandis que les causes externes en sont les conditions et s'expriment par l'intermédiaire de la cause interne.

La cause interne est la base du changement.

La cause interne représente la cause en soi des phénomènes et des choses, la contradiction qui leur est propre. Mao Tsétoung s'exprime ainsi : « La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne; elle se trouve dans les contradictions internes aux choses et aux phénomènes eux-mêmes » (*De la Contradiction;* T.C., p. 92). Voilà la situation telle qu'elle se présente dans toute sa vérité.

Prenons un exemple. Deux hommes se trouvent, au cours d'un processus de production, dans des conditions semblables; l'un s'acquitte de sa tâche en dépassant le plan prévu, l'autre ne parvient même pas à achever la sienne; de plus, celui dont les possibilités sont les meilleures accomplit son travail moins bien que son camarade. Comment se fait-il qu'une telle situation puisse se présenter; où se trouve le nœud du problème? Il se trouve dans la conscience propre à ces deux hommes. Deux

sortes d'idéologie entraîneront deux types de résultats différents; la cause interne est fondamentale, elle joue un rôle déterminant.

Un autre exemple : comment se fait-il qu'au cours du mouvement « Prenons exemple sur la brigade modèle de Dazhai », certains ont mis si longtemps à obtenir des résultats satisfaisants? Au début, les dirigeants dans les campagnes ne faisaient pas grande confiance à la puissance des masses dans l'édification socialiste. Ils croyaient que les conditions étaient peu favorables, que les calamités naturelles étaient trop nombreuses et qu'il était par conséquent difficile de prendre exemple sur Dazhai. Par la suite, après correction de leurs points de vue erronés, ils se sont unis aux masses et, en comptant sur leurs propres forces, ils sont parvenus au travers d'une âpre lutte à transformer en quelques années le visage de leur commune. On voit bien que le facteur déterminant du développement et du progrès d'une brigade ou d'une équipe de production est interne à celles-ci. Il faut toujours chercher la cause et le fondement du développement à l'intérieur même de son lieu de travail. Si nous les cherchons ailleurs, en invoquant tour à tour la mauvaise qualité de la terre ou la trop grande fréquence des calamités naturelles, il nous sera impossible de découvrir la cause fondamentale du développement ni d'expliquer pourquoi telle ou telle unité de production qui, au début, ne réussissait pas à s'assimiler l'exemple de Dazhai, y est parvenue ultérieurement alors que la composition des hommes et les conditions climatiques soient restées les mêmes. Le président Mao a mis en évidence la conception métaphysique du développement social : « Les causes du développement de la société, ils (les métaphysiciens, n.d.t.) les expliquent par des conditions extérieures à la société : le milieu géographique, le climat, etc. Ils tentent d'une manière simpliste de trouver les causes du développement en dehors des choses et des phénomènes eux-mêmes, niant cette thèse de la dialectique matérialiste selon laquelle le développement des choses et des phénomènes est suscité par leurs contradictions internes. » (*id.;* p. 91-2.) Chaque niveau de l'organisation sociale dans les campagnes est une sorte de « petite société »; lorsque nous envisageons les causes de leur développement, pour rien au monde il ne faut commettre l'erreur métaphysique de les chercher d'une manière simpliste à l'extérieur d'eux-mêmes.

Pareillement, la cause fondamentale de la substitution d'un

système social par un autre doit être cherchée de l'intérieur, dans le mouvement nécessaire propre à ce système. Pourquoi le féodalisme se substitue-il obligatoirement à l'esclavagisme? Ce sont les contradictions propres au système esclavagiste qui déterminent cette substitution. Les propriétaires d'esclaves exploitent et oppriment sans merci les esclaves; il serait étonnant qu'ils ne se révoltent pas pour leur résister et les combattre. La décadence de l'esclavagisme est donc en parfait accord avec la loi de son propre développement. L'obstination de Confucius à protéger les intérêts des propriétaires d'esclaves, son refus de tenir compte des contradictions propres au système qu'il défendait et son enseignement qui laissait entendre que la « décadence des Rites et de la Musique »([13]), occasionnée nécessairement par le mouvement propre à l'esclavagisme, était causé par les « hommes de peu » violant la volonté divine, ne sont-ils pas risibles et absurdes!

C'est aussi à partir du mouvement propre au capitalisme et de l'opposition fondamentale qu'il occasionne entre bourgeois et prolétaires (y compris les autres travailleurs) qu'il faut chercher la cause de son remplacement par le socialisme.

La cause et la force motrice fondamentales du développement des phénomènes ne se trouve pas à l'extérieur de ceux-ci mais en eux, dans leur essence. Lénine écrit : « La condition pour connaître tous les processus de l'univers dans leur « **auto** »-**mouvement,** dans leur développement spontané, dans leur vie vivante, est de les connaître comme unité des contraires. Le développement est « lutte » des contraires. » (*Sur la question de la dialectique;* O., t. 38, p. 344.) Le mouvement propre à tout processus et le développement comme lutte des contraires dont Lénine parle ici, désignent la lutte contradictoire qui se déroule à l'intérieur des phénomènes. Ce n'est qu'en saisissant la contradiction interne des phénomènes ou, comme disait Lénine, en portant « l'attention principale » sur la connaissance de la « source de l' « **auto** »-**mouvement** » des phénomènes, qu'il sera possible de les connaître fondamentalement et de les transformer.

La cause externe est la condition du mouvement.

Affirmer que la cause interne est la cause fondamentale du développement des phénomènes n'entraîne pas le rejet du rôle

joué par la cause et les conditions externes. Le président Mao écrit : « Ces contradictions, inhérentes aux choses et aux phénomènes, sont la cause fondamentale de leur développement, alors que leur liaison mutuelle et leur action réciproque n'en constituent que les causes secondes. » (*De la contradiction;* T.C., p. 92.) On aperçoit clairement que si la dialectique matérialiste ne rejette ni ne nie la cause secondaire externe, c'est parce que les phénomènes n'existent pas isolément mais en liaison les uns avec les autres; ils s'influencent mutuellement. Ainsi, nous nous opposons non seulement à la métaphysique qui reconnaît la cause interne en niant la cause externe, mais aussi à celle qui, rejetant la cause interne, ne tient compte que des facteurs extérieurs au mouvement.

Prenons un exemple extrait du quotidien. Le myope distingue mal ce qui l'entoure; il suffit qu'il mette des lunettes pour que sa vue se précise. Pour les yeux, une paire de lunettes est une cause externe. Dans ce cas précis, la cause (et le fondement) de l'utilisation de verres correcteurs est déterminée par le fait que les yeux sont atteints de myopie et non de cécité totale : le port de lunettes comme condition externe garantissant une vue correcte ne serait, en effet, d'aucune utilité pour un aveugle. Mais, si le myope ne se sert pas de l'aide extérieure des lunettes pour corriger et stimuler sa vision, il lui sera impossible de distinguer clairement ce qui l'entoure. Sous certaines conditions bien déterminées, l'utilité de la cause externe est extrêmement grande.

Les ouvriers disent qu'un travail doit être entrepris dès que les conditions requises sont présentes, mais qu'il est nécessaire, au cas où celles-ci fassent défaut, de les créer soi-même afin de pouvoir se mettre au travail sans attendre. Une telle démarche suppose qu'on ne peut se passer de la cause et des conditions externes. Il en va de même des semailles. Pourquoi dit-on dans la province du Hebei : « Les navets en premier, les choux en second »? C'est une question de saison; bien entendu, la culture du choux est déterminée par une cause interne, à savoir la semence elle-même, mais les conditions saisonnières sont primordiales, les négliger entraverait le développement normal du légume.

Un camarade fait des progrès; ceux-ci sont dus principalement à son effort personnel, mais il ne saurait se passer de l'appui des dirigeants et des masses. N'est-ce pas là l'apport de la cause

externe? Dans une unité de production, la garantie du succès d'un mouvement comme « Faire la révolution et promouvoir la production » consiste bien sûr avant tout à ce que les dirigeants et les masses s'assimilent la ligne et la politique du Parti, pratiquent l'union et la lutte commune; mais s'ils négligent de se joindre et de collaborer dans le travail avec l'ensemble de la société, ils ne parviendront jamais à un résultat satisfaisant. La situation est la même au niveau international. Les combats menés par les peuples de tout les pays contre les super-puissances américaine et soviétique s'appuie avant tout sur les forces, la combativité et l'esprit héroïque propres à chacun d'eux, mais ils ne peuvent se passer d'un soutien réciproque. Le peuple chinois a toujours considéré le soutien aux luttes anti-impérialistes des peuples des autres pays comme son premier devoir internationaliste.

Tous les exemples que nous venons de voir montrent que, dans le processus de développement des phénomènes, la cause externe — cause secondaire — ne peut faire défaut. En général, sa fonction est d'accélérer ou de ralentir la transformation et le développement de tout processus.

Quel est en définitive le rapport qui lie la cause interne à la cause externe? Le président Mao dit : « La dialectique matérialiste considère que les causes externes constituent les conditions des changements, que les causes internes en sont la base, et que les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes. » (*De la contradiction;* T.C., p. 94.) Autrement dit, la transformation et le développement de tous les phénomènes sont suscités avant tout par leur cause interne; la cause externe est secondaire et son utilité est indissociable de la cause interne. Il n'y a qu'en utilisant cette méthode préconisée par notre président pour analyser et résoudre les problèmes, que nous évaluerons avec justesse les rapports entre causes interne et externe et que notre travail atteindra sa pleine réalisation.

Mais, ne manquera-t-on pas de remarquer, une balle de ping-pong que personne ne touche ne bougera pas d'elle-même; quel rapport peut-il exister entre un éventuel mouvement de la balle et la cause interne de celle-ci? Les exemples de cette sorte sont nombreux : une table ne peut se déplacer toute seule, un vélo ne peut rouler si personne ne pédale dessus, un moteur ne tourne que s'il est allumé, etc. Il est vrai qu'une balle de ping-pong ne

rebondira pas sur une table si personne n'est là pour la propulser. Mais la raison pour laquelle, une fois frappée, elle rebondit, est déterminée en dernière instance par une cause interne à la balle, à savoir son élacticité. Imaginons quelqu'un qui jouerait au ping-pong avec une brique : quelque soit la force des coups donnés, le joueur ne parviendra jamais à faire rebondir sa brique comme il aurait pu le faire avec une balle de ping-pong. N'est-ce pas là une bonne preuve que la cause externe est la condition du mouvement, la cause interne son fondement et que la cause externe agit par l'intermédiaire de la cause interne! « En fait, écrit Mao Tsétoung, même le mouvement mécanique, provoqué par une impulsion extérieure, se réalise par l'intermédiaire des contradictions internes aux choses et aux phénomènes » (*De la contradiction;* T.C., p. 93).

Les vieux ouvriers aiment à dire aux nouveaux apprentis : « le maître-ouvrier montre le chemin, c'est à l'apprenti lui-même qu'il appartient de le connaître ». Cette petite phrase concrétise d'une manière relativement simple le rapport entre cause interne et cause externe. Pour un apprenti qui vient d'arriver dans une usine, le fait que quelqu'un soit là pour l'initier représente la condition extérieure, la cause externe. Quant à savoir s'il est capable de s'assimiler la conscience de classe et de ligne du prolétariat ainsi que ses qualités, de servir le peuple et de se joindre au camp de la révolution, seule la constance de ses propres efforts peut en décider; voila la cause interne, le fondement. Il est impossible pour lui de se passer du soutien d'un maître-ouvrier, mais c'est en lui que réside le pouvoir de prêter attention aux conseils de ses camarades et d'apprendre son métier, car la cause externe ne peut agir que par l'intermédiaire de la cause interne. Si, échauffé par de petits succès, il n'écoute plus les remarques qui lui sont adressées, les causes extérieures, même les meilleures, cesseront d'agir sur lui.

En résumé, le développement et la transformation des phénomènes suppose une interaction entre une cause interne et une cause externe; celle-ci ne peut exister indépendamment de celle-là et vice versa. Comprendre la fonction jouée par la cause interne et la cause externe dans tout processus de développement est d'une importance énorme pour observer et analyser correctement les contradictions, démasquer les conceptions réactionnaires sur la

cause externe et, enfin, déployer au maximum sa conscience révolutionnaire.

Critique de la conception métaphysique de la cause externe.

A l'opposé de la conception matérialiste dialectique du développement, nous avons celle de la métaphysique. Lorsque celle-ci considère la cause du mouvement de la matière, force lui est de soutenir que cette cause ne se trouve pas dans les phénomènes mais en dehors d'eux, dans la stimulation d'une force extérieure; ceci en raison de sa vision du monde statique, unilatérale et compartimentée. Quand on aborde, par exemple, les causes du développement social, le métaphysicien basera le plus souvent son argumentation sur des choses comme la géographie, la météorologie, la démographie; si on en vient à aborder avec lui le problème des transformations du monde naturel, il s'en remet habituellement à l' « Empereur Céleste », au « Bon Dieu », aux esprits ou aux démons. La théorie du « Mandat Céleste » de Confucius affirme précisément que tous les êtres et toutes les choses ont été organisées par un dieu à qui appartient tout le pouvoir de décision. Même quelqu'un comme Newton, dont la contribution envers les sciences de la nature est appréciable, a finalement, en raison de sa conception métaphysique du monde, attribué à dieu le mouvement des corps célestes : « La relation merveilleuse, écrit-il, qui s'établit entre le soleil, les comètes et les planètes est planifiée et déterminée par un maître omnipotent et omniscient. » Ce maître omnipotent et omniscient, c'est précisément dieu. Lorsqu'il critiquait la conception métaphysique du monde, Lénine avait déjà fait remarquer que, par sa complète négligeance du mouvement propre aux phénomènes, cette conception avait transporté la source du mouvement « **en dehors** : dieu, sujet, etc. » (*Sur la question de la dialectique;* O., t. 38, p. 344).

Les classes dominantes réactionnaires et leurs représentants ont toujours propagé à grands bruits une conception du monde métaphysique dans le seul but de servir leurs politiques réactionnaires.

Prenons un exemple : d'où viennent les « richesses » des propriétaires et des capitalistes de l'ancienne société? Selon la

conception qui fait de la cause interne le fondement du changement, l'origine de leurs « richesses » était déterminée par un système social; un certain mode de production les autorisait à posséder les moyens de production et à exploiter sauvagement les paysans pauvres et les ouvriers; voilà la réalité. Mais ceux-ci, pour dissimuler l'essence de l'exploitation des travailleurs et la cause de leur enrichissement, formulèrent consciemment des thèses fallacieuses du genre « La vie et la mort, la richesse et la pauvreté, tout cela dépend du Mandat Céleste »; ils s'imaginaient pouvoir utiliser cette théorie du Mandat Céleste, cette cause externe, pour tromper le peuple et maintenir leur système d'exploitation.

Le peuple chinois, sous la direction du Parti et du président Mao, a mené la lutte contre nos trois grands ennemis dirigés par Tchiang Kai-chek. Il n'y a là rien d'extraordinaire, puisque l'impérialisme, le féodalisme et le capitalisme bureaucratique opprimaient le peuple à un point tel que le soulèvement était inévitable. Là où se trouve l'oppression, là aussi naît la lutte. C'est une conséquence naturelle des contradictions nationales et de classes propres à l'ancienne société. Le président Mao écrit : « Ceux (les changements, n.d.t.) qui interviennent dans la société proviennent surtout du développement des contradictions à l'intérieur de la société, c'est-à-dire des contradictions entre les forces productives et les rapports de production, entre les classes, entre le nouveau et l'ancien. Le développement de ces contradictions fait avancer la société, amène le remplacement de l'ancienne société par la nouvelle. » (*De la contradiction;* T.C., p. 93-4.) Et les réactionnaires du Guomindang, au mépris de la réalité, soutenaient délibérément que le soulèvement révolutionnaire de la classe ouvrière et du peuple travailleur dirigé par notre président et notre Parti avait été « importé » de l'extérieur et ne correspondait pas à un sentiment national. De la sorte, ils escomptaient utiliser la théorie de la cause externe pour dissimuler et inverser la vérité, pour prolonger leur domination réactionnaire.

Quelle doit être notre attitude vis-à-vis des luttes qui se déroulent au sein même du Parti? Le président Mao écrit : « L'opposition et la lutte entre conceptions différentes apparaissent constamment au sein du Parti; c'est le reflet, dans le Parti, des contradictions de classes et des contradictions entre le

nouveau et l'ancien existant dans la société. S'il n'y avait pas dans le Parti de contradictions, et de luttes idéologiques pour les résoudre, la vie du Parti prendrait fin » (*id.*, p. 98). Tant qu'existera la lutte des classes, la lutte de lignes dans le Parti ne saurait prendre fin ; ce fait est entièrement déterminé par la cause et les contradictions internes à ce phénomène objectif qu'est le Parti en tant qu'outil de la lutte des classes, c'est là aussi son **« auto »-mouvement.** En se fondant sur la théorie métaphysique de la cause externe, le renégat Lin Biao proclamait dans son plan contre-révolutionnaire de renversement politique, le « projet 571 », que la lutte au sein du Parti était entièrement « fabriquée ». D'après ses inepties, les luttes et les contradictions internes au Parti n'avaient jamais existées, on les avait introduites de l'extérieur par force. C'est ce qu'il appelait « fabriquer une contradiction ». En fait, il propageait ce bruit pour dissimuler l'attaque sauvage qu'il préparait aves ses amis. Il est de notre devoir de démasquer leurs mensonges et de pulvériser leurs assauts.

Saisissons-nous du rapport dialectique entre cause interne et cause externe pour stimuler le développement des phénomènes.

Pour nous permettre d'élever notre conscience de ligne, transformer notre conception du monde et mener à bien toutes les tâches qui nous incombent, il est primordial de bien apprendre à utiliser la théorie qui considère la cause interne comme le fondement du changement et la cause externe comme sa condition.

Le président Mao nous enseigne : « ... pour conduire la révolution à la victoire, un parti doit s'appuyer sur la justesse de sa ligne politique et la solidité de son organisation » (*id.*, p. 95). En disant « la justesse de sa ligne politique et la solidité de son organisation », ce texte insiste sur la fonction déterminante de la cause interne. L'histoire de la lutte de lignes dans le Parti pendant la période de révolution nationale a prouvé la pertinence de ce jugement. Il en va de même pour les quatre grandes luttes de lignes([14]) qui ont déjà eu lieu depuis la proclamation de la République. Dans une entreprise ou dans une équipe de

production, tout comme dans un parti politique, la réussite de tout travail est déterminée par la mise en pratique inconditionnelle de la ligne révolutionnaire du président Mao et par l'unité qui règne entre les membres de tel ou tel ensemble.

Lorsque nous évoquons le principe de « compter sur ses propres forces », nous nous appuyons en théorie sur le fait que le développement des phénomènes est déterminé par leur « **auto** »-**mouvement** et que la cause interne est la base du changement. Mao Tsétoung s'est déjà exprimé là-dessus : « Nous soutenons qu'il faut compter sur nos propres forces. Nous espérons recevoir une aide extérieure, mais nous ne devons pas en dépendre; nous comptons sur nos propres efforts, sur la force créatrice de toute notre armée et de toute notre population. » (*Apprendre le travail économique;* O.C., t. 3, p. 199.) Prenons l'exemple de la construction du socialisme. Peut-on imaginer qu'un pays aussi grand que le notre ne mobilise pas ses centaines de millions d'habitants à compter sur leurs propres forces et aille s'adresser ailleurs pour obtenir les éléments nécessaires à la transformation du pays! Sans compter que les pays impérialistes et les super-puissances américaine et soviétique ne voudraient ni ne pourraient nous apporter une aide bénévole. La bêtise de la « philosophie d'esclavage à l'Occident » et de l' « esprit de servilité » répandus par Liu Shaoqi et Lin Biao revient, en théorie, à tourner le dos à la thèse fondamentale de la dialectique matérialiste qui voit dans la cause interne le fondement du changement et, politiquement, à donner dans le « capitulationnisme ».

Le principe « compter sur ses propres forces » énoncé par le président Mao est non seulement le seul à pouvoir traiter correctement du rapport entre notre pays et l'étranger, mais il doit aussi, si nous voulons nous acquitter de nos tâches, être appliqué dans chaque unité et entreprise. Que ce soit à Daqing ou à Dazhai, les progrès ont été obtenus en « comptant sur ses propres forces ». Doit-on « attendre-s'appuyer-demander », ou bien « oser-foncer-créer »? La question est de savoir si l'on considère la cause interne comme fondement de la transformation des phénomènes. Dans l'affirmative, ce sera la mobilisation des masses, « compter sur ses propres forces », « oser-foncer-créer », dépenser peu et faire beaucoup; si l'accent est mis sur la seule cause externe, au moindre incident on lèvera les bras au ciel, on se mettra à « attendre-s'appuyer-demander » et, finale-

ment, plus l'attente se fera sentir moins la volonté sera grande pour s'appuyer et moins les demandes seront empreintes d'esprit révolutionnaire. Deux conceptions du monde, deux méthodes, deux résultats.

— Dans la réforme de notre conception du monde, reconnaître la cause interne comme base du changement nous incite à être exigeant vis-à-vis de nous-mêmes, à accepter humblement les remarques d'autrui et à chercher en nous les causes de la lenteur ou de la rapidité de nos progrès. Un succès ne nous remplira pas d'orgueil, nous saurons faire la part des choses et entrevoir nos manques. Une erreur commise ne sera pas rejetée sur le compte des obligations et des circonstances objectives, et nous en tirerons avec rigueur les conclusions et les enseignements nécessaires.

Face à un problème ou à une difficulté survenus dans leur travail quotidien, certains camarades, au lieu de s'en remettre à eux-mêmes, couvrent d'invectives tout ce qui les entoure. Du point de vue de la théorie de la connaissance, ils agissent de la sorte parce qu'ils n'ont pas suffisamment compris que la cause externe n'est que la condition du changement; ils se refusent à admettre que quand quelque chose ne va pas, il faut avant tout chercher les cause du problème en soi-même; quand l'unité ne se fait pas sur tel o tel point, une observation préalable de ses propres actes es indispensable.

Quelqu'un qui a compris que la cause externe fonctionne pa l'intermédiaire de la cause interne, ne s'appuyera jamais sur se seuls sentiments dans l'aide apportée à autrui, sans s'occuper de savoir si autrui est d'accord avec ses propres conseils. On ne peut refuser son aide et son soutien à quelqu'un, mais comment pourrait-on le contraindre à les accepter! Quand tout a été dit et qu'aucun doute ne subsiste dans les esprits, c'est alors qu'on peut dire que le problème est résolu et que l'aide s'est révélée efficace.

On voit qu'une bonne compréhension des principes énoncés ci-dessus est déterminante dans l'analyse des situations et la prise en main de nos activités.

La philosophie marxiste insiste sur le rôle déterminant joué par la cause interne dans le processus de développement des phénomènes parce que c'est une réalité objective, un reflet fidèle du développement et de la transformation du monde objectif. On trouve dans l'Internationale le couplet suivant :

Il n'est pas de Sauveur suprême,
Ni Dieu, ni César, ni Tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes
Décrétons le salut commun.

Pour pulvériser les appareils d'état bourgeois et construire la nouvelle société, il faut que le prolétariat et les masses populaires se lèvent d'elles-mêmes et fassent la révolution.

CHAPITRE 5

TOUTES CHOSES ET TOUS PHÉNOMÈNES RÉPONDENT AU PRINCIPE « UN SE DIVISE EN DEUX »

Nous venons de montrer que le développement et la transformation des phénomènes résidaient principalement dans leur cause interne. Quel est donc le contenu concret de cette cause interne? C'est la nature contradictoire inhérente à tout, c'est aussi le principe « un se divise en deux », c'est encore la lutte et l'unité entre aspects opposés. Le président Mao nous enseigne ceci : « Toutes les choses, tous les phénomènes répondent au principe « un se divise en deux », « Entre les aspects opposés de la contradiction, il y a à la fois unité et lutte, c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple;* T.C., p. 479).

« Toutes les choses, tous les phénomènes répondent au principe « un se divise en deux » « est une généralisation populaire et imagée de la loi de l'unité des contraires. Mao Tsétoung écrit : «... la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes. » (« id. », p. 479), ou encore, « La loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, ou loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste. » (*De la contradiction;* T.C., p. 89). En comprenant le principe « un se divise en deux », nous comprenons la loi de l'unité des contraires et l'essence même du matérialisme dialectique.

Dans tous les phénomènes et à tout instant il y a une contradiction.

Tous les phénomènes se divisent en deux: le principe « un se divise en deux » est l'expression de la contradiction sans laquelle le monde n'existerait pas. Le président Mao fait très justement remarquer : « L'universalité ou le caractère absolu de la contradiction a une double signification : la première est que les contradictions existent dans le processus de développement de toute chose et de tout phénomène: la seconde, que, dans le processus de développement de chaque chose, de chaque phénomène, le mouvement contradictoire existe du début à la fin. » (« id. », p. 96-7). Après avoir étudié ces quelques phrases, les ouvriers, les paysans et les soldats ne manquent jamais de s'exclamer : « Dans tous les phénomènes et à tout instant il y a une contradiction! »

Voyons d'abord « Dans tous les phénomènes il y a une contradiction » :

Dans le monde naturel, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, tout est « un se divise en deux », la contradiction est omniprésente. Quoi de plus petit qu'un atome? Sa taille est largement inférieure à 1/10000 de millimètre, et pourtant lui aussi répond au principe « un se divise en deux » : il est le jeu de la contradiction entre noyau et électron. Si, par exemple, on agrandit un atome jusqu'à la grosseur d'une salle de cinéma, la taille de son noyau, dans ces conditions, n'excédera guère celle d'un grain de sésame. Eh bien, ce minuscule noyau, lui aussi, se divise en deux; il est le lieu de la contradiction entre proton et neutron.

L'homme est un ensemble constitué de contradictions. Sans contradictions, il ne pourrait répondre au principe « un se divise en deux » et sa vie cesserait immédiatement. L'expiration ne se conçoit pas sans inspiration et vice versa. Dans la respiration, le principe « un se divise en deux » consiste en l'alternance de l'inspiration et de l'expiration. Les battements cardiaques sont occasionnés par la double présence d'artères et de veines: un de ces organes, à lui seul, ne saurait assurer le bon fonctionnement du cœur. De même, il est impensable d'imaginer un homme travaillant sans jamais se reposer ou le contraire; les deux phases

sont toutes deux nécessaires : elles sont « unes » tout en « se divisant en deux », a la fois unies et opposées. Comme écrivait Engels : « Si le simple changement mécanique de lieu contient déjà en lui-même une contradiction, à plus forte raison les formes supérieures de mouvement de la matière et tout particulièrement la vie organique et son développement. Nous avons vu plus haut que la vie consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre. La vie est donc également une contradiction qui, présente dans les choses et les processus eux-mêmes, se pose et se résoud constamment. Et, dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient. » (*Anti-Dühring;* E.S., p. 15).

Le principe « un se divise en deux » peut tout aussi bien être appliqué à une unité de production: la contradiction y est partout présente : entre prolétariat et bourgeoisie, entre socialisme et capitalisme; elle existe universellement. Sur n'importe quel lieu de travail, on aura toujours une contradiction — « un se divise en deux » — entre les dirigeants et les masses; il est impossible de concevoir des masses sans dirigeants ou des dirigeants sans masses. Pour la collectivité comme pour l'individu, économie et dépense, révolution et production, politique et profession, sont des aspects différents du même principe : « un se divise en deux ». La contradiction réside précisément dans ce principe. Nous devons, dans notre travail, apporter une juste solution à ces diverses contradictions, stimuler la révolution et développer la production.

Un succès obtenu est-il indivisible? Non, puisqu'il peut renforcer la confiance en soi mais aussi entraîner la suffisance. Il en va de même de l'échec car celui-ci est en soi facteur de succès. Ne dit-on pas : « L'échec est source de succès »! Une mauvaise chose, sous certaines conditions, peut se transformer en bonne. On voit bien que toutes les choses et tous les phénomènes sont divisibles et que la contradiction existe partout.

Voyons maintenant « A tout instant il y a une contradiction » :

Les cultures absorbent une certaine quantité d'eau; simultanément, elles en rejettent une partie par évaporation; c'est un processus « un se divise en deux », c'est une contradiction. Du début à la fin, les cultures sont traversées par le mouvement contradictoire entre l'absorption et l'évaporation de l'humidité et

ce processus durera tant que la période de croissance ne sera pas achevée.

Une usine produit tout en consommant. La production est inclue dans la consommation et vice versa : c'est une unité de contraires et nous retrouvons le principe « un se divise en deux ». Si une usine existe, ne fût-ce qu'un seul jour, le mouvement contradictoire entre consommation et production ne saurait s'arrêter, ce qui veut dire que la contradiction traverse le processus dans son ensemble et du début à la fin.

Le cas est le même pour le commerce. Du jour où commence l'activité commerciale, le mouvement contradictoire entre l'achat et la vente s'instaure. Il n'est pas de magasin qui ne puisse se passer de ce mouvement, faute de quoi, ce n'est plus ce qu'il convient d'appeler un magasin.

Dans une société socialiste, la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre la voie socialiste et la voie capitaliste existe d'un bout à l'autre, elle traverse l'étape historique du socialisme dans sa totalité sans aucune possibilité de s'arrêter en chemin. Cette lutte a ses hauts et ses bas, mais elle ne peut être à certains moments et n'être pas à d'autres. C'est pourquoi, dans tous les secteurs d'activités d'un pays socialiste, quelque soit le travail entrepris, nous devons nous saisir fermement et du début à la fin de cette contradiction. S'il arrive qu'elle semble avoir disparu et si nous ne concentrons pas nos forces avant tout pour la résoudre, nous nous détournerons de la dialectique pour sombrer dans la métaphysique et, politiquement, nous en pâtirons inévitablement.

Il est nécessaire de bien comprendre ici que la divisibilité des choses et des phénomènes concerne l'aspect réel du monde objectif séparé de notre subjectivité et existant indépendamment d'elle. Tous les phénomènes objectifs se divisent en deux, rien n'est indivisible, Mais ceci ne veut pas dire que nous avons d'ores et déjà mis en lumière les contradictions inhérentes aux choses. Que dans le monde objectif, tout soit « un se divise en deux », tout soit divisible, c'est un point; quant à savoir si, dans la pratique, notre analyse de ces contradictions a été menée à bien en est un autre. Il ne faut absolument pas les confondre car, si on le faisait, cela équivaudrait à considérer à tort les phénomènes que les hommes ne connaissent pas et qu'ils n'ont pas encore réussi à analyser pratiquement, comme indivisibles et sans contradictions.

Ce serait prendre pour vérité « dernière » l'état actuel de nos connaissances. Dans l'analyse d'un problème concret, des camarades, particulièrement ceux qui commencent à étudier la dialectique, n'arrivent pas toujours à faire la part des choses, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient indivisibles mais que, tout simplement, ils n'ont pas encore la capacité de les analyser correctement. Tous les phénomènes ont une contradiction, rien n'est indivisible. Il suffit de nous lier aux trois pratiques révolutionnaires, de continuer à étudier et nous pourrons apprendre à utiliser la méthode dialectique de « un se divise en deux » pour bien analyser et résoudre les contradictions qui se posent dans la révolution et la production.

« Un se divise en deux » est la base théorique de la ligne fondamentale du Parti.

« Un se divise en deux » est, tout au long de l'étape historique du socialisme, la base théorique de la ligne fondamentale du Parti.

Dans la société socialiste et plus particulièrement pendant que la transformation socialiste des moyens de production est en cours d'achèvement, les classes, les contradictions et les luttes de classes subsistent-elles? La lutte des classes est-elle encore le moteur du développement de l'histoire? La dictature du prolétariat doit-elle être renforcée? Si nous voulons tirer au clair toutes ces questions, nous devons utiliser pour nos analyses et nos observations le principe « un se divise en deux » et la loi de l'unité des contraires, les thèses fondamentales du matérialisme dialectique. En admettant que tout est divisible et que sans contradictions le monde n'existe pas, on admet du même coup que la société socialiste est, elle aussi, divisible et que la contradiction y est omniprésente. Où se trouve donc le « un se divise en deux » de la société socialiste? Principalement dans la contradiction entre prolétariat et bourgeoisie, entre voie socialiste et voie capitaliste. Là où il y a contradiction, il y a lutte et, donc, la double possibilité d'une victoire ou d'un échec. C'est pourquoi nous disons que le danger d'une restauration subsiste dans la société socialiste. La ligne fondamentale de notre Parti a été définie par le président Mao à partir de l'analyse concrète des

classes et de la lutte des classes, elle reflète l'aspect réel de la société socialiste. En s'écartant du principe « un se divise en deux » et de la loi de l'unité des contraires, il devient impossible de déterminer la ligne fondamentale du Parti pendant la période socialiste.

Le président Mao, dans son combat contre le révisionnisme chinois et étranger, a utilisé cette loi de l'unité des contraires pour analyser scientifiquement les classes, les contradictions et les luttes de classes dans la société socialiste. Pour expliquer que, tout au long de cette période, les classes et la lutte des classes continuent d'exister, il a édité en 1957 son grand ouvrage *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*. Il a ainsi enseigné à chaque membre du Parti et au peuple tout entier la nécessité de se servir de la loi de l'unité des contraires pour examiner la société socialiste, formulé la théorie des deux sortes de contradictions et consolidé la base théorique de la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat. Chacune des douze divisions de cet ouvrage traîte du problème de la contradiction. La question n'est pas de savoir si la société socialiste connaît des contradictions, mais de montrer qu'il n'y a pas d'endroits où elle n'y soit présente. En 1962, le président Mao poussait plus loin encore le bilan des expériences historiques de la dictature du prolétariat en Chine comme à l'étranger et formulait dans son intégralité la ligne fondamentale du Parti pendant toute la période socialiste. A la même époque, il exposait à plusieurs reprises le principe « un se divise en deux », exigeant que nous nous saisissions de cette arme tranchante pour engager la lutte contre la bourgeoisie et la clique au pouvoir qui marchait sur la voie du capitalisme. Ce fut une grande contribution de notre président à la théorie marxiste. Au travers de l'événement sans précédent que fut la Révolution Culturelle et du Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius, nous avons obtenu une grande victoire en réduisant en cendres les deux quartiers généraux de la bourgeoisie dirigés l'un par Lin Biao, l'autre par Liu Shaoqi. Cette réalité révèle d'autant mieux l'excellence de notre ligne fondamentale. Nous sommes fermement déterminés à bien comprendre et à utiliser cette grande vérité : « Toutes les choses, tous les phénomènes répondent au principe « un se divise en deux » », afin de renforcer notre volonté d'appliquer la ligne fondamentale du Parti.

Critiquons la théorie réactionnaire de « deux fusionnent en un ».

Au moment même où le président Mao énonçait : « Toutes les choses, tous les phénomènes répondent au principe « un se divise en deux » », cette conception fondamentale de la dialectique, pour servir d'arme à tous les membres du Parti, aux ouvriers, aux paysans et aux soldats, les escrocs politiques Lin Biao et Liu Shaoqi propageaient à grands frais la théorie réactionnaire de « deux fusionnent en un » pour contrecarrer celle de « un se divise en deux ».

En 1962, Yang Xianzhen, le représentant de Liu Shaoqi dans le domaine philosophique, accusait le principe « un se divise en deux » d'être une philosophie « anti-humaniste » et lançait sa thèse réactionnaire « deux fusionnent en un ». A la même époque, Lin Biao faisait courir sous le manteau le bruit que le principe « un se divise en deux » n'incluait pas le « concept d'unité »; il fallait donc, selon lui, le remplacer par « deux fusionnent en un ». Yang Xianzhen affirmait au su de tous que « toutes les choses et tous les phénomènes sont unis d'une manière indivisible » les uns avec les autres; Lin Biao chuchotait dans l'ombre : « il faut empêcher que les contraires ne dépassent leurs limites », « ne viennent briser l'unité ». En fait, le « deux fusionnent en un » de Yang Xianzhen et celui de Lin Biao ne sont qu'une seule et même camelote.

La dialectique matérialiste a toujours considéré que les phénomènes sont en rapport constant les uns avec les autres tout en affirmant que ce rapport pouvait être rompu, et que l'unité devait tôt ou tard être brisée. Quand il énonçait que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers, le président Mao écrivait : « Dans toutes les choses et tous les phénomènes, l'interdépendance et la lutte des aspects contradictoires qui leur sont propres déterminent leur vie et animent leur développement. » (*De la Contradiction;* T.C., p. 97); et encore : « Pour chaque chose ou phénomène concret, l'unité des contraires est conditionnée, passagère, transitoire et, pour cette raison, relative, alors que la lutte des contraires est absolue. » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple;* T.C., p. 479). Ce qui veut dire que toute unité est transitoire, passagère,

conditionnée et qu'il n'y a jamais eu sur terre de « rapport indivisible » ni d'unité éternelle. Le caractère absolu de la lutte détermine la nature passagère de l'unité, la tendance des opposés à dépasser les limites de l'unité qui leur est propre et l'éclatement inévitable de cette unité: c'est précisément parce que les anciens rapports se trouvent brisés et l'unité « détruite » que les choses et les phénomènes se meuvent et se transforment.

Selon la fausse théorie de « deux fusionnent en un », il n'y a que des « rapports indivisibles », il faut en tout « empêcher que les contraires ne dépassent leurs limites », les deux éléments d'une contradiction restent éternellement inchangés. Que reste-t-il alors de l'apparition, du développement et de la disparition des phénomènes? Rien, bien entendu! Tout est inerte et figé. Ainsi, le rapport des protons et des neutrons dans le noyau atomique est « indivisible », impossible à séparer, leur union est éternelle... La fission de l'atome serait-elle une blague? Toujours selon eux, les rapports entre esclaves et esclavagistes, paysans et propriétaires fonciers, ouvriers et bourgeois, impérialisme, social-impérialisme et colonies ou semi-colonies, premier, deuxième monde et troisième monde, ne peuvent qu'être des « rapports indivisibles ». En résumé, tout est raide comme du bois, les contradictions et les luttes n'existent pas. D'où vient donc que l'histoire doit aller de l'avant, que les états veulent l'indépendance, les nations la libération et les peuples la révolution! Tout cela n'a jamais existé? Liu Shaoqi et Lin Biao craignaient et haïssaient cette vérité : « Toutes les choses, tous les phénomènes répondent au principe « un se divise en deux » »; au prix de leur vie, ils répandaient la théorie réactionnaire de « deux fusionnent en un » précisément parce que celle-ci leur permettait d'abolir la lutte des classes, la révolution et la ligne fondamentale du Parti; ils forgeaient une opinion publique contre-révolutionnaire pour restaurer le capitalisme dans le pays et capituler devant l'ennemi étranger.

Ce « deux fusionnent en un » de Lin Biao et de Liu Shaoqi n'avait pas été créé par eux, ils l'avaient emprunté à leur ancêtre Confucius, c'était une réédition de la théorie du « juste milieu ».

En Chine, il y a plus de deux mille ans, les esclaves et la classe montante des propriétaires fonciers s'étaient soulevés pour renverser la domination des propriétaires d'esclaves. A l'époque, Confucius, ce conservateur qui ne songeait qu'à inverser le sens

de l'histoire, énonça la théorie du « juste milieu » pour nier les contradictions, estomper les luttes et s'opposer à toute transformation révolutionnaire. Il escomptait ainsi protéger le pouvoir esclavagiste. Qu'est-ce que le « juste milieu »? Dans l'ouvrage qui porte le même nom, *La voie du juste milieu*[15], cette expression y est commentée comme suit : « Tenir les deux extrêmes et agir par le milieu ». Les « deux extrêmes » sont les deux éléments opposés; quant à « agir par le milieu », cela veut dire qu'il faut « fusionner » les éléments opposés. On le voit clairement, quand Confucius parlait de « juste milieu », il visait la fusion des éléments opposés de la contradiction. Ne retrouve-t-on pas ici le « deux fusionnent en un » de Lin Biao et de Liu Shaoqi? Et quand ce premier disait : « La voie du juste milieu... est raisonnable », il avait en tête la théorie confucéenne.

Confucius, tout comme ses disciples modernes, propageait ses théories dans un but politique bien précis.

Lorsque Confucius, dans l'agitation suscitée par les grands affrontements entre esclavagistes d'un côté, esclaves et classe montante féodale de l'autre, s'imaginait pouvoir unir par des « rapports indivisibles » (« agir par le milieu ») les « deux extrêmes » figurés par le prince et le sujet, le « sage » et « l'homme de peu », les intellectuels et les manuels, et avant tout, les esclaves et les esclavagistes. Il ne fait donc aucun doute que Confucius propageait sa théorie du « juste milieu » uniquement pour sauver le système esclavagiste de la ruine et mettre sur pieds une opinion contre-révolutionnaire. Comme l'a fait justement remarquer Luxun[16] : ceux qui « propagent la voie du juste milieu » ressemblent fort « à ces tyrans cruels et dépravés qui, dans leurs actes, n'ont jamais tenu compte d'un quelconque « juste milieu » ». L'assassinat du réformateur Shaozheng-mao[17] par Confucius peu après son accès au pouvoir, révèle en profondeur la fausseté de son prétendu « agir par le milieu ».

Liu Shaoqi et Lin Biao complotaient en vue de remplacer le principe « un se divise en deux » par leur théorie de « deux fusionnent en un » dans le but de substituer leur fausse conception de « l'extinction de la lutte des classes » à la ligne fondamentale du Parti. Selon eux, tous les phénomènes « fusionnent en un », « agissent par leur milieu »; puisqu'il n'y a ni contradictions, ni ruptures, et que tout est raide comme du bois, à quoi bon lutter! Toutes leurs assertions : « La contradiction

entre bourgeoisie et prolétariat est résolue », ou « il n'y a plus un brin de révisionnisme », ou encore « tous les dominateurs des temps passés ont été balayés », ne se trouvaient-elles pas ainsi vérifiées? Avaient-ils vraiment l'intention de ne pas se battre contre le peuple révolutionnaire et de mettre en pratique leur « deux fusionnent en un »? c'est tout le contraire! Ils escomptaient utiliser des mensonges de ce genre pour nous voiler les yeux, entraver nos membres et lancer une attaque contre le prolétariat au moment opportun. Voilà où en étaient ces traîtres et ces malfaiteurs.

Dans le 5e Acte de l'opéra « Le Fanal Rouge »([18]), « Une lutte au tac-au-tac contre Hatoyama », Hatoyama, apercevant Li Yuke, s'écrie d'un air plein de bienveillance : « Mon vieil ami! » Avait-il vraiment l'intention de mettre en pratique le « deux fusionnent en un »? Pensait-il sincèrement « tenir les deux extrêmes et agir par le milieu »? Non, c'est évident! C'était un procédé, une intrigue, un truc permettant aux forces contre-révolutionnaires de décimer la révolution. Li Yuke, sans attendre, fait courageusement tomber le masque de Hatoyama : « Nous sommes tous les deux comme « deux trains sur des voies différentes », nos chemins ne sont pas les mêmes ». Voilà le fond de la réalité!

Lorsque les vieux ouvriers critiquent les « deux fusionnent en un », les « s'unir profite aux deux parties; se séparer dessert les deux parties », ou encore les « l'alliance est ce qu'il y a de plus noble », etc., ils constatent immédiatement que la nuisance de ces théories se concentre sur les mots « fusionner », « s'unir », « s'allier », car ceux-ci supposent la capitulation du prolétariat, l'abandon du socialisme et la restauration du capitalisme.

Saisissons-nous du principe « un se divise en deux » et continuons la révolution sous la dictature du prolétariat.

Si nous voulons élever notre conscience de la lutte de classes et de lignes, continuer la révolution sous la dictature du prolétariat, nous devons maîtriser la dialectique révolutionnaire de « un se divise en deux ».

Certains pensent : « Pourquoi faire tant d'histoires? S'il n'y

avait plus de contradictions, ne serait-ce pas tout aussi bien? » Mais après avoir étudié la proposition « toutes les choses, tous les phénomènes répondent au principe « un se divise en deux » » et compris que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers, ils se sont rendus compte que leur espoir de voir disparaître les luttes et les contradictions n'était, en réalité, qu'une vaine illusion. En tout et à tout instant, il y a une contradiction. L'ancienne à peine résolue que s'en présente une nouvelle et il est impossible qu'il en soit autrement. Travailler consiste justement à comprendre et à résoudre les contradictions.

Engels l'a fort bien exprimé : »

« Le développement du prolétariat s'est toujours et partout accompagné de luttes internes. » « Ceux qui, comme Marx et moi, ont toute leur vie combattu les falsificateurs du socialisme plus que d'autres personnes (car nous considérons la classe capitaliste en tant que *classe*, nous n'avons presque jamais croisé le fer avec un capitaliste isolé), ne pourront ressentir la moindre gêne face au déclenchement des luttes inévitables. » (*Lettre à August Bebel;* O.C. de Marx et Engels, T. IV, p. 434 de l'édition chinoise.)

Depuis plus d'un demi-siècle, notre Parti a déjà traversé une dizaine de grandes luttes de lignes[19]. L'effondrement de la clique anti-parti de Lin Biao n'est absolument pas la conclusion de ces luttes. Les propriétaires fonciers, la bourgeoisie et les ennemis de classe intérieurs comme extérieurs le savent parfaitement : le fait que des cliques introduites dans le Parti s'engagent sur la voie du capitalisme et travaillent au renversement de la dictature du prolétariat est de loin plus efficace qu'une action directe de leur part. Même lorsque, dans l'avenir, les classes auront été abolies, la lutte de lignes entre le vrai et le faux, l'avancé et le retardé subsistera; de toute façon, l'étape socialiste est un passage historique relativement long. Pendant cette période, les classes, les contradictions et les luttes de classes, la lutte de lignes entre capitalisme et socialisme, le danger d'une restauration et la menace d'une invasion et d'un renversement entrepris par l'impérialisme et le social-impérialisme sont présents du début à la fin. La lutte de lignes dans le Parti, qui est le reflet de ces contradictions, va nécessairement s'étendre sur une période assez longue. C'est un fait auquel la volonté ne peut rien changer. Nous ne pouvons que préparer notre esprit le mieux

possible à cela et nous diriger avantageusement vers la victoire quelque soit la forme revêtue par nos ennemis.

Grâce au Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius, nous savons maintenant que, il y a deux mille ans, pendant les deux ou trois siècles de passage de l'esclavagisme au féodalisme, notre pays a été le théâtre de combats acharnés et incessants. Durant ces luttes, nombreux furent les esclaves qui trouvèrent la mort et les légistes célèbres qui furent persécutés et opprimés. Mais ce ne sont pas des personnages comme Confucius qui peuvent empêcher la roue de l'histoire de tourner et, finalement, le féodalisme est venu se substituer à l'esclavagisme. On voit la difficulté avec laquelle on passe d'un système d'exploitation à un autre. Quand il s'agit, comme nous le faisons aujourd'hui, de faire la révolution prolétarienne dans le but final de supprimer toutes les classes exploiteuses et de rompre catégoriquement avec les concepts et les systèmes de propriété traditionnels, on imagine d'autant mieux combien la lutte sera longue, acharnée et pleine de vicissitudes. Nous devons faire le bilan des expériences historiques de la lutte entre les partisans de la restauration et leurs opposants, entre réforme et réaction, pénétrer plus à fond la dialectique du développement historique afin d'élever notre conscience de la lutte des classes sous la dictature du prolétariat et mener à bien la révolution socialiste.

Dans le monde, tout répond au principe « un se divise en deux », la contradiction est présente dans les phénomènes du début à la fin. En tant que révolutionnaires, il est aussi de notre devoir d'appliquer ce principe sur nous-mêmes sans jamais nous arrêter. Quels que soient les succès obtenus, il y aura toujours des insuffisances et des manques. « Un se divise en deux » exige de nous une analyse bilatérale de tous les problèmes. Il n'est pas possible de voir nos succès en oubliant nos manques, d'accepter un compliment en refusant la critique. Non seulement la reconnaissance d'un manque ne nuit pas aux succès déjà obtenus, mais encore elle élargit l'horizon de nos succès futurs. En surmontant nos manques et nos insuffisances, nous augmentons nos chances de succès. Par contre, si nous ne divisons pas les choses en deux, si nous négligeons nos fautes, les succès que nous obtiendrons n'en seront que plus faibles.

Après la Libération, nous sommes devenus les maîtres chez nous. Mais la route de la révolution est longue : combien de nos

frères de classe vivent encore à l'état de bêtes de somme? Il est inconcevable que, maintenant qu'ils ont le ventre plein, certains d'entre nous s'estiment satisfaits et abandonnent leur idéal sans plus penser à faire un pas de plus vers l'avant. Nous devons utiliser la dialectique matérialiste, tenir compte des contradictions, du danger latent d'une restauration capitaliste dans notre pays et de la haine mortelle que nous vouent l'impérialisme et le social-impérialisme soviétique. C'est ainsi que nous aurons la force d'aller de l'avant avec une énergie inébranlable.

« La valeur de l'homme réside dans sa capacité de se connaître lui-même. » Pourquoi cette capacité a-t-elle une si grande « valeur »? Parce qu'il est difficile de se connaître soi-même. Sans la dialectique matérialiste, nous ne pouvons nous appréhender correctement; l'idéalisme et la métaphysique sont les boulets qui entravent notre marche vers l'avant. Ce boulet est extrêmement pesant; ce n'est qu'en utilisant l'arme tranchante du principe « un se divise en deux » pour le briser consciemment et avec décision, que nous pourrons voir clair en notre esprit et progresser sur la voie de la révolution.

CHAPITRE 6

FAISONS UNE ANALYSE CONCRÈTE DES SITUATIONS CONCRÈTES

La contradiction est présente dans tout le processus de développement des phénomènes; elle les traverse du début à la fin, c'est en cela, nous venons de le dire, que réside son universalité. Mais la contradiction étant le fondement de notre connaissance des phénomènes, nous devons tout aussi bien tenir compte de sa spécificité et des différences qualitatives qu'elle présente d'un phénomène à l'autre. C'est précisément parce que tous les phénomènes ont, sans exception, leurs caractères spécifiques, que nous devons, si nous désirons les connaître, nous livrer à une analyse concrète des situations concrètes.

Analysons correctement les situations concrètes.

Le président Mao écrit : « Nous devons toujours nous rappeler les paroles de Lénine : analyse concrète d'une situation concrète » (*De la contradiction;* T.C., p. 113). Ce qui veut dire : la réalité objective étant concrète, chaque chose et chaque phénomène ayant leurs spécificités propres, il est nécessaire, si nous voulons les connaître, de partir des situations réelles et nous livrer à une analyse concrète de celles-ci. Si nous les traitons sur une mode unique, sans distinguer aucunement leurs dissemblances, il sera impossible de les connaître réellement et de mener à bien notre travail.

Lorsque les paysans disent : « déterminons ce qu'il faut faire d'après l'état du sol et les conditions climatiques », ils se livrent

en fait à une analyse concrète des situations concrètes. Dans la province du Shandong et dans la Chine du Nord, pourquoi plante-t-on les cacahuettes au début de l'été et non pas au printemps? C'est parce qu'on a fait une analyse concrète de la température du sol nécessaire au développement harmonieux de l'arachide. Dans la Chine du Nord, au milieu de l'été, la température du sol se maintient en général autour de 15°. Cette température favorise la sortie des pousses. Si on n'avait pas fait d'analyse concrète et qu'on ait voulu semer l'arachide au début de l'été comme c'est la coutume dans le Sud, c'eût été un échec : dans l'île de Hainan, au début de l'été, on ne sème pas l'arachide, on se dépêche de la récolter, tandis qu'à Harbin à la même époque, la température du sol ne dépassant guère 10°, l'arachide ne s'y développerait pas.

Sur les champs de pétrole de Daqing, les ouvriers disent : « Sur mille mètres, les couches géologiques se succèdent sans se ressembler; le forage doit s'adapter à chacune d'elles. » La méthode de forage varie selon la nature du terrain. Si la couche supérieure est molle et facile à percer, non seulement il faudra veiller à ne pas forcer la pression mais encore il sera nécessaire de contrôler la foreuse afin qu'elle ne s'emballe pas. Si la partie centrale se compose de plusieurs couches superposées, il faudra jouer habilement avec la pression. Pourquoi cela? Eh bien, parce que certaines couches sont plus compactes que d'autres : une couche de faible densité nécessite une faible pression pour être traversée, une couche à haute densité exige une pression plus forte. Dans les couches profondes, il n'y a plus, en général, de couches alternées; de plus, la tête de forage s'est progressivement émoussée. Il convient alors de forcer la pression et de développer à fond l'énergie potentielle de la tête foreuse. Ainsi, en appliquant la théorie de l'analyse concrète des situations concrètes, les ouvriers ont augmenté la vitesse de forage des puits.

Dans la lutte des classes, tout comme dans la production, on ne peut se passer d'analyser concrètement les situations concrètes. Quand on évalue un homme, il faut avoir en vue la classe à laquelle il appartient; quand on observe un phénomène, il faut déterminer pour quelle classe il est profitable. Une classe a en elle-même des stades distincts de développement. A l'époque où ils luttaient contre les esclavagistes, les propriétaires fonciers

étaient révolutionnaires et progressistes. Puis, au gré du développement historique, ils sont devenus réactionnaires et dégénérés. Pour ce qui est de la constitution interne de la classe féodale, il convient de diviser les propriétaires fonciers en grands, moyens et petits. Il est impossible de tirer au clair toutes ces questions si on se passe d'une analyse concrète. Comme l'a écrit Lénine : « Lorsqu'on analyse une question sociale, la théorie exige expressément qu'on la situe dans un cadre historique *déterminé* » (*Du droit des nations à disposer d'elles-mêmes;* O., t. 20, p. 423). Ceci exige que nous fassions une analyse concrète — historique et de classe — des êtres et des choses.

Par exemple, que doit-on penser du fait que Qin Shihuang ait « brûlé les livres et enterré vivants des Lettrés confucianistes ([20]) »? Nous affirmons que cette mesure était révolutionnaire parce que nous avons fait une analyse de classe concrète de l'époque historique où vivait le premier Empereur des Qin. Cette époque venait de voir l'établissement du système féodal qui s'inscrivait dans le sens du développement historique, tandis qu'une poignée de confucianistes, représentants de la classe réactionnaire des propriétaires d'esclaves, lançait ses attaques désespérées en hurlant : « Le présent ne vaut pas le passé. » Ils s'imaginaient pouvoir faire tourner en arrière la roue de l'histoire. Pour renforcer le pouvoir politique de la classe féodale montante, Qin Shihuang réprima ce groupe de mécréants, ordonna l'incendie de leurs livres et l'ensevelissement de 460 des leurs. Cette mesure fut sans conteste révolutionnaire, elle est l'expression de la dictature exercée par la classe montante des propriétaires fonciers sur les propriétaires d'esclaves, nous devons la soutenir inconditionnellement. Si nous n'avions pas fait une analyse historique et de classe pour déterminer à qui appartenaient les livres brûlés par Qin Shihuang et qui furent ces intellectuels qu'il fit enterrer vivants, nous aurions négligé le conseil de Lénine : analyse concrète d'une situation concrète, et nous aurions été trompés par les réactionnaires et les traîtres du genre de Lin Biao.

On le voit, analyser concrètement les situations concrètes est une méthode scientifique d'analyse très importante pour acquérir la connaissance du monde objectif. Tous les révolutionnaires doivent se familiariser avec cette méthode. Le président Mao écrit : « Sans analyse concrète impossible de connaître le carac-

tère spécifique de quelque contradiction que ce soit » (*De la contradiction;* T.C., p. 113).

Pourquoi faut-il faire une analyse concrète des situations concrètes? Parce que la contradiction propre à telle chose ou à tel phénomène a sa nature spécifique. Aussi, l' « analyse concrète d'une situation concrète » n'a rien à voir avec notre propre désir subjectif, il s'agit de connaître la réalité objective d'après l'aspect authentique de celle-ci. Si nous voulons réellement assimiler cette méthode marxiste d'analyse scientifique, nous devons bien comprendre ce qu'est le caractère spécifique d'une contradiction.

En premier lieu, il faut savoir que chaque phénomène particulier a ses caractères spécifiques propres, sa contradiction spécifique.

Vues de loin, toutes les feuilles d'un même arbre se ressemblent: en les observant de près, on se rend compte qu'il n'y en a pas deux qui soient pareilles. En fait, il est impossible de trouver deux feuilles parfaitement identiques. Les visages des hommes se ressemblent sans que jamais on puisse les confondre: on peut parler de physiques ressemblants mais sûrement pas de physiques identiques.

Dans une usine, de nombreuses machines sont requises pour la production : tour, étau, lamineuse, fraiseuse, polisseuse, etc. Toutes ces machines ont un point commun (elles servent à travailler) tout en présentant des dissemblances (leur fonction dans le processus de transformation des matières premières). Dans l'agriculture, c'est la même chose : labourer, sarcler, bêcher, biner: la terre, l'eau, l'engrais, les semences: la vache, le mouton, le cheval, les poules, le chien, les porcs: le riz, le millet, le blé, le sorgho, le gaoliang: toutes ces choses et actions sont qualitativement distinctes les unes des autres. C'est encore la même chose pour les classes sociales — bourgeoisie et prolétariat —, pour les progressistes et les réactionnaires, les révolutionnaires et les contre-révolutionnaires. Quant aux formes idéologiques qui reflètent la réalité objective multiple et différenciée, elles ont, elles aussi, leurs caractères spécifiques. En un mot, il n'existe pas sur la Terre deux choses qui soient absolument identiques.

Dans une société de classe, la nature spécifique de l'homme, c'est sa nature de classe. Que se soit pendant la révolution ou pendant la construction du socialisme, il faut constamment

résoudre le problème de savoir sur qui s'appuyer, avec qui lutter et contre qui combattre. Pourquoi cela? Parce que les hommes sont scindés en classes. A la campagne, la majeure partie des paysans pauvres (y compris les ouvriers agricoles) et les couches inférieures de la paysannerie moyenne représentent le prolétariat et le sous-prolétariat des campagnes; ils sont les ennemis mortels de tout système d'exploitation et de toute classe exploiteuse, ainsi que le soutien le plus actif de la voie socialiste et de l'économie collective. Aussi, la position de classe du Parti, pendant toute la période historique du socialisme, sera de s'appuyer sur eux tout en faisant l'unité avec le reste des paysans moyens. Si on ne tient pas compte de la répartition des hommes en classes différentes, il sera impossible de réaliser effectivement l'économie collective, de réprimer et de transformer les opposants, de renforcer la dictature du prolétariat.

Voyons maintenant la question des luttes internationales. Sur la Terre vivent actuellement plus de trois milliards d'hommes répartis dans plus de cent pays. Sont-ils tous semblables? Non, bien entendu. Chacun d'eux a sa nature spécifique. Du point de vue marxiste de l'analyse des classes, le monde actuel peut se diviser en trois : le Premier Monde est constitué par les États-Unis et l'Union Soviétique. Ces deux super-puissances sont présentement, sur le plan international, les plus grands exploiteurs et les plus grands oppresseurs; leur ambition est de dominer le monde. Les pays qui se situent entre les super-puissances et les pays en voie de développement appartiennent au Deuxième Monde. La situation de ces pays est très complexe. Certains d'entre eux continuent aujourd'hui à opprimer et à exploiter d'autres pays mais, simultanément, ils sont jusqu'à un certain degré, contrôlés, menacés et trompés par les super-puissances. Tous les pays en voie de développement appartiennent au Troisième Monde ou Tiers-monde. Ils ont subi pendant une longue période l'oppression et l'exploitation du colonialisme et de l'impérialisme. Ayant enduré la vexation au plus haut point, ces pays combattent l'oppression, cherchent la libération et le développement avec la plus grande détermination. Ils sont la puissance révolutionnaire qui propulse vers l'avant la roue de l'histoire et la force principale dans le combat contre le colonialisme, l'impérialisme et, plus particulièrement, les deux super-puissances. En résumé, au niveau actuel des relations

internationales, les positions politiques et économiques des trois mondes évoqués sont distinctes et il serait absurde de les traiter sur un mode unique.

D'après les faits qui viennent d'être exposés, on voit que toutes les choses et tous les phénomènes ont leurs caractéristiques propres et qu'ils sont distincts les uns des autres. On ne peut donc leur infliger un traitement unique. Comme l'a fait très justement remarquer le président Mao : « Toutes ces formes du mouvement de la matière sont en interdépendance, mais se distinguent les unes des autres dans leur essence. L'essence spécifique de chaque forme de mouvement est déterminée par les contradictions qui lui sont inhérentes. Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée. » (*De la contradiction;* T.C., p. 102).

En second lieu, nous devons savoir que chaque étape du processus de développement des phénomènes comporte son caractère spécifique.

Nous prêterons donc attention aux différences qualitatives entre les choses tout en tenant compte des spécificités propres à chaque étape — apparition, développement, disparition — de leur existence. L'homme, par exemple, traverse au cours de sa vie divers stades : enfance, jeunesse, force de l'âge, vieillesse. Chacun d'eux a ses caractères propres. Il en va de même pour les quatre saisons qui composent l'année. Lorsque nous entamons l'analyse concrète d'une situation concrète, il nous faut tenir compte de ce fait.

Pour cultiver une céréale il est indispensable d'arroser; quant à savoir s'il convient de le faire tôt ou tard, peu ou beaucoup, cela dépendra des caractères spécifiques qui apparaissent tout au long du processus de croissance de la plante. Les expériences des brigades de productions de la province du Hebei en matière d'arrosage du blé se résument ainsi : « un premier arrosage tardif (pour empêcher que les mauvaises herbes n'apparaissent trop tôt); un deuxième arrosage rapide (pour augmenter la quantité des épis); un troisième arrosage léger (pour éviter que le blé ne se couche); enfin, ne plus rien faire jusqu'au mûrissement ». Pourquoi tous ces détails? Ne suffit-il pas d'arroser, un point c'est tout? En fait, toutes ces étapes sont en relation directe avec celles du développement du blé.

Pékin, notre capitale, était avant 1949 une ville entièrement

vouée à la consommation. Depuis la Libération, elle s'est peu à peu transformée en un centre industriel, au gré des quatre grandes étapes qui ont stimulé l'économie de notre pays. Chacun de ces grands moments avait son caractère propre. En 1952, on lança victorieusement le mouvement « Les trois-antis et les cinq-antis » ([21]). Les attaques sauvages de la bourgeoisie furent repoussées et, cette année-là, la valeur globale de la production industrielle de la municipalité fut quatre fois supérieure à celle de 1949. En 1956, on entreprit la transformation socialiste de l'industrie et du commerce capitalistes, de l'artisanat individuel et de l'agriculture: grâce à ce changement dans le mode de production, la valeur globale de la production industrielle doubla encore par rapport à celle de 1952. En 1958, cette valeur globale fut à nouveau doublée à l'occasion du Grand Bond en Avant. Le quatrième de ces grands mouvements est sans doute le plus marquant : après que les quartiers généraux de la bourgeoisie dirigés par Liu Shaoqi et Lin Biao, ainsi que la clique révisionniste contre-révolutionnaire de Peng Zhen ([22]), furent anéantis dans le feu de la Révolution Culturelle, la ligne révolutionnaire du président Mao obtint un succès complet, ce qui donna à la municipalité un essor surmultiplié. Depuis cette date, la capacité de production industrielle de la capitale a triplé; sa valeur globale a été, en 1973, 110 fois supérieure à celle de 1949, elle a même dépassé celle de l'ensemble du pays pour les années qui ont précédé la Libération. Cette réalité montre bien que les luttes et les contradictions propres à chaque étape du développement des phénomènes ont leurs caractères spécifiques.

Pour résoudre des contradictions qualitativement différentes, nous ne pouvons qu'utiliser des méthodes qualitativement différentes.

On ne peut utiliser une seule et même méthode pour résoudre des contradictions différentes. Nous cherchons à connaître les particularités propres à chaque chose et à chaque phénomène — à nous saisir de leur nature spécifique — dans le but de trouver la méthode, spécifique à chacun d'eux, qui permettra de les résoudre. C'est ce qu'expriment des proverbes tels que : « à chaque maladie son traitement », « on coupe un vêtement à la taille de celui qui le portera », « une clef pour chaque serrure », etc. C'est, en effet,

un lieu commun qu'une ordonnance est établie sur la base de symptômes précis, qu'il est nécessaire de prendre les mesures de quelqu'un avant de lui couper un habit.

Certains disent : « Rien d'extraordinaire dans la culture, un bon coup d'engrais et tout va bien! » C'est une vision unilatérale qui pêche par faute d'une analyse concrète. Bien entendu, on ne peut se passer d'engrais; quant à savoir quelle sorte et combien d'engrais il faut utiliser, c'est moins évident que cela! La qualité d'un terrain peut être différente : sablonneuse, argileuse, grasse, riche en loess; les semences sont nombreuses : gaoliang, maïs, blé, haricot, etc. Par ailleurs, dans les zones montagneuses on a aussi le problème de l'exposition des versants. Il est impossible de se contenter d' « un bon coup d'engrais » pour que tout aille bien et se passer ainsi de toute analyse concrète. Il est inconcevable de mettre un engrais à fort composant calorifique sur le versant ensoleillé d'une montagne, de même qu'il est mauvais de répandre un engrais dénué de tout composant calorifique sur le versant opposé. Si un malade se trompe en absorbant ses médicaments, son état ne s'améliorera pas, il risque même de s'aggraver. Seule une culture à caractère scientifique, un usage « intelligent » des engrais, assurent une bonne croissance des récoltes. Par « intelligent », il faut entendre : « à chaque maladie son traitement », c'est-à-dire, « à chaque contradiction sa méthode de résolution propre.

Après que la « perçeuse universelle » fut mise au point, on pensa, étant donné la rapidité et la précision avec lesquelles elle perforait l'acier, qu'elle pouvait s'adapter sans difficulté à n'importe quel autre matériau. On la surnomma « perçeuse aux mille usages ». Qui aurait cru que, appliquée sur le cuivre de consistance pourtant plus tendre que l'acier, le foret de la perçeuse ait fondu avant même d'avoir perçé un seul trou? Les camarades qui ont mis cet outil au point, au travers d'investigations et d'expériences répétées, trouvèrent finalement un nouveau type de foret à angles multiples permettant de venir à bout des matériaux en cuivre. Par la suite s'est posé le problème de la perforation de coupelles en plastique; ils reprirent leurs expériences et transformèrent une fois de plus l'orientation des angles de coupe du foret. Ils prirent ainsi conscience que des changements dans la nature des matériaux à transformer et dans les caractéristiques du travail de transformation lui-même, entraî-

naient inévitablement des changements dans la structure géométrique des forets.

Pourquoi, dans la lutte des classes, faut-il distinguer entre les différents types de contradictions? Parce que « Les contradictions qualitativement différentes — écrit le président Mao — ne peuvent se résoudre que par des méthodes qualitativement différentes ». (*De la contradiction;* T.C., p. 104). Contre les ennemis il faut utiliser la dictature; la persuasion ne les rend que plus irréductibles. Vis-à-vis des contradictions au sein du peuple, des erreurs, même graves, commises par des camarades, on doit appliquer la méthode « unité-critique-unité », leur donner une occasion de corriger leurs erreurs et les amener à la ligne révolutionnaire du président Mao. Si on les traite en ennemis, l'union de classe en sera perturbée, l'unité entre la grande majorité des masses et des cadres en pâtira.

Le président Mao écrit : « Résoudre les contradictions différentes par des méthodes différentes est un principe que les marxistes-léninistes doivent rigoureusement observer. » (*id.*, p. 105). Nous devons constamment avoir ce principe présent à l'esprit et l'appliquer assidûment dans la pratique.

Maîtrisons le rapport entre l'universalité de la contradiction et son caractère spécifique.

Lorsqu'on envisage le caractère spécifique d'une contradiction, on prendra bien garde à ne pas se couper de son universalité. Lénine écrit : « Le général n'existe que dans le particulier, par le particulier. Tout particulier est (de façon ou d'autre) général. » (*Sur la question de la dialectique;* O., t. 38, p. 345). Ce qui veut dire : toutes les choses et tous les phénomènes sont l'unité contradictoire entre le caractère universel d'une contradiction et son caractère spécifique. Le légume est une notion générale; l'épinard, le chou, sont des notions particulières. La notion générale de « légume » existe à l'intérieur des notions particulières d' « épinard » ou de « chou »; personne n'a jamais mangé de légumes abstraits. La notion de « céréale » est générale, celles de « farine de blé », de « riz », de « maïs » sont particulières. La notion générale de « céréale » n'a d'existence qu'à l'intérieur des notions particulières de « farine de blé », de « riz » ou de

« maïs ». L'existence abstraite de céréales en dehors du blé, du maïs, du riz, etc., est impossible. C'est ce qu'on entend par « rapport entre le caractère universel d'une contradiction et son caractère spécifique ». Aucune contradiction de la réalité objective ne peut être universelle sans être spécifique et vice-versa. Pour connaître quelque chose, nous devons donc avant tout nous saisir de l'unité contradictoire entre caractère universel et caractère spécifique.

Prenons l'exemple de la brigade de Dazhai. Sous la direction de la ligne révolutionnaire du président Mao et après que la propriété des moyens de production de privée soit devenue collective, la brigade s'est transformée en un symbole de la continuation de la révolution. Comparativement à d'autres endroits, la forme prise par les luttes de classes et de lignes à Dazhai avait son caractère propre. Mais à l'intérieur même de cette spécificité était inclu l'aspect universel des contradictions : lutte entre les deux classes, les deux voies, les deux lignes et les deux idéologies. Si elle a pu soutenir une révolution ininterrompue et un accroissement continu de la production, c'est, en dernière instance, parce qu'elle a pris en main, sous la direction du Parti, la lutte de lignes et la transformation idéologique de ses membres; ce qui veut dire aussi qu'elle a su se saisir de la lutte des classes, ce caractère universel de toute contradiction sociale actuelle. La pensée-maotsétoung et les nouvelles méthodes socialistes y acquirent une position dominante. Pour bien étudier et assimiler l'exemple de la brigade de Dazhai, nous devons relier les expériences à caractère universel qui y sont faites, comme l'utilisation de la ligne fondamentale du Parti et la solution des contradictions de classes, de lignes et de voies, à la forme concrète prise par celles-ci dans notre propre commune ou brigade. Comment se fait-il que certains endroits, où ne sont pas ménagées les discussions sur la ligne du Parti, n'aient jamais pu obtenir de succès égaux à ceux de Dazhai? La clef du problème réside dans le fait que les deux aspects, universel et spécifique, des contradictions n'y furent jamais mis en rapport convenablement, que la ligne fondamentale du Parti et les expériences de Dazhai n'y furent jamais reliées à la situation concrète de l'endroit.

L'opéra du Zhejiang [23] « Un demi-panier de cacahuètes » illustre parfaitement la théorie du rapport entre individu et

collectivité et celle de l'existence de l'universel dans le spécifique. Pourquoi ce demi-panier de cacahuètes, comme un torrent tumultueux, est-il venu semer le trouble et la contradiction dans une famille heureuse de paysans pauvres? la faute en incombe aux actions perfides de l'ancien propriétaire foncier déchu de ses pouvoirs : en fait, ce demi-panier de cacahuètes n'a jamais été un pur produit de la terre, il y avait été délibérément introduit par Wang Youcai (le propriétaire foncier), qui pensait ainsi saboter l'économie collective socialiste. Craignant que par la suite son plan ne soit découvert, il avait « tenté de se protéger en dirigeant les accusations sur les paysans pauvres »: pour cette raison, il avait demandé à son fils de se faire accompagner du fils du paysan pauvre pour aller ramasser les cacahuètes. Le contenu spécifique de l'intrigue de la pièce, à savoir la récolte de cacahuètes dans les champs de la collectivité, reflète l'aspect universel des luttes de classes et de lignes dans les campagnes. L'aspect universel d'une contradiction se reflète donc toujours au travers de son caractère spécifique. C'est pourquoi, s'éloigner de la spécificité équivaut à perdre de vue l'universalité. De même, si on en reste au conflit concret posé par une pièce, comme ici le ramassage de cacahuètes, sans chercher à s'élever au niveau supérieur de la lutte des classes, tout l'intérêt éducatif de l'intrigue disparaît.

La thèse de l'union contradictoire entre les aspects, universel et spécifique, d'une contradiction est une arme acérée pour la lutte contre le révisionnisme. Pour appliquer leur ligne contre-révolutionnaire, tous les révisionnistes actuels et passés, rompent les liens existants entre ces deux aspects de la contradiction. C'est ce qu'on fait les traîtres révisionnistes soviétiques. D'un côté, en se fondant sur l'alibi : « les temps ont changé », ils nient catégoriquement l'universalité de la contradiction et répandent partout leur théorie de la « fusion des classes »; une fois ceci admis, les classes et la lutte des classes ont disparu et les voilà forts d'une excellente « base théorique » pour échafauder leurs fariboles révisionnistes : « passage pacifique », « coexistence pacifique », « compétition pacifique », « parti du peuple tout entier », « État du peuple tout entier », etc. D'un autre côté, ils recusent aussi la spécificité des contradictions; ils se prennent pour le « Parti-Père », pratiquent l'hégémonisme et dirigent les autres pays par la force; ils refusent le droit à d'autres de faire la

liaison entre la vérité universelle du marxisme-léninisme et la pratique concrète de la révolution. Ceux qui passent outre sont accusés de chercher l'indépendance, de faire du nationalisme.

La thèse de l'union contradictoire entre les deux aspects, universel et spécifique, de la contradiction revêt la plus haute importance du point de vue méthodologique et de la théorie de la connaissance. Le président Mao nous enseigne : « Si l'on considère l'ordre suivi par le mouvement de la connaissance humaine, on voit que celle-ci part toujours de la connaissance du particulier et du spécifique pour s'élargir graduellement jusqu'à atteindre celle du général. » (*De la contradiction;* T.C., p. 103). Les méthodes de travail préconisées par notre président, telles que : « Se saisir du modèle », « Cultiver les champs expérimentaux », « Anéantir les moineaux », sont le résultat de la mise en pratique de la théorie de la double nature, universelle et spécifique, des contradictions.

En résumé, l'aspect universel de la contradiction est contenu dans son caractère spécifique, il ne peut exister indépendamment, séparément de lui. Par ailleurs, le caractère spécifique d'une contradiction n'est pas à proprement parler indépendant, car il n'existe aucune spécificité qui ne contienne en elle de l'universalité. Comme l'a écrit le président Mao : « ... (on peut constater; n.d.t.) la présence dans chaque chose de ce que la contradiction a d'universel aussi bien que de ce qu'elle a de spécifique. » (*id.*, p. 115). Il faut garder présent à l'esprit que le rapport, dans la contradiction, entre spécifique et universel est le même que celui entre particulier et général, relatif et absolu. C'est pourquoi « cette vérité concernant le général et le particulier, l'absolu et le relatif, est la quintessence de la question des contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes; ne pas comprendre cette vérité, c'est se refuser à la dialectique ». (Mao Tsétoung: *De la contradiction;* T.C., p. 116).

Apprenons à analyser concrètement les problèmes concrets.

Savoir analyser concrètement des situations concrètes permet de s'en tenir au matérialisme dialectique, d'éviter le subjectivisme et la métaphysique et d'apporter une solution appropriée à chaque sorte de contradiction.

Par exemple, pour savoir si une personne impliquée dans un trafic de type capitaliste est un « mauvais » qui se livre au sabotage ou un « bon » qui a commis une erreur, nous devons faire des enquêtes et nous livrer à une analyse raisonnée de la situation. Si c'est un ennemi, il faut le frapper sans merci; si c'est une personne dans l'erreur, il faut renforcer son éducation. Ainsi, tout en éliminant les influences malfaisantes, on réalise du même coup l'unité du camp de la révolution. Si on ne fait aucune analyse concrète, sans distinguer les bons des mauvais, ce ne sera profitable, ni à l'union du plus grand nombre, ni à l'élimination de nos ennemis véritables, ni au renforcement de la dictature du prolétariat.

Être partisan de l'analyse concrète des problèmes concrets, c'est opter pour un style de travail en contact avec la réalité. Par exemple, dans la répartition des biens matériels, un style de travail en contact avec la réalité sera de faire des analyses concrètes, de donner selon les besoins, de distinguer entre ce qui est urgent et ce qui ne l'est pas. Le subjectivisme consistera au contraire à éviter les analyses, à donner n'importe quoi à n'importe qui pour, finalement, entasser ici sans savoir quoi en faire et manquer là du minimum nécessaire.

Pour l'analyse des problèmes sociaux, s'en tenir à une analyse oncrète des problèmes concrets, équivaut à utiliser une analyse arxiste de classes. Si nous analysons concrètement des concepts : assertions confucianistes du genre « Bienveillance », « Vertu », Ce que tu ne désires pas faire, ne le fais pas faire aux autres », etc., en cherchant à savoir quels sont les intérêts représentés, il ne sera pas difficile de constater qu'ils défendent avant tout les intérêts des propriétaires d'esclaves en pleine décadence. Dans une société de classe, peut-on dire qu'entre deux classes opposées (esclaves et propriétaires d'esclaves, paysans et propriétaires fonciers, ouvriers et capitalistes) il soit possible d'appliquer un quelconque : « Ce que tu ne désires pas faire, ne le fais pas faire aux autres! » Au contraire, ce serait plutôt : « Ce que tu ne désires pas faire, fais le faire aux autres » ou bien « Ce que les autres ne veulent pas faire, fais-leur faire quand même »! Dans cette phrase de Lin Biao : « Ceux qui se fondent sur la Vertu prospèrent, ceux qui se fondent sur la force disparaissent », quel est le contenu de classe du mot « force »? Dans une société de classe, il ne peut exister de « force » abstraite, mais seulement

une « force » de classe; aujourd'hui, si ce n'est pas la « force » prolétarienne — la dictature du prolétariat —, ce sera inévitablement la « force » bourgeoise, la dictature fasciste de la bourgeoisie. C'est l'une ou l'autre. Il suffit d'une analyse concrète pour se rendre compte que c'était à la dictature du prolétariat que s'attaquait Lin Biao et que son but était d'instaurer une dictature fasciste bourgeoise.

L'analyse concrète des situations concrètes est une méthode scientifique de première importance pour développer nos capacités d'analyse, pour démasquer le faux marxisme-léninisme et pour nous acquitter concrètement de nos tâches.

CHAPITRE 7

SAISISSONS-NOUS DE LA CONTRADICTION PRINCIPALE

Ce chapitre prolonge le précédent. Un point important de la spécificité des contradictions est de distinguer celles qui sont principales de celles qui sont secondaires. L'analyse concrète des situations concrètes se donne pour but d'opérer un tel classement. Aussi, ce chapitre est consacré au problème de la contradiction principale.

Dans un ensemble donné de contradictions, la contradiction principale est celle qui joue le rôle dirigeant et déterminant.

Dans le cours mouvant et ininterrompu des « trois pratiques révolutionnaires », nous sommes constamment en contact avec une multitude de contradictions; le président Mao écrit : « Si un processus comporte plusieurs contradictions il y en a nécessairement une qui est la principale et qui joue le rôle dirigeant, déterminant, alors que les autres n'occupent qu'une position secondaire, subordonnée. Par conséquent, dans l'étude de tout processus complexe où il existe deux contradictions ou davantage, nous devons nous efforcer de trouver la contradiction principale. Lorsque celle-ci est trouvée, tous les problèmes se révoltent aisément. » (*De la contradiction;* T.C. p. 119.) Notre président définit ici avec clarté le critère qui permet de distinguer une contradiction principale d'une secondaire et il insiste sur l'importance qu'il y a à se saisir de celle-ci. Qu'est-ce qu'une contradiction principale? C'est celle qui, dans la multitude des

contradictions, joue le rôle dirigeant et déterminant; toutes les autres lui sont subordonnées. Quel que soit notre travail, nous devons nous efforcer d'en extraire la contradiction principale et de nous en saisir. Ceci fait, les contradictions secondaires se résoudront d'elles-mêmes.

Pous illustrer cette question, nous prendrons d'abord un exemple dans le domaine de la production. Une équipe chargée du débitage de tubes métalliques doit accomplir la triple manœuvre du découpage, du limage et du polissage. Au cours d'une campagne d'innovations techniques, les membres de cette équipe cherchent à découvrir laquelle, parmi les opérations suscitées, doit être transformée en premier pour que l'ensemble du processus atteigne son maximum d'efficacité. Certains pensent que le limage, en raison de l'importance de la main-d'œuvre utilisée, est le point central de tout le processus; d'autres donnent ce rôle à la découpe puisque cette opération est la première des trois. Qu'en est-il réellement? Ils se mettent donc à analyser minutieusement l'un après l'autre les trois stades de la production des tubes. Ils découvrent que le limage ne fait qu'éliminer les scories laissées par la découpe et que le polissage a pour but de supprimer les aspérités dont la lime ne peut venir à bout. Si la découpe pouvait être suffisamment nette pour éviter scories et aspérités, le limage et le polissage deviendraient donc inutiles. Le point central est maintenant découvert, il faut concentrer ses efforts d'innovations sur le découpage des tubes. Après de nombreuses expériences, on finit par mettre au point une découpeuse automatique qui ne laisse ni scories, ni aspérités. Les deux autres opérations deviennent inutiles, la qualité et la productivité sont augmentées et on a fait une économie de main-d'œuvre. Cet exemple montre parfaitement bien que, parmi les nombreuses contradictions que présente le débitage de ces tubes métalliques, celle de la découpe joue le rôle dirigeant et déterminant. Quant aux opérations de limage et de polissage, elles sont les contradictions secondaires et subordonnées. Comme l'existence et le développement de la contradiction principale, figurée par le découpage des tubes, détermine et influence l'existence et le développement des autres contradictions (limage et polissage), cette première une fois résolue, les autres ne tardent pas à suivre.

Prenons maintenant un exemple tiré de la guerre. Dans son

ouvrage *Directives pour les opérations de la campagne de Liaosi-Shenyang* (O.c.; t. IV, p. 273), le président Mao n'ordonne pas l'attaque immédiate de Shenyang et Changchun, mais enjoint de tout faire pour s'emparer le plus vite possible de Jinzhou. Pourquoi a-t-il fait de la prise de Jinzhou le point central de toute la campagne? Cette ville était la seule voie de communication terrestre entre le Nord-Est et la Chine centrale, sa position était donc stratégiquement importante et de nature à jouer un rôle déterminant dans le déroulement d'ensemble de la campagne. Jinzhou, une fois défaite de ses ennemis, il devenait possible d'isoler complètement toute la région du Nord-Est et de « battre le chien » tout à son aise. Les ennemis massés autour de Shenyang et de Changchun cessaient d'être dangereux. C'est ce qui advint en réalité : après la prise de Jinzhou, la confiance de l'ennemi fut ébranlée et, très vite, des troubles et des vents capitulationistes se déclarèrent dans Shenyang et Changchun. Précisément parce que nous avions lancé l'attaque contre Jinzhou, Tchiang Kaï-chek se vit contraint d'envoyer les troupes de Shenyang à la rescousse, ce qui nous donna l'occasion de réduire un peu plus les rangs ennemis. Cette portion d'ennemis éliminée, ceux qui étaient restés à Shenyang et à Yingkou ne posaient plus aucun problème. On voit donc que la prise de Jinzhou était vraiment l'élément dirigeant et déterminant, la phase la plus importante, de toute la campagne du Nord-Est. Quelle que soit la chose, il suffit qu'il y ait plusieurs contradictions à la fois, pour qu'une d'entre elles joue le rôle déterminant et dirigeant de contradiction principale.

Pendant le Mouvement de critique de Lin Biao et de Confucius, la contradiction entre bourgeoisie et prolétariat prenait l'aspect d'une contradiction entre la clique anti-parti de Lin Biao et le peuple du pays tout entier : nous voulions le marxisme, Lin Biao le révisionnisme; nous suivions la voie socialiste, Lin Biao empruntait celle du capitalisme; nous continuions la révolution sous la dictature du prolétariat, Lin Biao ne pensait qu'à la restauration en agitant la fausse enseigne du dicton confucianiste : « Se modérer et en revenir aux rites. » Toutes ces questions étaient fondamentales, elles manifestaient des oppositions absolues. Nous avions devant nous une contradiction principale qui jouait un rôle dirigeant et déterminant vis-à-vis des autres contradictions. Savoir si la

dictature du prolétariat pouvait être consolidée dans notre pays et si la cause socialiste pouvait continuer à s'y développer, dépendait de la juste solution de cette contradiction principale. C'est pourquoi nous insistions tant sur la nécessité de l'union révolutionnaire dans la direction indiquée par le Mouvement et de démasquer le « Se modérer et en revenir aux rites » de Confucius et de Lin Biao qui avait déteint sur certaines contradictions au sein du peuple.

Quand on dit qu'il faut se saisir des « fondements », des « affaires importantes », du « pivot » ou du « maillon central » de quelque chose, c'est de la contradiction principale dont il s'agit. Pourquoi nous arrive-t-il si souvent de ne plus savoir où donner de la tête? Du point de vue de la théorie de la connaissance, c'est parce que nous n'avons pas bien compris comment se saisir d'une contradiction principale. Tous les révolutionnaires doivent se familiariser avec cette méthode fondamentale du marxisme.

Certains croient que la contradiction principale est celle qu'il presse le plus de résoudre. C'est faux! Le caractère principal ou secondaire d'une contradiction ne se définit pas par rapport à ce qui est urgent ou pas, mais d'après les données objectives de fonction et de position. Le seul critère valable reste donc le rôle dirigeant et déterminant joué par une contradiction dans un ensemble donné. L'urgence est un concept de temps, incapable de rendre compte de l'importance d'une contradiction. Par exemple, deux machines tombent en panne dans un atelier. Il faut les réparer d'urgence. De ce point de vue, trouver quelqu'un pour les réparer est une tâche plus pressante que le travail politique et idéologique de l'usine. Mais cette petite contradiction ne joue pas un rôle dirigeant et déterminant dans la situation d'ensemble de l'atelier, cette tâche en incombe finalement au travail idéologique et politique, c'est lui qui fait figure de contradiction principale. Les questions de temps, on le voit, n'influent guère sur le caractère principal ou secondaire d'une contradiction. Si certains camarades s'ensevelissent sous les tâches à longueur de journée en négligeant les « affaires importantes », c'est en gros parce qu'ils sont obnubilés par des questions d'urgence; il faut prendre garde à ne pas faire de tout problème une contradiction principale.

Le caractère principal ou secondaire d'une contradiction existe objectivement, ce n'est pas l'œuvre d'une imagination débordante.

En 1963, la brigade de Dazhai fut endommagée par une mauvaise inondation. Les récoltes furent détruites, les routes avaient disparu. Que faire? Par où commencer pour réparer, réorganiser? S'occuperait-on en premier des « champs cultivés » ou des « maisons d'habitations »? Après discussion, on décida de commencer par la réfection des champs. Comment en était-on arrivé là? Le rôle objectif joué par les « champs » et les « maisons » dans le processus de reconstruction en avait décidé ainsi. Réparer les surfaces cultivées était à ce moment-là la contradiction qui, parmi les autres, jouait le rôle dirigeant et déterminant. Les champs remis en état, la récolte faite, le reste serait facilement résolu. Si on ne s'était pas saisi du point central, si on n'avait pas commencé par remettre les champs en état, les problèmes n'auraient fait que s'amplifier et les maisons les plus belles, les routes les plus lisses, n'auraient pu se substituer à l'absence de grains. L'imagination subjective des hommes ne peut rien pour décider du caractère principal d'une contradiction, ni de l'action qu'il s'agit d'entreprendre en premier pour résoudre l'ensemble d'un problème. Tout cela est inscrit dans les phénomènes objectifs eux-mêmes, la question pour nous est de pouvoir en donner un reflet exact.

Mettre l'accent sur le rôle de la contradiction principale ne veut pas dire qu'il faut négliger les contradictions secondaires. Celles-ci existent en relation à celle-là. Elles sont interdépendantes et se déterminent, s'influencent mutuellement. Si la contradiction principale n'est pas clairement définie, on risque fort de s'égarer et de manquer l'essentiel, mais si on ne s'occupe pas des contradictions secondaires, il n'est pas exclu qu'elles ne deviennent un jour une gêne, voire même une entrave, à la juste solution de la contradiction principale.

Une machine se compose d'une pièce principale et de divers accessoires. Cette pièce principale est le cœur de la machine; il est évident que son rôle est dirigeant et déterminant. Ceci ne veut pas dire qu'on peut ne pas s'occuper des accessoires; imaginons un peu ce qui arriverait à la partie principale si tous les accessoires étaient en mauvais état! Sans partie principale, les meilleurs accessoires du monde restent impuissants; inversement, des accessoires défectueux sont la négation même de la pièce

principale, même si celle-ci est en parfait état. Il est donc évident que le rapport entre la contradiction principale et la secondaire reste relatif et mouvant; nous ne pouvons en faire quelque chose de figé.

Quelle est la signification du slogan : « Développer tous les secteurs sur la base de la production céréalière »? Si on mettait de côté la production des céréales, quelles assurances aurions-nous dans le développement des autres secteurs? Sans grains, rien n'est possible; inversement, sans développement des autres secteurs de la production, le taux de productivité de la culture céréalière resterait stagnant. Une tendance ne doit pas en dissimuler une autre. Soyons donc attentifs à ne pas résoudre les contradictions les unes séparément des autres, mais à toujours envisager la contradiction principale et la contradiction secondaire comme des unités relationnelles, s'influençant entre elles.

Engels écrit : « La dialectique... ne connaît pas non plus de *hard and fast lines* [lignes de démarcations absolument rigoureuses] » (*Dialectique de la nature* »; E.S. p. 214). Les limites que nous posons entre contradictions principale et secondaires sont liées à certaines conditions, elles ne sont ni « absolues », ni « rigoureuses ». Toutes les contradictions sont interdépendantes: il ne peut y avoir de contradiction principale sans contradictions secondaires et vice versa. De plus, l'une et l'autre forme de contradiction peut s'inverser : ce qui était principal sous certaines conditions devient secondaire sous d'autres. C'est pourquoi, tout en se saisissant de la contradiction principale, on ne négligera pas les contradictions secondaires.

La contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat est la contradiction principale pendant la période historique du socialisme.

Dans la période socialiste, la contradiction qui joue le rôle dirigeant et déterminant est celle qui a lieu entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre la voie socialiste et la voie capitaliste. Lorsque nous disons qu'elle joue un rôle dirigeant et déterminant, nous exprimons que la révolution socialiste et la construction du socialisme dans notre pays passent nécessairement par la lutte des classes et la lutte de lignes. Tout progrès, tout

développement est fonction des victoires remportées par le prolétariat sur la bourgeoisie, par la voie socialiste sur la voie capitaliste.

Dans les entreprises industrielles, on a le choix entre « la politique aux postes de commandement » ou les stimulants matériels: entre produire selon les nécessités de l'État ou selon le profit escompté: entre faire des mouvements de masse ou « confier l'usine à des spécialistes »: entre « compter sur ses propres forces » ou s'asservir à l'Occident: etc. Toutes ces contradictions sont la manifestation de la lutte des classes et de la lutte de lignes dans les entreprises. Bien les résoudre, c'est faire un pas en avant: mal les résoudre, c'est reculer d'un pas et un risque de plus de changer de couleur, de passer au révisionnisme.

Dans l'agriculture aussi, la contradiction entre bourgeoisie et prolétariat, entre socialisme et capitalisme traverse l'ensemble de toutes les activités. On a le choix entre « se fonder sur les céréales » ou « se fonder sur l'argent »: entre bien accomplir le travail idéologique et politique pour développer la combativité des masses ou augmenter les points de travail pour les « stimuler »: entre répondre aux calamités naturelles par une volonté inflexible et un travail acharné, ou par une attitude fataliste et résignée, faite de soumission aux phénomènes naturels.

Après la collectivisation des campagnes, une juste solution de la contradiction principale entre bourgeoisie et prolétariat dépendait de questions telles que : « Continue-t-on la révolution », « Doit-on persévérer dans la voie socialiste », « Peut-on élever continuellement la production ». La brigade de Dazhai, par la façon dont elle a mené les luttes, est un modèle d'une juste solution de la contradiction principale.

Tous les domaines de la superstructure — philosophie, histoire, droit, art, éducation, etc., — sont eux aussi traversés par les luttes de classes et de lignes. Les événements qui ont pris place depuis 1949 sont là pour le prouver. En résumé, dans tous les secteurs et à tous les niveaux de la production, les combats se ramènent à la lutte sans merci qui oppose le prolétariat à la bourgeoisie, la voie socialiste à la voie capitaliste, le marxisme au révisionnisme.

Si nous estimons qu'il est impossible de parler de ligne sans évoquer la ligne fondamentale du Parti, c'est précisément parce que cette dernière est la meilleure garantie d'une bonne solution

de la contradiction principale. Nombreux sont les ouvriers, les paysans et les soldats qui, en tous temps et en tous lieux, font de cette ligne fondamentale le « fil d'Ariane » de leur existence.

Des traîtres comme Liu Shaoqi et Lin Biao s'opposaient consciemment à ce que la contradiction principale pendant toute la période socialiste soit celle entre bourgeoisie et prolétariat. Ils s'imaginaient pouvoir renverser la ligne fondamentale de notre Parti et cesser de faire la révolution sous la dictature du prolétariat. Selon eux, la contradiction se jouait entre « un régime socialiste d'avant-garde et des forces productives sous-développées ». Leur soi-disant « socialisme d'avant-garde » consistait en fait à nier l'existence de classes, de contradictions et de luttes de classes en société socialiste, et à propager la théorie de « l'extinction de la lutte des classes ». Et puisqu'il n'y avait plus de lutte des classes, il ne restait plus qu'à s'abrutir dans le travail. C'était une sorte de tactique pour subvertir le prolétariat. En réalité, après que le Comité Central eut tout naturellement rejeté le rapport politique révisionniste élaboré par Lin Biao et Chen Boda en vue de le présenter au IX[e] Congrès du PCC (avril 1969), Lin Biao et son clan ne cessèrent d'octobre 1969 à janvier 1970 d'exercer leur calligraphie sur des devises réactionnaires comme : « De tous temps et en toutes choses, ce qui seul importe, c'est de se modérer et d'en revenir aux rites. » On voit bien que Lin Biao plaçait avant toutes choses le renversement de la dictature du prolétariat et la restauration du capitalisme en Chine. Ceci nous prouve par la négative qu'il est indispensable de bien se saisir de cette contradiction principale qu'est la lutte des classes et la lutte de lignes. « Se modérer et en revenir aux rites » est le point central des conceptions révisionnistes de Lin Biao, nous devons nous en saisir aussi pour extraire le mal par sa racine.

Apprenons à nous saisir d'une contradiction principale.

Savoir distinguer le principal du secondaire dans un travail concret consiste à être capable de se saisir de son point central. Politiquement, cela consiste à pouvoir opter pour une direction précise et à se soucier des « affaires importantes ».

Le président Mao écrit : « Dans une région, il ne saurait y

avoir en même temps plusieurs tâches centrales; pour une période donnée, il ne peut y en avoir qu'une seule, à laquelle s'ajoutent d'autres tâches de deuxième et de troisième ordre. C'est pourquoi le principal responsable d'une région doit, en tenant compte de l'histoire et des circonstances de la lutte dans cette région, accorder à chacune des tâches la place qui lui revient; il ne doit pas agir sans aucun plan, en passant d'une tâche à l'autre à mesure que les instructions lui parviennent, car cela donnerait lieu à autant de « tâches centrales » et aboutirait à la confusion et au désordre ». (*A propos des méthodes de direction;* T.C., p. 317.)

Dans notre travail, nous percevons sans mal l'importance de se saisir des contradictions principales sans toutefois parvenir à le faire; au contraire, nous nous aggripons où nous pouvons et nous agissons au rythme des ordres venus de l'échelon supérieur. Chacune de nos tâches devient une « tâche centrale » et c'est la confusion et le désordre. Comment faire? Nous avons l'impression que, pour qui veut se saisir avec efficacité d'une contradiction principale, trois règles sont à observer :

1. Il faut enquêter sur toutes les sortes de contradictions en présence et en maîtriser le contenu. Tout doit partir de se saisir de la situation concrète dans son ensemble, et non pas d'un ou de plusieurs éléments de celle-ci. Ceci est la base, le premier pas.

2. Sur la base des connaissances que nous avons acquises sur l'ensemble des contradictions, nous devons entreprendre, guidés par le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung, sur des positions et avec des points de vue et des méthodes justes, une analyse approfondie des rapports internes qui relient les contradictions les unes aux autres, ceci afin de déterminer qui est influencé par qui, qui est dirigé par qui. C'est alors qu'apparaissent les différences de fonctions et de positions et que nous découvrirons la contradiction principale, celle qui joue le rôle dirigeant et déterminant parmi toutes les autres. Les contradictions sont régies par des rapports ayant une existence objective propre, il est interdit de se livrer à des conjectures subjectives. Le président Mao précise que la contradiction principale « doit être cherchée avec toutes ses forces »; en effet, sans volonté on n'ira pas loin.

3. La contradiction principale mise à jour, il faut maintenant s'organiser pour la résoudre, car connaître n'est pas résoudre. Il

arrive souvent que l'on sache très bien où se trouve une contradiction principale, sans pour autant mobiliser les masses pour la résoudre, craignant ceci ou présumant de cela. Il ne faut surtout pas se contenter de délimiter telle ou telle contradiction, il faut encore s'efforcer de la résoudre avec sérieux et efficacité.

Certains camarades diront que, si les luttes de classes et de lignes sont la contradiction principale il n'est donc pas nécessaire de se fatiguer à les chercher. Nous leur répondrons qu'une telle recherche est indispensable. Bien sûr, la ligne fondamentale de notre Parti est notre « fil d'Ariane » pour toute la période du socialisme, elle nous montre le chemin à suivre pour nous saisir des contradictions principales et des « affaires importantes ». Mais si nous voulons mettre en pratique cette ligne fondamentale dans notre unité de production et dans notre travail, nous avons besoin de toutes nos forces pour le faire. Quelle serait, en effet, l'utilité d'une ligne fondamentale si nous ne la mettions pas en rapport avec les manifestations concrètes des luttes de classes et de lignes dans notre unité et dans l'idéologie? C'est une question d'unir la théorie à la pratique. La brigade de Dazhai, comme toutes les autres, a pris appui sur la ligne fondamentale du Parti: comment se fait-il qu'elle ait obtenu des succès si remarquables? Parce que cette brigade a su se lier concrètement à sa propre lutte de lignes alors que, en d'autres endroits, on en est resté au niveau des mots sans tenir compte de la réalité. Pour qui veut lier la théorie à la pratique, il est indispensable, sous la conduite de la ligne fondamentale du Parti, d'avoir présente à l'esprit la lutte de lignes sur son lieu de travail, de localiser sérieusement le problème central, de bien comprendre comment il détermine et influence les problèmes secondaires et, finalement, d'y apporter une solution efficace. C'est la seule façon d'obtenir des résultats conséquents. La ligne fondamentale du Parti ne saurait nous dispenser de nous saisir par nous-mêmes des luttes de classes et de lignes. Sans efforts, nous ne parviendrons jamais à introduire la ligne fondamentale du Parti dans nos unités de production et à renforcer par le bas la dictature du prolétariat.

CHAPITRE 8

ACCÉLÉRONS LA CONVERSION RÉVOLUTIONNAIRE DE LA CONTRADICTION

Dans les chapitres précédents, il a été question de l'universalité et de la spécificité des contradictions, nous allons maintenant parler de la conversion des contradictions. Les deux aspects d'une contradiction ne sont pas fixes et immuables, ils se convertissent l'un en l'autre. Notre tâche est d'accélérer ce processus de conversion et d'atteindre le but fixé par la révolution.

Les deux aspects de la contradiction se convertissent l'un en l'autre.

Les deux aspects d'une contradiction, sous certaines conditions, se convertissent l'un en l'autre; rien est immuable. La hâte se convertit en lenteur, la lenteur en hâte; le travail se convertit en repos et le repos en travail; le sommeil devient état de veille qui, à son tour se convertit en sommeil. Lorsqu'une réunion touche à son contraire, elle se dissout; le facteur « dissoudre une réunion » est compris dans celui de « tenir une réunion », on a jamais vu de réunion qui se tienne éternellement. Il en va de même pour n'importe quel groupe de contraires : grand et petit, être et non-être, haut et bas, mouvement et immobile, bon et mauvais, pauvre et riche, vie et mort, dirigeants et dirigés, etc.

Nous disons souvent : « L'échec est source de succès », « De l'ancien sort le nouveau », « Petit à petit l'oiseau fait son nid », « Les ordures peuvent être des trésors », etc. Tous ces proverbes montrent avec justesse qu'échec et victoire, nouveau et ancien,

beaucoup et peu, ordures et trésors sont des couples d'opposés ayant la possibilité de se convertir l'un en l'autre. Les « trois pratiques révolutionnaires » sont des activités qui réalisent ce travail de conversion.

Une fois introduit dans une filature, le coton brut, par l'intermédiaire du travail des ouvriers, entreprend son processus de conversion en toile : d'abord coton, puis fil et, enfin, toile. L'agriculture est la transformation — la conversion — du monde naturel : une mauvaise terre est transformée en bonne, un sol aride peut être rendu fertile, des régions sablonneuses peuvent devenir de véritables greniers à grains, une faible productivité peut être élevée très haut; voilà encore des exemples de conversions. On dit : « Un grain semé, dix mille récoltés. » « Un » grain se convertit en « beaucoup » de grains, et plus il y aura de conversions, plus le nombre de grains récoltés sera immense. Ou encore : « Boiser une montagne, c'est comme construire un réservoir naturel; quand il pleut, la forêt retient l'eau; quand il fait sec, la forêt la rend. » « Arbres » et « réservoir d'eau » peuvent donc se convertir l'un en l'autre. Les habitants du district de Linxian dans la province du Henan ont construit le Canal Drapeau Rouge ([24]); ils ont obtenu l'eau; l'eau leur a apporté l'électricité et celle-ci leur a permis d'entreprendre des transformations. Les travaux exécutés sur les rizières permettent d'économiser 2,8 millions de jours de travail par an et le labeur ne manque pour personne. Les habitants de cette région disent : « L'eau du Canal apporte la vie partout. » Cette phrase exprime avec netteté l'idée de la conversion des phénomènes l'un en l'autre.

Le commerce n'échappe pas à ce processus. Passer du producteur au consommateur, c'est convertir la vente en achat; sans vente pas d'achat, et sans achat pas de vente.

La tâche de l'éducation est de transformer l'esprit des étudiants. Le président Mao a dit : « Tout le travail de l'école consiste à changer la mentalité des écoliers » (cité dans *Le quotidien du peuple*, 5 octobre 1974). Voilà un nouvel exemple de conversion.

La lutte des classes est un travail de conversion sociale. L'ancienne société devient la nouvelle société; ouvriers et paysans, d'esclaves se convertissent en maîtres. La Révolution Culturelle et Le Mouvement de critique de Lin Biao et de

Confucius furent aussi des conversions opérées dans le domaine de la conscience politique. En appelant des millions de gens au combat, en balayant la ligne révisionniste de Liu Shaoqi et de Lin Biao, en conspuant le confucianisme, nous avons raffermi l'emprise de la ligne révolutionnaire, du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung sur l'ensemble de la superstructure — philosophie, droit, histoire, éducation, littérature, art, etc.

On constate aisément que les deux aspects contradictoires d'un phénomène ne sont pas immuables, mais changeants, vivants et convertibles l'un en l'autre. Pour ne pas sombrer dans l'idéalisme et la métaphysique, il nous suffit de donner un reflet exact de cette réalité.

Quelle est le sens précis du mot « conversion »? Quand une chose se convertit en une autre, cela veut dire que les deux aspects contradictoires internes à cette chose ont échangé, après une période de lutte, leurs positions; ou encore que l'aspect principal de la contradiction s'est converti en aspect secondaire de cette même contradiction, tout comme l'aspect secondaire devient à son tour principal. Pourquoi cela? Parce que : « Des deux aspects contradictoires, l'un est nécessairement principal, l'autre secondaire. Le principal, c'est celui qui joue le rôle dominant dans la contradiction. Le caractère des choses et des phénomènes est surtout déterminé par cet aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante ». (*De la contradiction;* T.C., p. 119-120.) Puisque le caractère des choses est déterminé par l'aspect principal de la contradiction, ce caractère changera nécessairement, en même temps que l'aspect principal cessera de jouer un rôle dominant, et il se convertira en une autre chose présentant ses caractères propres.

Le passage de l'ancienne société à la nouvelle fut rendu possible, après une longue lutte, par l'inversion des positions politiques des deux aspects de la contradiction : le peuple travailleur des ouvriers et des paysans d'une part, les propriétaires et la bourgeoisie bureaucratique de l'autre. Dans l'ancienne société, sous les ordres de Tchiang Kaï-chek, l'impérialisme, le féodalisme et le capitalisme bureaucratique avaient main haute sur tout; les propriétaires fonciers et la bourgeoisie bureaucratique constituaient l'aspect principal de la contradiction. Le peuple travailleur, quant à lui, était en position de domination; son rôle était secondaire dans la contradiction. La vieille société chinoise

était, à cause de cela, réduite à sa nature semi-féodale et semi-coloniale. Le peuple travailleur, sous la direction du Parti et du président Mao, prit le fusil en main et abattit ses trois principaux ennemis (impérialisme, féodalisme, capitalisme bureaucratique). La dictature du prolétariat fut instaurée, le peuple devint maître du pays; de dominé, il se convertit en dominant. C'est le contraire qui arriva aux anciens oppresseurs. Les deux aspects de la contradiction s'étaient convertis l'un en l'autre, la nature de la société subit un important changement : de semi-féodale et semi-coloniale, elle devint la nouvelle Chine socialiste.

Dans les contradictions entre politique et entreprise, révolution et production, rouge et expert, nous mettons constamment l'accent sur « la politique aux postes de commandements », sur « Faire la révolution et promouvoir la production »; ceci parce que, seuls une ligne politique prolétarienne, le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung sont garants, dans une situation où le travail, la production et la technique jouent un rôle principal et dominant, de la nature socialiste de nos entreprises, de la justesse de notre ligne, de notre progrès continuel et ininterrompu. Dans le cas contraire, nous privilégions la production et la technique, ce qui revient à « placer la bourgeoisie aux postes de commandements » et de laisser son appareil devenir l'aspect principal de la contradiction. Notre cause révolutionnaire se convertirait en entreprise du capital et la restauration serait à notre porte.

Il est donc évident que la conversion des deux aspects, principal et secondaire, d'une contradiction se fait, au travers de la lutte, par un échange mutuel de positions. C'est le sens de cette phrase du président Mao : « L'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction se convertissent l'un en l'autre et le caractère des choses change en conséquence. » (*De la contradiction;* T.C., p. 120).

Le processus de conversion ne suppose pas une seule possibilité de mouvement, mais deux. La direction générale du mouvement des phénomènes est toujours orientée vers l'avant, de l'inférieur au supérieur, du retardé à l'avancé, de l'ancien au nouveau : c'est une évidence. Mais cette tendance générale reste « toujours tortueuse et jamais rectiligne » (*Mao Tsétoung :* O.C.: t I, p. 183). C'est pourquoi, il est indéniable qu'il puisse y avoir des difficultés et des reculs passagers.

La conversion du favorable en difficile, de l'avancé en retardé, d'une forte productivité en faible productivité, de la victoire en défaite, d'une bonne terre en mauvaise, sont des exemples de reculs passagers, nuisibles au développement des phénomènes et à la cause révolutionnaire.

Il en va de même pour le développement social. Lorsque la société chinoise, d'esclavagiste est devenue féodale, la lutte intense entre révolution et restauration était plus présente que jamais. Peu après la mort de Qin Shihuang, le premier empereur de la dynastie Qin (—221, —206), le représentant des forces esclavagistes, Zhao Gao, accéda au pouvoir et fit mourir le ministre légiste Li Si (? — 208 av. J.-C.), dont le rôle dans l'unification de l'empire avait été essentiel: la restauration était lancée. Après les soulèvements paysans dirigés par Chen Sheng et Wu Guang [25] Kong Fu, un descendant de Confucius, rassembla une partie des Lettrés confucianistes et s'introduisit dans les rangs de l'armée insurrectionnelle, dans l'espoir de saisir une occasion pour restaurer le système esclavagiste. Ces exemples montrent bien que le développement des sociétés, lui aussi, ne se fait pas selon le seul modèle du progrès, mais que la possibilité d'un recul passager existe bien.

En ce qui concerne le passage du féodalisme au capitalisme, par exemple, les 86 ans qui séparent la Révolution Française de 1789 de l'avènement de la III[e] République en 1875 furent pleins de contradictions entre restauration et contre-restauration, progrès et réaction, république et empire, guerre civile et guerre contre l'étranger.

Pendant l'étape du socialisme, la lutte entre restauration et contre-restauration a décuplé. La restauration du capitalisme en U.R.S.S. par Khrouchtchev et Brejnev et leurs cliques de renégats doit nous servir de leçon.

Pourquoi disons-nous que la lutte à mort entre prolétariat et bourgeoisie est loin d'être finie, que subsiste encore le danger d'une restauration capitaliste? Parce que la société socialiste contient deux possibilités de conversions : la première consiste à continuer la révolution sous la dictature du prolétariat, à repousser sans cesse les attaques de la bourgeoisie pour réaliser le but final du passage au communisme; la seconde consiste à opérer un recul passager en revenant du socialisme au capitalisme. La Révolution Culturelle et le Mouvement de critique de

Lin Biao et de Confucius lancés par le président Mao lui-même, sont précisément des mesures importantes visant à empêcher le recul du socialisme et la transformation révisionniste de notre pays.

Comment s'accomplit cette conversion mutuelle des deux aspects d'une contradiction? Le président Mao écrit : « Dans des conditions déterminées, chacun des deux aspects opposés d'une contradiction se transforme immanquablement en son contraire par suite de la lutte entre eux. Ici, les conditions sont importantes. Sans des conditions déterminées, aucun des deux aspects en lutte ne peut se transformer en son contraire. » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple;* T.C., p. 514.) On le voit, c'est sous certaines conditions précises que phénomènes et choses se transforment les uns en les autres.

Les ouvriers et les paysans disent souvent : « Sans Parti Communiste, pas de Chine nouvelle! », « Sans président Mao, comment vivre des jours heureux! » Ici, la direction du président Mao et du Parti sont la condition du passage de l'ancienne société à la nouvelle, des difficultés passées au bonheur présent. Cette condition est fondamentale; sans elle il eût été impossible de réaliser la conversion dont nous venons de parler.

Dans le proverbe : « l'humilité fait progresser, l'orgueil fait régresser », l' « humilité » est la condition du progrès; pour progresser il faut être humble, capable d'écouter les avis d'autrui. C'est une loi que sans humilité, il ne saurait y avoir le moindre progrès. L' « orgueil » est la condition de la régression; pourquoi cela? Parce que l'orgueilleux ne voit pas plus loin que le bout de son nez, rien ne l'atteint; dans de telles conditions, quel progrès est encore possible! Pour changer la régression en progrès, il faut donc convertir l'orgueil en humilité; les conditions ayant changé, le progrès devient possible.

Oui, une mauvaise chose peut se transformer en bonne. Mais peut-on dire que cela se fasse spontanément. Non, bien sûr! Certaines conditions sont indispensables : trouver la cause qui a occasionné cette mauvaise chose et en tirer les leçons nécessaires. Sinon, il sera impossible de transformer quoi que se soit en bien.

Il apparaît donc que nous devons analyser concrètement et avec sérieux les conditions de la transformation des phénomènes. Nous serons maîtres de la transformation des choses quand nous serons capables de délimiter clairement les conditions qui les

conduisent à se convertir dans un sens favorable ou défavorable à la révolution. Toutes les initiatives nous seront alors permises et nous nous acquitterons convenablement de nos tâches.

La conversion se réalise au travers de la lutte.

Sans lutte, pas de développement. C'est universellement vrai, aussi bien dans la nature, dans les sociétés que dans l'esprit humain.

Quand on pousse une charrette le long d'une côte, deux forces contraires s'opposent. La première est produite par celui qui pousse la charrette, la seconde par la force d'attraction proportionnelle à l'inclinaison de la pente. L'une tend vers le haut, l'autre vers le bas. Si la force de l'homme est inférieure à celle résultant de l'inclinaison, la charrette ne s'élèvera pas d'un pouce, elle ne pourra passer de sa position inférieure au bas de la pente à celle, supérieure, en haut du chemin. Pour que ce passage soit réalisable, il faut que la force du charretier dépasse celle résultant de l'inclinaison de la pente. Cet exemple illustre parfaitement que sans lutte aucune transformation n'est possible.

Il en va de même du progrès de l'homme, d'une équipe de production ou d'une unité de travail. Les travailleurs et les jeunes instruits du pays entier ont profondément ressenti ce phénomène. Pas question de transformation ni de progrès sans l'emploi de l'idéologie prolétarienne pour combattre l'idéologie bourgeoise. Chez un révolutionnaire, dans une équipe de production ou une unité de travail, partout la contradiction et les luttes sont présentes; comment les ignorer? Le problème est d'être capable, au milieu des luttes de classes, de lignes et d'idéologies, de conserver une position juste et une ardeur suffisante pour ne pas laisser place aux mauvaises influences. C'est dans cette mesure que des progrès peuvent être accomplis.

La lutte des classes est le moteur fondamental du développement social. Si notre histoire n'avait pas connu de révoltes d'esclaves comme celle jadis dirigée par Liuxia Zhi ([25]), notre société n'aurait jamais pu passer de l'esclavagisme au féodalisme. A cette époque, l'armée de Liuxia Zhi comptait plus de 9 000 hommes; elle parcourait le pays sans que personne ne puisse y résister. Les troupes de l'aristocratie esclavagiste

fuyaient en tous sens sans jamais oser combattre. Les propriétaires d'esclaves des principautés, grandes et petites, restaient confinés entre leurs murs comme des tortues dans leur carapace, n'osant pas sortir. Cette situation fut un sérieux coup porté à leur domination.

A la même époque, Confucius répandait à grands cris sa métaphysique réactionnaire pour tromper le peuple travailleur; il considérait la « Voie du juste milieu » comme la « Vertu suprême », l'« Harmonie » comme « la plus haute perfection » et préconisait de « tenir les deux extrêmes pour agir par le Milieu ». Pour restaurer le capitalisme, Lin Biao a repris ces balivernes à son profit. Il utilisait la métaphysique du « deux fusionnent en un » pour annihiler les luttes et parvenir ainsi à son but malfaisant de contre-révolution.

« S'unir profite aux deux parties; se séparer dessert les deux parties. » Cette phrase de Lin Biao inverse totalement le vrai et le faux, le blanc et le noir. Les esclaves et les esclavagistes, les paysans et les propriétaires terriens, les ouvriers et les capitalistes ne se haïssent pas parce qu'ils se battent; ils se battent parce qu'ils se haïssent. Engels écrit : « Le fondement de la civilisation est l'exploitation d'une classe par une autre classe, tout son développement se meut dans une contradiction permanente... Ce qui est pour les uns un bienfait est nécessairement un mal pour les autres; chaque libération nouvelle d'une des classes est une oppression nouvelle pour une autre classe. » (*L'origine de la famille;* E.S., p. 185). C'est la dialectique fondamentale des sociétés de classes. Le paradis des esclavagistes, des propriétaires fonciers et des capitalistes est l'enfer des esclaves, des paysans et des ouvriers. Leurs rapports ne peuvent qu'être tissés de haine et non d'amitié. Le problème est de savoir qui est victorieux de qui, qui opprime qui, et non qui fera la plus belle révérence ou la plus grande démonstration de vertu.

En fait, « deux fusionnent en un », « agir par le Milieu », « être indivisible », sont des conceptions totalement inexistantes. Le résultat de la lutte des contraires est plutôt « qui mangera l'autre », même si la façon de le faire diffère de part et d'autre.

En temps de guerre, si l'ennemi obtient la victoire et nous décime, nous avons perdu une bataille et sommes battus; si c'est le contraire, la situation s'inversera. Quelle place reste-t-il pour un « deux fusionnent en un », un « agir par le Milieu »? Aucune.

C'est aussi le cas pour l'opposition entre prolétariat et bourgeoisie, entre voies socialiste et capitaliste. Le résultat des luttes ne peut être que l'élimination d'un des côtés par l'autre, pour que l'opposition dépasse ses propres limites et que l'unité des contraires soit brisée. Il n'y a pas d'autre voie pour la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie. Le matérialisme dialectique estime que la révolution, le progrès et la transformation se réalisent par la négation de la chose existante.

Prenons un autre exemple. Un désaccord entre une opinion juste et une opinion fausse se règle dans la discussion (qui est aussi une forme de combat), peut-on pour autant dire qu'on ait « fusionné en un », « agi par le Milieu »? Non, bien sûr! En général, l'opinion juste élimine l'opinion fausse qui se trouve niée. C'est la seule façon de transformer un désaccord en accord, il ne peut être question de faire cohabiter le vrai et le faux, de les lier par des « rapports indivisibles ».

Les réactionnaires passés et présents ont toujours répandu des conceptions carrément métaphysiques où nulle place n'est faite à la lutte et à la contradiction, ceci afin de troubler l'esprit des gens, de renforcer leur propre domination et de faire tourner en arrière la roue de l'histoire. Nous, les révolutionnaires, devons nous servir du matérialisme dialectique pour démanteler les systèmes métaphysiques du type Confucius ou Lin Biao; nous n'en voulons jamais plus. Le président Mao nous l'enseigne: « La tâche des communistes, c'est de dénoncer les idées fallacieuses des réactionnaires et des métaphysiciens, de propager la dialectique inhérente aux choses et aux phénomènes, de contribuer à la transformation des choses et des phénomènes, afin d'atteindre les objectifs de la révolution. » (*De la contradiction;* T.C., p. 129).

La philosophie du Parti communiste est une philosophie de combat.

Le président Mao a dit : « La philosophie du Parti communiste est une philosophie de combat. » Pourquoi une telle affirmation? Parce que, tant qu'existeront des ennemis pour opprimer le peuple, celui-ci cherchera à renverser cette oppression; parce que les classes, les contradictions et les luttes de classes, la lutte entre socialisme et capitalisme, le danger d'une

restauration, la menace d'une intrusion étrangère et d'un renversement impérialiste ou social-impérialiste restent présents dans la société socialiste; parce que la lutte au sein même du Parti est de longue haleine et que des traîtres et des conspirateurs comme Liu Shaoqi et Lin Biao peuvent encore surgir; parce que, enfin, notre pays n'en est qu'au début de sa splendeur et de sa gloire, le niveau de l'économie est encore loin des exigences du peuple et des circonstances objectives. Pour toutes ces raisons, nous avons besoin d'une philosophie de combat. C'est une nécessité révolutionnaire dont l'absence empêcherait le renversement, la suppression des choses anciennes et l'instauration d'un monde nouveau.

Il ne faut pas craindre de s'opposer aux tendances erronées. Le président Mao nous l'enseigne : « Aller à contre-courant est un principe du marxisme-léninisme » (cité dans les documents du X^e Congrès du P.C.C. ; E.P., 1973). Si nous voulons mener à bien cette lutte contre les ennemis de classe et les tendances erronées, nous devons préparer le terrain à leur démantèlement et à leur réfutation. Déjà en 1957, le président Mao écrivait : « Les matérialistes conséquents sont des hommes sans peur. Nous espérons que tous nos compagnons de lutte prendront courageusement leurs responsabilités et vaincront les difficultés, qu'ils ne craindront ni les revers ni les railleries et qu'ils n'hésiteront pas à nous faire, à nous autres communistes, des critiques et des suggestions. ' Celui qui ne craint pas d'être lardé de coups d'épée ose désarçonner l'empereur', — c'est cet esprit intrépide que nous devons avoir dans le combat pour le socialisme et le communisme. » (*Intervention à la conférence sur le travail de propagande*: T.C., p. 531). L'expression « nous **devons** avoir » ici employée est tout à fait juste. Dans une société socialiste, les conditions de mûrissement des choses nouvelles sont foncièrement différentes et nettement meilleures que sous l'ancienne société. Mais les luttes au sein et en dehors du Parti subsistent sous une forme souvent complexe et de longue durée. C'est pourquoi, dans le Rapport Politique du X^e Congrès du Parti Communiste Chinois et le Rapport sur la modification des Statuts du Parti, on a tant insisté sur l'esprit révolutionnaire d'« aller à contre-courant ». La question était d'importance, elle concernait notre ligne générale et apportait au Parti et au pays la garantie de ne pas changer de couleur. Tous les révolutionnaires et tous les membres du Parti

véritables doivent faire preuve d'esprit civique, sans craindre d'être démis de leurs fonctions, rayés des listes du Parti, jetés en prison, passés par les armes ou contraints au divorce. Nous accomplissons une révolution sans précédent dans l'histoire pour supprimer toutes les classes et les idéologies exploiteuses; sans un esprit décidé à aller à contre-courant des vues fausses, ce sera impossible à réaliser.

Jetons un coup d'œil sur l'histoire. Toutes les classes, qui à un moment donné forgèrent leurs propres systèmes, eurent à leur disposition des hommes « sans peur ni reproche », animé d'un esprit « à contre-courant ». Le légiste Wu Qi (?,-381) avait mis en pratique dans le Royaume de Chu (à peu près l'actuelle province du Hunan) un Code de lois favorable à la classe montante des propriétaires terriens. Après la mort de Dao, (régna de -401 à -381), prince du Royaume de Chu, Wu Qi fut abattu par les flèches de l'aristocratie esclavagiste et son corps s'en alla rejoindre celui du Prince défunt. Un peu plus tard, Shang Yang (env.-390, -338) appliqua ses réformes légistes dans le Royaume de Qin; en raison de son esprit combattif et de son dévouement à la cause du nouveau système qu'il tentait de mettre en place, il fut persécuté par les propriétaires d'esclaves de Qin. Han Fei (env.-280, -233), le grand compilateur des théories légistes, sacrifia sans regret sa vie pour les intérêts de la classe féodale montante. Lorsqu'un système de propriété en remplace un autre ce genre d'homme est indispensable; que dire alors de la révolution actuellement menée par le prolétariat pour détruire l'ancien monde avec un radicalisme jamais atteint par aucune révolution passée. Aussi, nous avons d'autant plus besoin d'une armée entière de révolutionnaires prolétariens :

« Seul le martyr est la plus haute bravoure,
Commandons au soleil et à la lune! Changeons de ciel! »

(« Retour à Shaoshan ». Poème de MAO TSÉTOUNG, juin 1959).

Si nous voulons appliquer le principe d'« aller à contre-courant », nous devons étudier avec assiduité le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung, afin de distinguer le vrai du faux. Ceux qui, sans faire d'analyse concrète ni de distinctions d'aucune sorte, se contentent d'affirmer que pour « aller à

contre-courant » il suffit de s'opposer aux dirigeants, commettent une grave erreur vis-à-vis de ce principe même.

La révolution consiste en un travail de transformation des phénomènes dans un sens profitable aux masses populaires. Pour accomplir ce travail, il faut encore, en dernière analyse, avoir entrepris le travail de transformation de sa propre conscience. C'est-à-dire qu'il est nécessaire, au cours de notre pratique de transformation du monde objectif, d'armer constamment notre cerveau de l'arme du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung, de vaincre la conception bourgeoise du monde incrustée dans notre esprit. Sans ce retournement, sans la constante orientation de notre esprit vers des idéaux révolutionnaires, aucune transformation du monde objectif n'est possible. Si nous ne changeons pas le « c'est moi le meilleur » qui encombre notre esprit en « les masses sont les véritables héros », est-il encore possible de se tenir sur une ligne de masse dans le processus de transformation du monde objectif? Si nous ne laissons pas de côté l'idéalisme et la métaphysique pour nous saisir du marxisme-léninisme, serons-nous capables de résoudre les problèmes d'une manière concrète, en nous livrant à des analyses et à des enquêtes? Si nous ne rejetons pas le sectarisme bourgeois pour l'esprit de Parti prolétarien, aurons-nous la possibilité de pratiquer l'union révolutionnaire et de marcher vers la victoire? Non, non et non! Pour toutes ces raisons, nous ne devons jamais oublier de transformer dans la pratique nos idées et notre conception du monde.

CHAPITRE 9

MAÎTRISONS LE RAPPORT DIALECTIQUE ENTRE CHANGEMENT QUANTITATIF ET CHANGEMENT QUALITATIF.

Nous avons dit plus haut que les deux aspects de la contradiction dans une chose se convertissent l'un en l'autre. Cette conversion peut-elle s'accomplir d'un seul coup? Non, car tout un processus est nécessaire. Parlant concrètement, elle ne sera accomplie qu'en passant par les deux stades que sont le changement quantitatif et le changement qualitatif. C'est un phénomène universel du développement et de la transformation des choses.

Les changements quantitatif et qualitatif sont un phénomène universel du mouvement des choses.

Toute chose possède 2 aspects : la quantité et la qualité, elle est une unité contradictoire entre quantité et qualité. Son développement et sa transformation doivent passer par les deux stades du changement quantitatif et du changement qualitatif. C'est le processus inévitable de l'apparition, du développement et de la disparition des choses. Le président Mao a dit : « tout phénomène dans son mouvement présente deux états, un état de repos relatif et un état de changement évident ». (*De la contradiction;* T.C., p. 132). Il dit encore : « lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le premier état, il subit des changements seulement quantitatifs, et non qualitatifs, aussi se manifeste-t-il dans un repos apparent. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le second état, les changements quantitatifs qu'il a subis dans le premier état ont

déjà atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité dans le phénomène, et par suite un changement qualitatif, d'où la manifestation d'un changement évident. » (Idem). Les deux états dans le mouvement des phénomènes, ce sont les états quantitatif et qualitatif: l'état de repos relatif c'est le changement quantitatif, l'état de changement évident c'est le changement qualitatif. Cela veut dire que le développement de tous les phénomènes débute par le changement quantitatif, et que ce changement arrivé à un niveau déterminé, quand il a atteint déjà un point maximum, provoque une rupture d'unité dans le phénomène : c'est le changement qualitatif, la conversion d'un phénomène en un autre. Une fois ce phénomène accompli, il commence de nouveau son processus dialectique de changement quantitatif en changement qualitatif.

Pendant la couvaison, les œufs paraissent inertes, et leur forme ne semble subir aucun changement: en réalité, dans l'œuf débute une transformation biologique complexe : c'est le changement quantitatif. Ce changement quantitatif est mené à un certain point maximum, et se convertit en un autre état, qui est justement l'état de changement qualitatif, où le poussin peut briser la coquille et sortir. Ce phénomène, l'œuf, se convertit en un poussin actif et sautillant. Ce poussin, après sa naissance, recommence son propre processus de changement quantitatif en changement qualitatif.

De même, les hommes n'acquièrent pas d'un seul coup une conscience idéologique ou de ligne. Nous, ouvriers, paysans et soldats, avons tous eu cette impression. Ce n'est qu'en passant par la pratique d'une lutte de lignes et d'une lutte des classes prolongée, et en étudiant consciencieusement la théorie révolutionnaire, que nous progressons pas à pas, et réalisons un bond après l'autre dans la connaissance. Ce bond c'est justement le changement qualitatif. Ainsi, le processus d'élévation de notre conscience idéologique et de ligne est un processus de passage ininterrompu du changement quantitatif au changement qualitatif. Au contraire, si on ne tend pas à progresser, la pénétration de la pensée bourgeoise sera impitoyable! Par exemple, dans les campagnes, il y a des gens par-ci par-là, qui ont des tendances à l'égoïsme et au profit individuel relativement prononcées : « en gagnant aujourd'hui un peu d'argent par le commerce privé, — se disent-ils — demain on en gagnera encore plus »; ils glissent

progressivement vers la voie du capitalisme, ce qui engendre un changement quantitatif. Ce changement quantitatif, à un degré déterminé, donnera sûrement naissance au changement qualitatif. « On ne doit pas mépriser la bruine, car à force l'imperméable laisse passer l'eau. » Les fainéants, les gourmands, les accapareurs, commencent tout d'abord par un changement quantitatif; quand ce changement atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité, ces hommes se séparent de l'armée révolutionnaire.

La transformation socialiste des campagnes de notre pays, de la petite économie d'exploitation agricole privée, a connu un processus de développement passant par les équipes d'entraide, les coopératives de premier niveau, de niveau supérieur, pour arriver aux communes populaires actuelles; c'est là le processus de progression ininterrompue qui va du degré inférieur au degré relativement supérieur, et ainsi de suite; c'est le passage du changement quantitatif au changement qualitatif. Engels dit: « les changements qualitatifs ne peuvent avoir lieu que par addition ou retrait quantitatifs de matière ou de mouvement ». (*Dialectique de la nature;* E.S., p. 70). Cela veut dire réellement, que tout changement qualitatif d'un phénomène commence par un changement quantitatif, il a pour base un changement de la quantité.

Les formes de changement quantitatif et de changement qualitatif sont très variées.

Les manifestations des changements quantitatifs et qualitatifs des phénomènes ne sont pas uniformes, mais très variées. Les particularités des phénomènes objectifs amènent inévitablement des caractéristiques différentes dans leurs changements quantitatifs et qualitatifs, elles ne peuvent absolument pas être ressemblantes. C'est pourquoi, on ne peut considérer les manifestations dans les changements quantitatifs et qualitatifs des phénomènes comme quelque chose de mort, de figé, mais on doit les voir comme quelque chose de conditionnel, vivant, varié.

Certains disent que quand un œuf se transforme en poussin, quand des grains tombent à terre et que poussent des plants, c'est une transformation qualitative. Mais quand le coton se trans-

forme en fil, puis en tissu, quand l'acier devient machine, ils refusent d'y voir le moindre changement qualitatif. La raison serait la suivante : tissu ou machine, ceux-ci ne changent pas la propriété naturelle du coton et de l'acier. Nous savons que cette façon de voir est unilatérale. Quand l'œuf se transforme en poussin et que la graine se transforme en plant, c'est sans aucun doute un changement qualitatif. Mais ce n'est qu'une forme de changement qualitatif d'un phénomène, et non toutes les formes. La machine ne possède certes pas la propriété physique de transformer l'acier, mais si on compare la machine à l'acier, on observe un changement d'état fondamental. L'acier passe par le travail de l'ouvrier, le tour, les pinces, la fraise, le rabot, et se transforme en une machine pouvant produire des marchandises, comment peut-on dire qu'il n'y a pas là un changement qualitatif? C'est la même chose quand on compare le coton au tissu. Engels a parlé de « la transformation des états d'agrégation de l'eau qui, sous pression atmosphérique normale, à 0° C, passe de l'état liquide à l'état solide et à 100° C, de l'état liquide à l'état gazeux, en sorte qu'à ces deux tournants, le changement purement quantitatif de la température entraîne un état de l'eau qualitativement changé. » (*Anti-Dühring;* E.S., p. 156). Le changement qualitatif dont parle Engels ici, n'est absolument pas un changement des composants chimiques de l'eau, mais uniquement un « état de l'eau qualitativement changé ». Le passage de l'état « acier » à l'état « machine » n'est pas différent de la transformation de l'eau en état « liquide », « solide » ou « gazeux ». Pour quelle raison ne verrait-on pas dans la transformation de l'acier en machine un changement qualitatif indiquant le passage d'un « état » à un autre? Par conséquent, pour traiter des manifestations dans les changements quantitatifs et qualitatif, il faut, de même que pour les autres choses, mener une analyse concrète des phénomènes concrets, et non juger d'une manière uniforme, en utilisant un moule unique.

Pourquoi la transformation d'un phénomène commence généralement par la transformation quantitative pour atteindre le changement qualitatif? Parce que tout phénomène existe comme processus. A partir du moment où un phénomène est engendré, jusqu'à sa disparition, il commence en général par la transformation quantitative, et après avoir traversé une étape de transformation quantitative plus ou moins longue, il atteint un point

maximum; c'est là seulement que se produit la transformation qualitative. Le président Mao dit : « les choses et les phénomènes se transforment continuellement en passant du premier au second état, et la lutte des contraires qui se poursuit dans les deux états aboutit à la solution de la contradiction dans le second ». (*De la contradiction;* T.C., p. 132). Cette transformation continuelle du premier état en second, c'est aussi le passage continuel de la transformation quantitative à la transformation qualitative. On peut voir que de la première à la seconde transformation, c'est le processus inévitable de l'apparition, du développement et de la disparition des choses qui a lieu. Et il va sans dire que la force motrice fondamentale de la transformation quantitative et qualitative, c'est la lutte des contraires.

En ce qui concerne la sécheresse et l'inondation, leurs transformations réciproques se font généralement sur la base de l'augmentation et de la diminution d'une certaine quantité d'eau, ce qui veut dire aussi qu'elles commencent toutes deux par une transformation quantitative. Elles ne peuvent absolument pas s'en passer : l'inondation ne pouvant passer d'un coup à la sécheresse et réciproquement. Un homme qui d'illettré devient lettré, commence également par la transformation quantitative. Aujourd'hui, il lira quelques caractères, demain il en lira un peu plus, et après en avoir accumulé beaucoup, il pourra lire des livres et des journaux : c'est le passage de la quantité à la qualité. Le processus de conversion réciproque de la facilité en difficulté, de la pauvreté en richesse, de l'avancé en retardé, de la capacité en non-capacité etc., commencent par un changement dans leur quantité interne.

L'apparition de certains phénomènes, comme l'exacerbation subite dans la lutte de lignes à l'intérieur du Parti, les séismes dans les phénomènes naturels semblent très soudains, comme s'ils n'étaient pas passés par l'état de repos relatif. En réalité cette fausse soudaineté, ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de changement quantitatif; cela veut simplement dire que nous ne l'avons pas découvert et rien de plus. Si notre niveau de marxisme est élevé, si notre possibilité de distinguer le vrai du faux est forte, et que nous sommes capables de distinguer une bonne ligne d'une mauvaise, le vrai point de vue du faux, alors on ne se sentira plus pris de court face à une lutte de lignes qui apparaît à l'intérieur du Parti; de même, quand les hommes

peuvent prévoir le changement quantitatif d'un séisme avant son changement qualitatif, ils ne le ressentiront pas comme quelque chose venant soudainement.

On peut dire en général que le changement quantitatif est la préparation au changement qualitatif, que s'il n'y a pas de changement quantitatif, il n'y aura pas de changement qualitatif; le changement qualitatif se transforme en un nouveau changement quantitatif. Le mouvement contradictoire des choses, c'est toujours le changement du quantitatif en qualitatif, puis de nouveau en quantitatif, et ainsi de suite indéfiniment, du niveau le plus bas au niveau le plus haut. Nous devons prendre en mains cette arme spirituelle, afin de connaître d'une manière juste le monde et le transformer.

Les réactionnaires s'opposent tous au changement qualitatif, à la révolution.

Les classes réactionnaires de l'histoire et leur représentant, du fait même de leur position de classe réactionnaire, n'ont jamais compris cette inévitabilité objective du développement et du changement des choses qui est la transformation qualitative, issue de la transformation quantitative. Ils se sont toujours opposés au changement qualitatif, à la révolution, ont sauvegardé de toutes leurs forces les qualités anciennes, l'ancien système qui leur évite la mort.

L'époque Chunqiu et celle des Royaumes Combattants [27], était une époque de grandes réformes sociales, juste au moment où les esclaves prenaient les armes pour détruire le vieux système; en un mot, c'était une époque de grandes transformations qualitatives sociales. Fallait-il réaliser cette transformation radicale de la société? Fallait-il que le vieux système esclavagiste soit remplacé par le système féodal progressiste? C'était précisément le reflet, à cette époque, du point central de la lutte entre les écoles confucéenne et légiste dans le domaine idéologique. L'école confucéenne s'opposait tant qu'elle pouvait à ces réformes, et l'école légiste les réalisait. Le matérialisme dialectique nous apprend que seul le changement qualitatif peut provoquer la fin des vieilles choses et la naissance des nouvelles, seul le changement révolutionnaire peut faire progresser la

société, que si on abandonne le changement qualitatif on ne peut accomplir aucun bon dans le développement social, on ne peut renverser les dominateurs de la réaction.

Si nous disons que les légistes, représentants des intérêts de la classe montante des propriétaires fonciers de l'époque, étaient progressistes et révolutionnaires, c'est qu'ils représentaient le courant du développement social, qu'ils encourageaient le grand changement qualitatif de la société, consistant dans le passage du système esclavagiste au système féodal; et si nous disons que l'école confucéenne, représentante des intérêts des propriétaires d'esclaves, était décadente, réactionnaire et rétrograde, c'est qu'ils allaient en sens contraire du mouvement de la société, ils étaient les opposants et les saboteurs de ce grand changement qualitatif.

Les représentants des lignes opportunistes successives dans l'histoire du Parti ont trahi le marxisme, ont trahi la dialectique révolutionnaire, ils se sont opposés également aux changements qualitatifs, à la révolution. En 1926, sous la direction de la juste ligne du président Mao, au moment même où le poing d'acier de la révolution des paysans de la province du Hunan allait renverser les bureaucrates, propriétaires terriens et notables, à ce moment crucial Chen Duxiu ([28]) se hâta de lancer son: « Redresser sans dépasser les limites »; après la Libération, sous la direction de la ligne générale pour l'époque de transition établie par le président Mao dans le Parti, il fallait faire la révolution dans le système de la propriété privée, mais Liu Shaoqi criait avec arrogance: « renforçons le système de démocratie nouvelle »; à l'époque où notre révolution et notre construction socialistes se développaient impétueusement, quand nous avions remporté de grandes victoires contre les révisionnistes, Lin Biao bondit et nous traita « d'excessifs », « d'exagérés », il voulut que nous nous « opposions au dépassement de la limite » etc. Ces « redresser sans dépasser les limites », « renforçons le système de démocratie nouvelle », et « s'opposer au dépassement de la limite », en un mot, c'est ne permettre ni la révolution, ni le changement qualitatif, ni la destruction par le peuple révolutionnaire de l'ancienne unité des contraires. Voilà leurs intentions réactionnaires.

Le vieux système, le vieil ordre, les vieilles choses sont « inutiles » du point de vue des classes révolutionnaires, ils

doivent être détruits, abattus; mais du point de vue des classes réactionnaires, ils sont soi-disant « légitimes », « très normaux », ils ne sont pas à détruire, ni à abattre. Si les classes révolutionnaires veulent rectifier, détruire l'ancien système, l'ancien ordre, les anciennes choses, elles doivent transgresser le « légitime » des classes réactionnaires. Quand il réfuta l'absurdité du « Redresser sans dépasser les limites » de Chen Duxiu, élément opportuniste de droite à l'intérieur du Parti, le président Mao indiqua d'une manière pénétrante : « Pour redresser quelque chose, on est obligé de le courber en sens inverse; sinon, on ne peut le rendre droit. » (*Enquête dans le Hounan à propos du mouvement paysan;* T.C., p. 28). Il dit encore : « Beaucoup de leurs actes qualifiés d' ' excès ' pendant la période de l'action révolutionnaire n'ont été, au fond, qu'une nécessité de la révolution. » (idem p. 34). Du point de vue des Confucius, Chen Duxiu, Liu Shaoqi, Lin Biao, les esclaves qui renversent la domination des propriétaires d'esclaves, les paysans qui se soulèvent pour abattre les propriétaires fonciers, le prolétariat qui enterre la bourgeoisie, tout ça, ce sont des « excès », des « exagérations », des « dépassements de la limite ». Mais du point de vue du peuple révolutionnaire, s'il veut briser l'unité contradictoire entre esclaves et propriétaires d'esclaves, entre paysannerie et propriétaires fonciers, entre prolétariat et bourgeoisie, en un mot, s'il veut réaliser le changement qualitatif, il ne peut pas ne pas être « excessif », « exagéré », il ne peut pas ne pas « dépasser les limites ». La dialectique révolutionnaire parle alors de changement qualitatif, et le changement qualitatif c'est la désagrégation d'un phénomène unique, c'est la destruction des choses anciennes, la construction de nouvelles, c'est le progrès, c'est la révolution. La dialectique de l'histoire est sans pitié pour la poignée d'œufs pourris du genre Lin Biao.

La dialectique du changement quantitatif et qualitatif appliquée consciemment dirige notre travail.

Toutes les choses possèdent leurs deux aspects quantitatif et qualitatif, elles sont une unité contradictoire entre la quantité et la qualité, et la transformation de toutes les choses va du changement quantitatif au changement qualitatif. Après avoir

pris connaissance de cette dialectique, nous devons la mettre en application pour diriger notre travail.

En indiquant pour notre Parti la ligne générale de « déployer tous ses efforts, aller toujours de l'avant, construire le socialisme selon les principes : quantité et rapidité, qualité et économie », le président Mao a illustré d'une manière profonde le principe de l'unité contradictoire entre la quantité et la qualité dans les choses et les phénomènes. « Quantité et rapidité » font partie du domaine quantitatif, « qualité et économie » du domaine de la qualité; « Quantité et rapidité » c'est la quantité et la rapidité sur la base de la « qualité et de l'économie »; « qualité et économie », c'est la qualité et l'économie qui ont pour prémisses la quantité et la rapidité. Bien maîtriser, dans la pratique, les rapports dialectiques entre « quantité et rapidité, qualité et économie » a une très grande signification pour l'accélération de la marche dans la construction du socialisme dans notre pays.

En dirigeant le processus de la révolution, le président Mao a souvent appliqué la dialectique du passage du changement quantitatif au changement qualitatif et nous a dirigé pour remporter victoire sur victoire. Le 20 mars 1948, dans *Circulaire sur la situation* (O.C.; t. 4, p. 227) le président Mao analysa la situation de la guerre de Libération pour indiquer clairement que ce n'est qu'en détruisant près de huit brigades des troupes régulières du Guomindang en moyenne chaque mois, cent brigades chaque année, que la possibilité de détruire toute l'armée du Guomindang en près de cinq années (à partir de juillet 1946) pourra exister. Par suite des résultats obtenus par les héroïques faits de guerre de l'A.P.L. sur les champs de bataille de tout le pays, le total des troupes détruites dans le camp ennemi en quatre mois (juillet-octobre 1948) a été de 13 divisions, et le chiffre moyen des ennemis mis hors de combat chaque mois augmenta rapidement. Dans *Changement capital dans la situation militaire en Chine* (O.C.; t. 4, p. 301), d'après la nouvelle situation des forces ennemies et des nôtres, le président Mao fit de nouveaux calculs pour déterminer le temps nécessaire à la victoire dans la guerre populaire de Libération : il indiqua que dans l'année suivant le mois de novembre 1948, le gouvernement réactionnaire du Guomindang pourra être totalement abattu. Le développement ultérieur de la révolution chinoise prouva totalement cette lumineuse prévision. La destruction totale du gou-

vernement réactionnaire du Guomindang, la création de la République Populaire de Chine, fut une grande transformation qualitative dans le caractère social de la Chine. Afin de réaliser cette transformation, il fallait être sûr de détruire chaque mois, chaque année, un certain nombre de troupes ennemies dans la guerre de Libération. La destruction de ces troupes ennemies était la réalisation du changement quantitatif, nécessaire au grand changement qualitatif. D'après ce rapport dialectique du changement quantitatif au changement qualitatif, le président Mao fixa d'une manière juste les missions pour chaque armée et fit de grandes prévisions sur le cours à suivre dans la guerre de Libération. Lin Biao avait une peur bleue de l'ennemi: il s'opposa frénétiquement à la ligne révolutionnaire du président Mao, sabota les campagnes de Liaosi-Chenyang et de Peïping-Tientsin. Il avouait sans vergogne qu'il voulait empêcher les batailles décisives de la stratégie d'ensemble de la guerre de Libération, prolonger la domination réactionnaire du Guomindang, et retarder le grand changement qualitatif dans la nature de la société chinoise.

Dans *Méthodes de travail des comités du Parti,* le président Mao nous enseigne : « Ayez les ' chiffres ' en tête. Cela signifie que nous devons prêter attention à l'aspect quantitatif d'une situation ou d'un problème et faire une analyse quantitative fondamentale. » (O.C.: t. 4, p. 398) Pourquoi faut-il avoir les chiffres en tête et faire une analyse quantitative fondamentale? Parce que toute chose a sa quantité et sa qualité, le développement de toute chose se fait toujours du changement quantitatif au changement qualitatif, et de ce dernier à un nouveau changement quantitatif. Les choses objectives sont ainsi dans les faits, et pour pouvoir les refléter de cette façon, on ne peut qu'avoir les chiffres en tête, bien posséder les mesures, les changements de quantité.

D'après la théorie du changement quantitatif en changement qualitatif, quel que soit le travail, il faut avoir le sens des réalités, vaincre les difficultés une par une, et accélérer le changement quantitatif des choses; et quand celui-ci a atteint un point maximum et que le changement qualitatif est mûr, il faut oser faire sauter le vieux cadre, oser faire la révolution, aller de l'avant, là où les hommes n'ont jamais mis les pieds. Ou bien, quand les conditions ne sont pas réunies il faut les créer

activement, et une fois qu'elles sont réunies, qu'elles sont mûres, il faut alors oser agir, oser réaliser le changement qualitatif avec courage. Le président Mao nous lance cet appel : « L'époque dans laquelle nous entrons et qui s'étendra sur une cinquantaine, voire une centaine d'années, sera une grande époque. Elle verra un changement radical du système social à l'échelle mondiale: ce sera une époque de grands bouleversements, une époque sans pareille dans l'histoire. A une telle époque, nous devons être prêts à engager des luttes grandioses qui, à bien des égards, diffèrent des formes de lutte qui avaient eu cours dans le passé. » (4 mars 1968). La grande époque de changements radicaux dont on parle ici, époque de grands bouleversements, sera une époque de transformations qualitatives dans la société, une époque où le prolétariat accomplira sa glorieuse mission historique d'annihilation de la bourgeoisie et de toutes les classes exploiteuses. Pour être un révolutionnaire, nous devons nous armer de la conception du monde du prolétariat, maîtriser la relation dialectique entre changements quantitatif et qualitatif, faire que notre connaissance subjective adopte consciemment la dialectique du développement historique, persévérer dans la révolution ininterrompue, lutter ardemment et jusqu'à la fin de notre vie pour les idées glorieuses du communisme.

CHAPITRE 10

TRAVERSONS LE PHÉNOMÈNE POUR VOIR L'ESSENCE

L'apparition, le développement et la conversion des choses dont nous avons parlé dans les chapitres antérieurs ont été étudiés du point de vue de leur essence, de leurs relations intérieures. Mais l'essence des choses objectives ne se manifeste pas directement à l'extérieur, elle apparaît si on traverse son phénomène. C'est pourquoi, si nous voulons connaître d'une manière juste le monde et le transformer, nous devons aussi étudier le problème consistant à traverser le phénomène pour voir l'essence.

Pourquoi n'est-ce qu'en traversant le phénomène que l'on peut saisir l'essence?

Le président Mao a dit : « Il faut analyser le fond de chaque chose et ne considérer les manifestations extérieures que comme une avenue menant à la porte dont il faut franchir le seuil pour saisir vraiment le fond du problème. C'est là la seule méthode d'analyse, sûre et scientifique, des phénomènes. » (*Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine,* O.C., t. I, p. 131-132.)

Pourquoi? Parce que les choses objectives possèdent toutes leurs deux aspects : le phénomène et l'essence. Le phénomène, c'est toutes les vues partielles d'une chose, c'est sa manifestation extérieure, ce qui peut être vu, touché; l'essence c'est la totalité de la chose, c'est son unité intérieure, qui ne peut être ni vue ni

touchée, qui est cachée derrière les phénomènes: les phénomènes sont changeants, l'essence est relativement stable. L'essence doit passer par un phénomène déterminé pour se manifester; mais tout phénomène n'exprime l'essence que par certains côtés. C'est pourquoi, si nous voulons connaître l'essence des choses, en percevoir clairement les tenants et aboutissants, nous devons traverser le phénomène pour voir l'essence. Si on n'agit pas de cette façon, on ne franchira pas la porte, on ne connaîtra rien.

L'éclair et le tonnerre, le vent et la pluie par exemple possèdent un aspect phénoménal et un aspect essentiel. Mais pendant une époque relativement longue, les hommes ne pouvaient voir que le phénomène de l'éclair et du tonnerre, ils ne connaissaient pas l'essence qui servait de fondement à de telles « crises ». Quand ils ne connaissaient pas l'essence de ces phénomènes, les hommes de l'antiquité se sentaient prédisposés à la magie, et pensaient que des prétendus esprits du tonnerre, du vent, de la pluie, commandaient dans le ciel. Les classes dominantes réactionnaires en profitèrent, fabriquèrent des tas de superstitions, propagèrent le confucianisme, dirent que les calamités naturelles provoquées par le tonnerre, le vent et la pluie étaient des punitions envoyées par dieu pour les « crimes », le « manque de piété filiale » des hommes, ceci afin de protéger leur domination réactionnaire. Et quand les hommes connurent l'essence de ces phénomènes naturels, surent que l'éclair et le tonnerre sont produits par la lutte contradictoire entre l'électricité positive et négative, que le vent et la pluie sont le résultat de la convection de l'air froid et chaud, alors non seulement ils purent détruire les superstitions propagées par les classes dominantes réactionnaires, mais de plus ils purent connaître les lois du mouvement de ces phénomènes naturels, faire des prévisions météorologiques, se défendre contre les actions destructrices des précipitations et les utiliser au service de l'humanité.

Toutes les choses existantes dans la société possèdent aussi un aspect phénoménal et un aspect essentiel. Aux U.S.A. ces dernières années, beaucoup de lait fut jeté à la mer; les capitalistes avaient peur qu'une grande quantité de lait sur le marché fasse effondrer les prix. C'est pourquoi, ils en jetèrent une partie afin de maintenir les prix du lait. Derrière ce phénomène qui consiste à jeter du lait à la mer se cache cette essence qui est le but de la production capitaliste : gagner de

l'argent; dans les pays capitalistes, il y a souvent des millions d'ouvriers au chômage, c'est un phénomène. Le grand capital monopoliste possède les moyens de production et empoche des surprofits, c'est l'essence. Ce phénomène constitué par le révisionnisme soviétique tendant ses mains vers tous les endroits du globe, est la manifestation extérieure de cette essence qui est constituée par la mise en application de la politique agressive du social-impérialisme. La grande masse du peuple travailleur soviétique est redevenue salariée, les usines et les entreprises peuvent licencier et persécuter à volonté; la différence ville-campagne ne cesse de s'élargir, les paysans émigrent peu à peu vers les villes etc.; derrière ces quelques phénomènes se cache l'essence de la restauration du capitalisme dans tous les domaines opérée par la clique des renégats révisionnistes soviétiques. Cette essence s'exprime inévitablement par le phénomène de la nouvelle exploitation et oppression des masses ouvrières et paysannes en Union Soviétique.

Nous pouvons voir que, toutes les choses étant constituées par l'union contradictoire entre le phénomène et l'essence, celle-ci est cachée derrière le phénomène. C'est pourquoi, si nous voulons connaître les choses, nous avons besoin de cette méthode d'analyse scientifique : traverser le phénomène pour voir l'essence. Marx a justement dit : « Si les manifestations extérieures d'une chose et son essence fusionnaient étroitement, toute science deviendrait dès lors superflue. » (*Le Capital;* p. 959 du t. III de l'édition chinoise).

Certains disent que l'essence d'une chose ne se révèle pas forcément au travers de son phénomène. Par exemple, la condamnation à mort de Shaozheng Mao par Confucius est tout à fait compréhensible, la question de savoir si l'essence s'y manifeste au travers du phénomène est inutile. Pour notre part, la condamnation de Shaozheng Mao, est une réalité, mais cette réalité n'est en aucune façon l'essence de l'événement; simplement comprendre la réalité de cet événement, cela ne veut pas dire avoir éclairci l'arrière plan social, l'essence de classe de ce meurtre. C'est pourquoi on ne peut s'en tenir à l'événement lui-même et s'en contenter, nous devons le considérer comme un guide nous conduisant vers la porte : après avoir pénétré en profondeur ce fait constitué par la mise à mort de Shaozheng Mao, on pourra percevoir la lutte sans merci entre propriétaires

d'esclaves et classe montante des propriétaires fonciers féodaux, éclaircir qui est révolutionnaire et qui est réactionnaire. Si l'on se contente d'appréhender le phénomène du meurtre de Shaozheng Mao par Confucius, et que l'on ne pénètre pas profondément son essence, il se peut très bien que l'on ne voit dans cette affaire politique d'importance qu'une querelle personnelle entre eux.

La question à laquelle il faut faire attention ici est la suivante : on ne doit pas confondre la réalité des choses et leur essence. Afin de saisir l'essence des choses, nous devons d'abord préciser sa réalité, c'est indéniable. Mais la réalité ce n'est pas encore l'essence, elle peut par certains côtés la représenter directement, mais ce n'est pas l'essence en soi.

Pour éclaircir cette question, nous pouvons donner encore quelques exemples, quelques explications.

Zhu Kejia, jeune instruit, s'est fixé dans les régions montagneuses du Yunnan, et a les mêmes pensées et les mêmes préoccupations que les paysans pauvres et moyens pauvres. Il a fait beaucoup de bonnes actions. Les paysans pauvres et moyens-pauvres, avaient besoin d'un coiffeur, il a appris à les coiffer; ils avaient besoin de réparer les instruments, il a appris la menuiserie; ils avaient besoin d'aller voir le docteur, il s'est fait médecin aux pieds nus, etc. Tout ceci, ce sont naturellement des réalités, des manifestations de l'essence révolutionnaire de Zhu Kejia mais ce n'est après tout pas encore l'essence en soi. Quelle est-elle, cette essence qui se trouve derrière ses actions révolutionnaires? En suivant d'un cœur résolu la voie de la fusion avec les ouvriers, les paysans et les soldats, indiquée par le président Mao, il est devenu un continuateur authentique de la cause de la révolution prolétarienne. Voilà l'essence. Tous ces actes méritoires qu'il a accomplis pour les paysans pauvres et moyens-pauvres sont justement les manifestations de cette essence, elles ont été faites sous l'incitation de celle-ci. Nous devons apprendre auprès de Zhu Kejia, non seulement étudier ses exploits glorieux, mais surtout prendre exemple sur le point de vue prolétarien dont il s'est armé. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut estimer avoir fait une analyse fouillée, avoir saisi l'essence.

Prenons le Mouvement d'étude auprès de Dazhai. Si on ne voit que sa grande production de céréales et ses exploits éclatants sans voir la cause qui a permis à Dazhai d'obtenir de tels résultats; si on ne voit pas qu'ils ont connu les méfaits de la ligne erronée,

qu'ils ont été assaillis par toutes sortes de calamités naturelles, que les membres et les cadres de Dazhai s'en sont tenus à la lutte entre les deux classes, les deux lignes, s'en sont tenus à la lutte de classe dans le domaine de la superstructure, on ne pourra voir que le phénomène de Dazhai, mais on ne pourra saisir son essence. Étudier ainsi c'est étudier de l'extérieur, agir « comme une éponge », et transformer inévitablement le mouvement de masse de Dazhai en un simple mouvement de production. Pourquoi, dans le passé, certaines localités n'ont pas pu prendre exemple auprès de Dazhai? La cause essentielle en est qu'ils n'ont vu en Dazhai qu'un phénomène de production élevé, qu'ils ont perdu l'essence du pourquoi de ces productions élevées, ils ne se sont pas attachés à la lutte de classe, ni à l'idéologie des hommes, et ils ont produit dans le seul but de produire, ce qui évidemment ne pouvait marcher. Bien connaître le phénomène et l'essence des choses, savoir que la réalité est une manifestation de l'essence et non l'essence elle-même ce n'est pas uniquement une exigence théorique, c'est très important pour la direction que l'on doit imprimer à la pratique de notre lutte.

Nous savons que dans les phénomènes des choses, il n'y a pas seulement la réalité, mais aussi les apparences. La réalité est le reflet direct et tel quel de l'essence des choses, c'est une manifestation de l'essence; mais qu'en est-il de l'apparence? L'apparence est aussi une manifestation de l'essence des choses, mais elle est tronquée. Lénine dit : « L'apparent est l'essence dans *une* de ses déterminations, dans un de ses aspects, dans un de ses moments. **L'essence** paraît être cela. L'apparence est l'apparaître de l'essence elle-même en soi-même. » (« Résumé de la *science de la logique* de Hegel » : O., t. 38, p. 127). L'apparence donne aux hommes une impression complètement opposée à l'essence des choses et sans rapport avec elle, en réalité l'apparence est une exigence de l'essence, une de ses manifestations.

On dit en langage familier « le voleur crie au voleur ». Celui qui a volé crie : « au voleur! un voleur a volé mon argent! » N'est-ce pas difficile à comprendre? En réalité, le voleur, après son larcin, se fabrique une apparence afin de ne pas être soupçonné. Cette apparence tout à fait contraire à la réalité, constitue le reflet de l'essence du voleur, l'exigence même de son essence.

L'impérialisme utilise une quantité d'apparences pour camoufler sa nature agressive. Le social-impérialisme se couvre en plus du voile du socialisme, sa nature trompeuse est encore plus grande. Il exploite ouvertement les gens, mais répète que c'est de « l'aide économique »: il pratique l'expansion des armements mais hurle chaque jour : « désarmement ! désarmement ! » déblatère en disant qu'il faudrait réduire de 10 % les dépenses militaires pour aider les pays en voie de développement. En réalité il pratique l'agression et la vexation, et pense le faire sans se faire voir, mais il mystifie et trompe les gens, c'est une « détermination » de l'impérialisme, qui est indissociable de sa nature.

Le renégat et traître Lin Biao agissait également ainsi. Le Rapport Politique au X^e Congrès du Parti montra avec profondeur que Lin Biao et la poignée de ses partisans vouaient une haine mortelle envers le Parti, formaient une clique de conspirateurs contre-révolutionnaires qui « avaient toujours le recueil des citations à la main et les vivats à la bouche et vous prodiguaient en face des paroles élogieuses pour vous poignarder dans le dos ». A première vue, son apparence était tout à fait contraire à son essence, comme si elles n'avaient rien à voir l'une avec l'autre. En fait, cette apparence « d'avoir toujours le recueil de citations à la main » était bien une manifestation et un besoin de sa nature contre-révolutionnaire dans les conditions de la dictature du prolétariat. N'avons-nous pas découvert son stratagème de « dissimulation » qui consistait à « se loger pour un temps dans la tannière du tigre » ! Ceci nous fait voir encore plus clairement que toutes les apparences fabriquées par Lin Biao ne sont « qu'une détermination », « un aspect », « un moment », de son essence contre-révolutionnaire.

Pour parler plus généralement, toutes les choses sont une unité contradictoire entre le phénomène et l'essence, si on n'a pas distingué l'essence, on ne reflétera pas le phénomène; l'essence passe par le phénomène (y compris l'apparence) pour se manifester directement ou d'une manière tronquée; le phénomène exprime l'essence. Et c'est justement parce que la liaison entre le phénomène et l'essence est telle, que pour connaître le monde nous devons voir l'essence à travers le phénomène. Le président Mao a dit : « ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et seul ce que nous

avons bien compris peut être senti d'une manière plus profonde. La perception ne peut résoudre que le problème des apparences des choses et des phénomènes; le problème de l'essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie. » (*De la pratique;* T.C., p. 73.) Si on ne perce pas le phénomène d'une chose, il y a pas moyen de connaître son essence; ce n'est qu'après avoir saisi l'essence d'une chose que l'on pourra comprendre d'une manière profonde son phénomène.

Pour voir l'essence à travers le phénomène, tout un processus est nécessaire.

D'après la théorie de la connaissance, saisir l'essence à travers le phénomène est une étape inévitable pour connaître le monde objectif. Le monde objectif peut être connu, c'est un point indéniable. Mais si on veut connaître une chose complexe, découvrir son essence à travers tous ses phénomènes, un processus plus ou moins long est nécessaire et indispensable. Pourquoi? Parce que les hommes subissent les limites des conditions scientifiques et techniques, et les choses objectives ont aussi, en elles-mêmes, un processus d'apparition, de développement et de révélation. C'est pourquoi quand nous les reflétons, quand nous les connaissons, depuis le phénomène que nous voyons jusqu'à l'essence que nous appréhendons, c'est évidemment d'un processus dont il s'agit. Le *Capital* de Marx a été écrit quand le capitalisme existait depuis près de deux cents ans, *L'impérialisme stade suprême du capitalisme* de Lénine a été écrit quand le capitalisme s'était définitivement transformé en impérialisme. C'est ce que dit le président Mao : « On ne pouvait connaître d'avance, alors que la société était encore féodale, les lois de la société capitaliste, puisque le capitalisme n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut. Le marxisme ne pouvait être que le produit de la société capitaliste. A l'époque du capitalisme libéral, Marx ne pouvait connaître d'avance, concrètement, certaines lois propres à l'époque de l'impérialisme, puisque l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut; seuls Lénine et Staline purent assumer cette tâche. » (idem p. 73).

Cela se passe de la même façon pour la connaissance de la nature par l'humanité. Le monde matériel, dont le développement illimité est extrêmement complexe et enchevêtré, engendre souvent beaucoup d'apparences, déforme le visage premier de la nature. Par exemple, la Terre tourne autour du soleil, et pourtant vu de la Terre le soleil se manifeste comme en train de tourner autour de celle-ci. Ceci est une apparence, ce qui augmente encore plus notre difficulté à connaître les phénomènes objectifs. Bien qu'il y ait des choses que nous utilisons déjà dans la pratique, cela ne veut pas dire que nous en connaissions l'essence, que nous avons éclairci leur unité intérieure. Pourquoi dit-on « rayons X »? C'est parce qu'à l'époque, personne ne savait clairement ce qu'était ce rayon, s'il était de nature corpusculaire ou ondulatoire, et c'est pourquoi on lui a donné le nom de rayon X. X est ici la lettre de l'inconnu. A travers la pratique médicale, les hommes ont progressé d'un grand pas dans la connaissance des lois de l'acupuncture moderne, en l'utilisant de plus en plus largement. Mais en ce qui concerne la connaissance de son essence, il y a encore beaucoup de questions qui doivent être étudiées plus à fond. A un degré déterminé, certaines choses ne se sont pas encore révélées, les hommes ont beaucoup de difficultés à les découvrir. C'est le cas pour la connaissance des mauvais éléments infiltrés dans nos troupes: Comment peut-on savoir qui ils sont avant qu'ils se soient révélés? Nous nous servons de la théorie de la réflexion du matérialisme dialectique, et nous ne sommes pas des empiristes idéalistes qui « auraient la science infuse »; on ne peut voir l'essence d'un homme qu'à travers une grande quantité de manifestations. Il faut évidemment qu'il y ait tout un processus pour attendre qu'il se révèle, le voir se manifester. N'est-ce pas justement de cette façon que l'on a démasqué le renégat et traître Lin Biao? C'est pourquoi le Rapport au X[e] Congrès disait : « Lin Biao, cet arriviste bourgeois, ce conspirateur et cet individu à double face, a poursuivi son entreprise, au sein de notre Parti, pendant non pas dix et quelques années, mais plusieurs décennies; il a suivi un processus au cours duquel il a évolué et s'est démasqué. Il nous a fallu également passer par tout un processus pour le connaître. » (Le X[e] Congrès du P.C.C., E.P., Pékin 1973, p. 14.)

Ce qui est dit plus haut, c'est que les choses objectives suivent

un processus de révélation, et si nous voulons saisir l'essence à travers le phénomène, nous avons aussi besoin de tout un processus. Mais certains phénomènes existent déjà, sont déjà révélés, pourquoi alors souvent les méconnaissons-nous? Pourquoi commettons-nous l'erreur de ne voir que le phénomène sans voir l'essence? Éclaircir ce problème d'après la théorie de la connaissance est très important, car cela concerne l'élévation de notre niveau idéologique et le renforcement de notre capacité de distinguer le vrai du faux.

Il y a déjà plus de trente ans, pour critiquer la source de la théorie de la connaissance qui engendrait le pessimisme à l'intérieur du Parti, le président Mao écrivait : « Ceci est vrai en particulier pour ceux qui travaillaient dans l'Armée rouge : il suffit qu'un détachement subisse un revers, qu'il soit encerclé ou bien poursuivi par un adversaire puissant pour que ces camarades, souvent sans s'en rendre compte eux-mêmes, se mettent à généraliser ce qui n'est qu'une situation temporaire, particulière et locale, en exagérant l'importance, comme si la situation dans l'ensemble du pays, voire dans le monde entier, ne nous promettait rien de bon et comme si les perspectives de victoire de la révolution reculaient et disparaissaient dans des brumes lointaines. Si nos camarades ne tiennent compte, dans leur appréciation, que de l'aspect extérieur des phénomènes et en négligent l'essence, c'est qu'ils n'ont pas soumis la situation générale à une analyse scientique, allant au fond des choses. » (*Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine* O.C., t. I, p. 132-133). Bien qu'ici notre président parle directement du courant de droite à l'intérieur du Parti, il dévoile, du point de vue de la théorie de la connaissance, la source qui nous fait voir uniquement le phénomène et non l'essence. Deux points doivent retenir notre attention : le premier : ils « se mettent à généraliser ce qui n'est qu'une situation temporaire, particulière et locale, en exagèrent l'importance »; l'autre : « c'est qu'ils n'ont pas soumis la situation générale à une analyse scientifique, allant au fond des choses ». Pourquoi est-il facile de voir seulement le phénomène sans voir l'essence? Là se trouve le noyau de la théorie de la connaissance. Si l'on veut éviter cette erreur dans le processus de connaissance du monde objectif, on doit tout d'abord éclairer, à travers la pratique de la lutte, la situation globale d'une chose, tous les aspects de son phénomène; on ne peut absolument pas se

saisir de situations partielles pour les généraliser et les élargir. Une fois qu'on a éclairé la situation globale dans laquelle se trouve une chose et qu'on l'a maîtrisée, ceci ne constitue qu'un premier pas vers la « porte d'entrée »; si l'on veut vraiment saisir l'essence d'une chose, on doit encore la « soumettre à une analyse scientifique, allant au fond des choses ». Ce n'est qu'en agissant consciemment de cette façon que l'on pourra élever sans arrêt notre capacité de voir l'essence à travers l'apparence.

En politique, on doit recourir à la jumelle et au microscope pour voir l'essence à travers l'apparence.

Dans l'explication de cette méthode d'analyse scientifique qui consiste à voir l'essence à travers l'apparence, le président Mao nous a fourni une merveilleux exemple. *Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine,* c'est une lettre qu'il a écrite à Lin Biao, au temps où il était dans les monts Jinggang, pour critiquer le capitulationnisme de droite qui donnait naissance au découragement pessimiste et faisait dire au renégat et traître Lin Biao : « Réussirons-nous à maintenir encore longtemps notre drapeau rouge? ». Notre président perça l'aspect extérieur de puissance affiché par les réactionnaires, et dit que leur réalité c'était la fin inévitable. Il montra avec profondeur l'essor de la future grande vague révolutionnaire et dit : « Il est semblable au navire dont la cime des mâts est déjà visible à l'horizon lointain; il est semblable au disque solaire dont les rayons ardents percent déjà les ténèbres de l'orient et sont visibles du haut de la montagne; il est semblable à l'enfant qui frémit déjà dans le sein de sa mère et qui verra bientôt le jour. » (texte cité : D.C., t. I, p. 141). Cet important document nous a donné un exemple révolutionnaire d'analyse consistant à voir l'essence à travers le phénomène; nous devons bien l'étudier.

Le président Mao a dit : « quand la vue de nos yeux seuls s'avère insuffisante, il faut recourir à la jumelle et au microscope. La méthode marxiste, c'est à la fois une jumelle et un microscope en politique et dans le domaine militaire. » (*Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine,* O.C., t. I, p. 248). Si l'on veut voir l'essence à travers le phénomène, il faut tout d'abord passer par la pratique de la lutte et avoir affaire à la

chose objective, réunir suffisamment de matériaux pour la soumettre à une analyse scientifique. Mais ce qui est particulièrement important, c'est la façon dont on s'efforce de « voir à travers le phénomène ». Si l'on veut véritablement œuvrer à voir l'essence à travers le phénomène, on doit agir en « rejetant la balle pour conserver le grain, écartant ce qui est fallacieux pour ne garder que le vrai, procédant d'une chose à une autre, de l'externe à l'interne ». (idem, p. 209). Surtout, nous devons apprendre à manier le marxisme comme la « jumelle et le microscope en politique et dans le domaine militaire ».

Par exemple, quelle doit être notre attitude par rapport à l'ennemi de classe? Posséder ou ne pas posséder la théorie marxiste et la conscience de la ligne fondamentale, ce n'est pas tout à fait la même chose. Au moment où la lutte de classe devient très aiguë, quand l'ennemi de classe fait semblant d'être honnête, nous devons avoir l'attitude de la poule du conte : « La fouine souhaite la bonne année à la poule : restons sur nos gardes. » Comment la fouine peut-elle souhaiter la bonne année à la poule? C'est évidemment une apparence, il faut faire attention ; son but est de dévorer la poule, là est son essence. Si on n'a pas une idée de ce qu'est la lutte des classes, et que l'on voit seulement ce phénomène qu'est la soumission des ennemis, on croira à tort qu'ils sont devenus honnêtes, on manquera de vigilance à leur égard ; on sera aveuglés par le phénomène, et on se fera avoir par l'ennemi.

Dans le Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius, nous, ouvriers, paysans et soldats, avons encore mieux compris que si nous abandonnons l'analyse de classe, cette méthode d'analyse fondamentale du marxisme, nous ne pourrons dévoiler totalement l'apparence de ce menteur de Confucius; en s'assimilant le marxisme, en utilisant la méthode d'analyse de classe, en regardant au plus profond du confucianisme, il est devenu clair qu'en réalité, derrière l'apparence d'humanité, de justice, de morale et de vertu dont se gargarisait Confucius, se cachait la nature réactionnaire de sa volonté de restaurer l'ordre esclavagiste et de faire tourner en arrière la roue de l'histoire. Voir l'essence à travers le phénomène veut dire que toutes les choses objectives peuvent être connues, mais aussi que cette connaissance ne peut cesser de s'approfondir, jusqu'à l'infini. Lénine l'écrit ainsi : « Processus infini d'approfondissement de la

connaissance par l'homme des choses, phénomènes, processus, etc. allant des phénomènes à l'essence et d'une essence moins profonde à une essence plus profonde. » (« Résumé de *La Science de la Logique* de Hegel » O., t. 38, p. 210).

CHAPITRE 11

LES NOUVELLES CHOSES, LES NOUVEAUX PHÉNOMÈNES SONT INVINCIBLES

Que se soient la nature, la société humaine ou encore la pensée des hommes, toutes se développent vers l'avant en suivant les lois du matérialisme dialectique. Peu importe si elles se heurtent à des vicissitudes, ou à des restaurations le long du parcours: en fin de compte ce qui est nouveau finit toujours par vaincre ce qui est ancien, c'est une loi universelle sur laquelle les hommes n'ont aucun pouvoir.

Le remplacement de l'ancien par le nouveau est une loi universelle du développement des choses.

Dans le monde, les nouvelles choses vainquent toujours les anciennes. Le président Mao dit à ce propos : « Remplacement de l'ancien par le nouveau. Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers. » (*De la contradiction ;* T.C., p. 120).

Prenons le domaine de la production : les choses nouvelles, progressistes, y remplacent toujours les choses vieilles, décadentes. Le métier à tisser à pédale a remplacé le tissage à main, le métier à tisser automatique a de nouveau remplacé le métier à tisser à pédale, et à présent, le métier à tisser à fuseaux commence lui aussi à être remplacé par le métier à tisser à air comprimé: dans l'avenir il est possible que ce dernier soit remplacé par une machine encore plus avancée. C'est-à-dire que la machine elle-même suit le développement de toute la production, et connaît sans arrêt un processus de remplacement de l'ancien par le nouveau. Avant qu'il y ait eu de la vapeur et de

l'électricité pour servir de force motrice, on utilisait la force de l'homme, des animaux et du vent pour mettre en mouvement les machines, et pour le transport: les cadres des machines étaient encore en bois. Après que la force de l'homme et de l'animal fut remplacée par celle de la vapeur et de l'électricité, la vitesse des machines augmenta énormément, et on n'utilisa plus que l'acier en remplacement du bois pour fabriquer leur cadre. La petite production paysanne utilisait la charrette à bœufs comme moyen de communication et de transport, et cela suffisait. Avec le développement de la production, il fallait trouver un moyen de transport rapide et de grande contenance, c'est alors que le train fut créé, car il convenait mieux. Il suffit de se rappeler sommairement l'histoire du développement de la production, pour pouvoir dire qu'aucun moyen de production n'a évité, un nombre incalculable de fois, le remplacement de l'ancien par le nouveau, pour arriver à l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. On peut donc affirmer que si le processus dialectique de la production sociale doit continuer, le remplacement de l'ancien par le nouveau et la victoire de celui-ci sur celui-là se poursuivra éternellement.

Le changement dans les systèmes sociaux, c'est aussi le remplacement de l'ancien système par le nouveau, la victoire du nouveau système sur l'ancien : le passage de la société primitive, aux sociétés esclavagiste, féodale et capitaliste, pour arriver enfin à la société socialiste et communiste. Chaque fois qu'un nouveau système social prend son essor, la grande quantité de phénomènes nouveaux inévitablement engendrés à sa suite, remplace les vieilleries, les choses pourrissantes. Mais les choses nouvelles le sont-elles éternellement? A un moment donné elles le sont, mais après un développement de la situation et un changement dans les conditions, elles peuvent à leur tour devenir anciennes, peuvent être remplacées par des choses encore plus neuves, supérieures. Par exemple, la réforme agraire dans notre pays s'est servie du système de propriété privée paysanne pour remplacer le système d'exploitation de la propriété foncière féodale. A l'époque, cela représentait un progrès, qui a fait avancer le développement de la production dans l'agriculture. Mais cette petite économie paysanne, très vite, ne correspondit plus aux exigences du développement de la production sociale, elle s'est transformée en une chose décadente; plus tard, les groupes

d'entraide, les coopératives de faible et de haut niveau, la commune populaire firent leur apparition. Tout ceci explique qu'après l'apparition de choses nouvelles, celles-ci suivent inévitablement les changements des conditions qui leur ont donné naissance et de choses qui s'adaptent aux exigences du développement de la production, elles se transforment en leur contraire.

Engels dit justement : « Tout au contraire, toutes les situations qui se sont succédé dans l'histoire ne sont que des étapes transitoires dans le développement sans fin de la société humaine progressant de l'inférieur vers le supérieur. Chaque étape est nécessaire, et par conséquent légitime pour l'époque et les conditions auxquelles elle doit son origine; mais elle devient caduque et injustifiée en présence de conditions supérieures nouvelles qui se développent peu à peu dans son propre sein: il lui faut faire place à une étape supérieure qui entrera à son tour dans le cycle de la décadence et de la mort. » (*Ludwig Feuerbach, et la fin de la philosophie classique allemande;* E.S., p. 13-14). Ce remplacement de l'ancien par le nouveau est la loi générale et imprescriptible de l'univers. Mais en définitive, qu'est-ce qu'une chose nouvelle? Qu'est-ce qu'une chose ancienne? Quelle est la loi objective qui permet de distinguer la chose nouvelle de l'ancienne? Nous disons que la distinction fondamentale c'est de voir si elle est conforme ou pas à la loi inévitable de l'apparition et du développement des choses objectives, si elle est conforme ou pas à la tendance du développement historique de l'humanité: si elle l'est, c'est une chose nouvelle, si elle ne l'est pas, c'est une chose ancienne. Dans la société de classes, il faut voir de quelle classe elle reflète les exigences et les intérêts : tout ce qui représente les intérêts des classes progressistes et des masses populaires est une chose nouvelle: au contraire, tout ce qui représente les intérêts des classes réactionnaires, foule aux pieds les intérêts des masses populaires, est une chose ancienne. C'est ainsi que nous déterminons si une chose est nouvelle ou non, si elle est digne de nos éloges, de nos louanges et de notre appui, ou si on doit s'y opposer et l'abattre.

Certains pensent que tout ce qui a paru en dernier est une chose nouvelle. C'est faux. Si on prend le cas des choses objectives qui se développent toujours du degré inférieur au degré supérieur, c'est-à-dire les choses nouvelles progressistes qui

dépassent leur propre étape antérieure dans l'histoire de l'humanité, ce sont bien les dernières apparues. C'est un fait, il n'y a aucun doute là-dessus. Mais cela veut-il dire que tout ce qui est apparu en dernier est une chose nouvelle? Pas du tout! La clique des renégats Khrouchtchev-Brejnev qui a rétabli le capitalisme en U.R.S.S., est apparue après le glorieux pays socialiste créé par Lénine et Staline. Peut-on dire que c'est une chose nouvelle? L'opéra réactionnaire « Gravir trois fois le mont des pêchers » est apparu après un grand nombre d'opéras à thèmes révolutionnaires contemporains, il n'en est pas moins une réédition de l'opéra. « Descendre trois fois au jardin des pêchers », tant encensé par la ligne révisionniste contre-révolutionnaire de Liu Shaoqi ([29]). C'est une chose qui s'opposait totalement au mouvement social, et ne constitue évidemment pas une chose nouvelle. En réalité, afin de s'opposer au courant révolutionnaire, les réactionnaires de l'intérieur et de l'extérieur donnent des visages tous nouveaux à leurs vieilles camelotes, les déguisent et les maquillent en leur collant le mot « nouveau » et les montrent partout pour mystifier les gens. C'est pourquoi, si nous voulons déterminer si une chose est nouvelle ou pas, nous devons voir de la manière la plus fondamentale si elle sert les classes réactionnaires ou les classes révolutionnaires; si elle est favorable à la conservation du système social ancien, des pensées surannées, de la littérature et de l'art, des usages anciens; ou bien si elle est favorable au développement du nouveau système social, à la littérature et à l'art, aux coutumes et habitudes nouvelles. Mais on ne doit pas dire si c'est une chose nouvelle en ayant uniquement en vue le moment de son apparition.

Pourquoi les nouvelles choses remporteront-elles inévitablement la victoire sur les anciennes? Parce que, « dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux. Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant; l'ancien par contre, décroît et finit par dépérir ». (*De la contradiction;* T.C., p. 120).

Au début du mouvement coopératif dans la brigade de Dazhai, celle-ci avait deux groupes d'entraide, un où la main-d'œuvre était faible, les conditions du terrain, des instruments et du bétail étaient mauvaises; on l'appelait « le groupe des gueux », il était dirigé par le camarade Chen Yonggui ([30]). L'autre avait une

forte main-d'œuvre et ses conditions de terrain, d'instruments et de bétail étaient bonnes, on l'appelait le « groupe des gaillards », il était organisé par quelques familles aisées. Ces deux groupes se mirent à se faire concurrence, pour voir lequel dépassera l'autre. Et quel fut le résultat? Le « groupe des gueux » dépassa le « groupe des gaillards ». Pourquoi « le groupe des gueux », à la main-d'œuvre faible et dans de mauvaises conditions, abattit-il « le groupe des gaillards », à la main-d'œuvre forte et aux bonnes conditions? Parce que « le groupe des gueux » de Dazhai était une chose nouvellement engendrée, ses membres œuvraient pour la cause du socialisme, ils allaient en suivant la voie de la collectivisation indiquée par le président Mao; ils agissaient conformément à la tendance du développement social; ils avaient une énorme vitalité et un avenir glorieux. Bien qu'il n'y avait que des « gueux », et que du côté du bétail et des instruments ça n'allait pas très fort, pourtant, afin de faire la révolution en suivant le président Mao, leur esprit et leur force tournés vers un même but, ils accumulèrent petit à petit et transformèrent leur faiblesse en puissance: s'appuyant sur la force collective, ils remportèrent la victoire sur toutes les difficultés et leur volume de production de céréales augmenta. Regardons « le groupe des gaillards »: ils étaient en tête pour ce qui concerne la terre, le bétail, les instruments, mais leur voie n'était pas juste, ils ne pensaient qu'à s'enrichir, en public aussi bien qu'en privé, c'était chacun pour soi; et les saisons passant, les récoltes ne venaient pas: la force s'était transformée en faiblesse, la vieille voie du travail individuel était impraticable, car elle ne correspondait pas à la tendance du développement social. C'est la raison fondamentale de leur échec.

Prenons les jeunes instruits allant à la campagne, empruntent-ils la voie de l'intégration aux ouvriers, aux paysans et aux soldats, ou celle de la séparation d'avec eux? C'est là aussi la lutte entre le nouveau et l'ancien. L'issue inévitable de la lutte est que le nouveau courant d'aller à la campagne détruira le vieux courant qui met des obstacles à l'installation dans les campagnes. Pourquoi? Parce que les jeunes instruits se rendant à la campagne constituent un plan grandiose pour l'éducation des continuateurs de la cause révolutionnaire du prolétariat, pour l'opposition au révisionnisme et pour le renforcement de la dictature du prolétariat: c'est une exigence de cette tendance

générale du développement social constituée par la liquidation de la différence entre villes et campagne, entre travail manuel et intellectuel; c'est ce qu'exige aussi le plan général pour le développement de l'économie nationale : prendre l'agriculture comme base et l'industrie comme facteur dominant. En se rendant à la campagne, les jeunes instruits agissent donc en totale conformité à la loi du développement de la révolution et de l'édification socialistes. Ils répondent aux intérêts fondamentaux des masses populaires de tout le pays, c'est aussi leur plus grande espérance et leur exigence révolutionnaire. La jeunesse instruite qui se rend en masse dans les campagnes le fait d'après l'indication donnée par le président Mao : « Il est très nécessaire que les jeunes qui ont de l'instruction aillent à la campagne pour se faire rééduquer par les paysans pauvres et moyens-pauvres. » (Appel de décembre 1968). En s'en servant comme d'un phare éclairant la route, ils ont compris très profondément dans la pratique ce mot d'ordre : « La campagne est très vaste, ils peuvent y donner toute leur mesure. » Ils veulent ainsi arroser de leur sueur chaque pouce de la Patrie comme les martyrs de la Révolution l'ont arrosé de leur sang. Ils disent : « Dans les villages il y a tellement de connaissances qu'une vie ne suffira pas pour les acquérir toutes, et tellement de faits qu'une vie ne suffira pas non plus pour les accomplir, et bien que nous marchions sur les petits sentiers au milieu des champs, nous filons en fait vers l'objectif du communisme. » Nous pouvons affirmer : les actions révolutionnaires des jeunes instruits se rendant à la campagne détruisent définitivement tout le mépris envers les paysans, envers le travail agricole, la peur des difficultés et d'autres vieilles choses; ils détruisent les contraintes imposées par les sophismes réactionnaires de Confucius : « étudier et acquérir de hautes fonctions », « la multitude c'est de la camelote, seuls ceux qui ont étudié sont élevés », etc., ils forment un courant révolutionnaire que rien ne peut arrêter, c'est une nécessité historique que personne ne peut entraver.

La croissance des nouvelles choses se heurte à des difficultés et des vicissitudes.

Nous avons dit que les nouvelles choses sont invincibles, mais cela ne veut pas dire que leur croissance se passe de la lutte,

qu'elles ne peuvent rencontrer des difficultés, et même subir des échecs momentanés. Toutes les choses et tous les phénomènes dans le monde montent comme une spirale et avancent par vagues. C'est ce que dit Lénine : « Une évolution pour ainsi dire en spirale et non en ligne droite. » (*Karl Marx;* E.P., p. 14).

Le développement en spirale est proche du mouvement circulaire, mais ce n'est pas quelque chose qui tournerait perpétuellement pour revenir à son point de départ. En apparence, répétitions et sinuosités semblent des parcours sans issues, mais à chaque fois qu'une sinuosité a été franchie et une répétition surmontée, il s'en suit inévitablement une victoire et un progrès, ce qui pousse la chose à une nouvelle étape. A chaque nouvelle étape, on atteint un degré relativement supérieur par rapport à l'ancienne, sans revenir au point de départ. L'unité contradictoire entre la progression et la sinuosité est le mouvement complexe constitué par une montée en spirale et une progression par vagues; le point de vue de la ligne droite nie la sinuosité du développement des choses, la théorie du mouvement circulaire nie la progression en spirale du développement des choses, ils nient tous deux l'unité dialectique de la progression et de la sinuosité, ils enfreignent la dialectique matérialiste, ils ne peuvent manquer de tomber dans les erreurs de la métaphysique.

Le président Mao dit : « la révolution, comme toute activité dans le monde, suit une voie toujours tortueuse et jamais rectiligne. » (*La tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais;* O.C.; t. I, p. 182). Si on prend le développement social et la lutte des classes à l'étape historique du socialisme, on voit qu'ils se développent eux aussi en suivant la voie de la montée en spirale et du progrès par vagues. La forme de la lutte des classes peut être sujette à des hauts et des bas, mais chaque grande lutte fait progresser d'un pas notre cause socialiste, la fait passer à une étape supérieure. Ce point mérite qu'on s'y arrête : un moment d'exacerbation ou d'accalmie de la lutte des classes ne correspond pas du tout à son existence ou à sa négation: du début à la fin de l'étape historique du socialisme existent les classes, les contradictions et les luttes de classe, et en se fondant sur la voie du développement de la lutte des classes, nous devons remporter des victoires.

Toutes les choses se développent en suivant une voie tortueuse, car « c'est à travers les difficultés et les vicissitudes que grandit le

nouveau ». (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple;* E.C., p. 490). A l'intérieur de toutes les choses existe une lutte des contraires, ce qui est nouveau s'oppose à ce qui est ancien, ce qui est nouveau doit naître, ce qui est ancien s'y oppose, et si ce qui est nouveau ne détruit pas l'ancien, il ne pourra pas se développer. Dans la société de classes, l'apparition de toutes les nouveautés est une question d'avantage ou d'inconvénient pour les classes en lutte, il ne peut absolument y avoir de nouveautés qui soient au-dessus des deux classes contradictoires, qui n'apportent de tort à personne. C'est pourquoi, il se mène une lutte aiguë entre les classes révolutionnaires et les classes réactionnaires en ce qui concerne les nouveautés, et celles-ci ne peuvent croître qu'en rencontrant des difficultés et des vicissitudes; cela constitue une loi.

Parmi le grand nombre de nouveautés qui a surgi dans la révolution et la construction du socialisme, il n'y en a pas une qui n'ait pas connu des confrontations répétées entre les deux classes, les deux voies et les deux lignes, et qui se sont consolidées et développées. En 1957 les droitiers bourgeois hurlèrent que « le présent ne vaut pas le passé »; selon eux, le « présent » des nouveautés socialistes ne valait pas le « passé » des choses anciennes capitalistes. Nous n'avons pas abattu ces droitiers comme il fallait. La ligne générale, le grand Bond en avant, les communes populaires, dès leur apparition, subirent les attaques du courant de Peng Dehuai ([31]), représentant de la bourgeoisie dans le Parti; il déblatéra que c'était « trop tôt », que c'était « mauvais » et après que nous l'ayons résolument combattu, il fut destitué en, 1959. Mais en 1962, profitant des difficultés temporaires surgies dans notre économie nationale, Liu Shaoqi bondit et se mit à hurler comme Peng Dehuai. Le renégat, espion et traître Liu Shaoqi a sévi jusqu'à la Révolution Culturelle. C'est alors qu'on l'a définitivement éliminé. Le développement impétueux du mouvement pour l'étude de masse du marxisme, du léninisme et de la pensée-maotsétoung surgi après cela; la naissance des Comités Révolutionnaires et le renforcement de la direction unique du Parti; la création et la généralisation des opéras à thème révolutionnaire, la magnificence des détachements pour l'étude de la théorie marxiste; les ouvriers, les paysans et les soldats allant à l'école et la réforme de l'enseignement; les jeunes instruits s'établissant à la campagne, le

personnel médical allant dans les villages, les médecins aux pieds nus et le traitement médical coopératif; les masses par centaines de millions étudiant la lutte entre les écoles confucéenne et légiste et toutes les expériences historiques de la lutte de classes; les équipes dirigeantes à tous les niveaux composées de personnes âgées, de personnes d'âge moyen et de jeunes; la formation de groupes d'étude des cadres issus des ouvriers, des paysans et des soldats; les cadres, et surtout les cadres dirigeants, participant au travail manuel, et beaucoup d'autres créations glorieuses dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, la littérature, l'éducation, etc. : quel est le domaine qui ne soit pas passé par une série de luttes aiguës pour se développer? Après avoir dévoilé les crimes de Lin Biao qui attaquait toutes ces nouveautés, on eut une vision plus claire de celles-ci. Mais peu importe la façon dont cela s'est passé, ce qui a remporté la victoire ce sont les nouveautés socialistes, ce qui a perdu ce sont les vieilles choses qui s'opposaient au progrès social. La raison pour laquelle les nouveautés socialistes peuvent vaincre les vieilles choses, c'est qu'elles se trouvent sous la direction de la ligne révolutionnaire du président Mao, les grandes innovations des masses populaires constituent une tendance inévitable du développement de la révolution et de la construction socialiste dans notre pays: elles possèdent une vitalité illimitée.

En réalité toute naissance d'un nouveau système social passe par des luttes répétées et prolongées. Notre pays est passé du système esclavagiste au système féodal: celui-ci reflétait la grande quantité de nouveautés conformes aux intérêts de la classe montante des propriétaires fonciers: ces nouveautés sont passées par on ne sait combien de luttes pour se consolider. L'aristocratie propriétaire d'esclaves qui représentait les vieilles choses les haïssait à l'extrême. Mais le développement historique va toujours de l'avant, les représentants isolés des légistes pouvaient être censurés, tués, insultés, calomniés, ils n'en suivaient pas moins la pensée réformatrice et progressiste du courant historique toujours victorieux. Confucius a tué Shaozheng Mao. Était-ce là une victoire? Non. Le système féodal a en fin de compte remplacé le système esclavagiste, et ce fut une défaite totale pour Confucius. Les forces restauratrices des propriétaires d'esclaves du pays de Qin ont écartelé Shang Yang; est-ce que Shang Yang a perdu? Non. Quand Qin Shihuang a réunifié la

Chine, ce fut une victoire de la ligne légiste, ce fut aussi la victoire de Shang Yang.

Ainsi le progrès de l'histoire, le remplacement d'un système social par un autre, la croissance et le renforcement des nouveautés, se fait toujours à travers vents et tempêtes. Si l'on s'imagine qu'il n'y a pas de luttes, c'est qu'on ne tient pas compte de la réalité du développement historique. La question est: devant les difficultés et les vicissitudes quelle attitude doit-on adopter? Le président Mao nous enseigne : « l'avenir est radieux, mais notre chemin est tortueux ». (*Sur les négociations de Tchongking;* O.C., tome 4, p. 59). C'est cette attitude que nous devons adopter. Les marxistes savent toujours que « l'avenir est radieux », ce n'est absolument pas de l'optimisme aveugle mais c'est parce que les nouveautés remporteront sûrement la victoire sur les vieilles choses, c'est une loi objective à laquelle on ne peut s'opposer. Le système socialiste vaincra inévitablement le système capitaliste, c'est la tendance générale du développement social, personne ne peut le changer. Pourquoi faut-il aussi affirmer « mais notre chemin est tortueux »? Cela est indépendant de la volonté humaine, mais les nouveautés, au début, sont toujours relativement faibles et petites et les vieilles choses souvent puissantes et fortes; dans cette situation, chaque fois qu'une nouveauté avance d'un pas, elle rencontre inévitablement la résistance et l'oppression de la part des vieilles choses, et il peut même surgir momentanément un phénomène de recul. Le rétablissement du capitalisme en Union Soviétique, est un exemple de « marcher momentanément la tête tournée en arrière ». Mais « un recul temporaire ne changerait en rien les lois générales de l'histoire ». (*Luttons pour entraîner les masses par millions dans le front uni national anti-japonais;* Mao Tsé-toung : O.C., t. I, p. 321). Nous devons voir que « l'avenir est radieux », avoir confiance dans la victoire de notre cause, et nous devons aussi voir que « notre chemin est tortueux », nous préparer à faire beaucoup de sacrifices pour remporter la victoire dans notre cause révolutionnaire. Ce n'est qu'en unissant justement ces deux directives que l'on pourra s'estimer être un bon révolutionnaire.

Le président Mao indique avec profondeur : « provocation de trouble, échec, nouvelle provocation, nouvel échec, et cela jusqu'à leur ruine — telle est la logique des impérialistes et de

tous les réactionnaires du monde à l'égard de la cause du peuple » il dit encore : « lutte, échec, nouvelle lutte, nouvel échec, nouvelle lutte encore et cela jusqu'à leur victoire ». (*Rejetez vos illusions et préparez-vous à la lutte ;* O.C., t. 4, p. 448-449). Ces deux raisonnements contraires, c'est la logique de la victoire inévitable des choses nouvelles, et de la fin inévitable des choses anciennes.

Il faut devenir un promoteur des choses nouvelles.

Le président Mao a dit : « dans la société socialiste, les conditions nécessaires pour assurer la croissance des choses nouvelles sont foncièrement différentes et bien meilleures que dans l'ancienne société. Cependant, il est encore fréquent que les forces naissantes soient refoulées et des opinions raisonnables étouffées ». (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple ;* T.C., p. 502). Il est dit ici que même dans une société socialiste, il est encore fréquent que les forces naissantes soient refoulées ; il est illusoire de penser qu'elles ne connaissent pas de difficultés et de vicissitudes, qu'elles se développent sans de grands efforts et avec facilité.

Par exemple, l'attitude par rapport aux nouveautés constitue toujours une ligne de partage entre le prolétariat et la bourgeoisie, la révolution et la réaction, le progrès et la régression. Les révolutionnaires doivent populariser et lutter pour la naissance, le développement et le renforcement des nouveautés. S'opposer aux nouveautés, c'est aussi s'opposer au progrès, à la révolution.

La révolution socialiste et la construction que nous menons actuellement, personne ne l'a fait avant nous. Dans un certain sens, c'est une rupture complète avec les choses traditionnelles du passé. Elles ont non seulement rencontré l'opposition et le sabotage effrénés de la part de l'ennemi de classe, mais aussi l'opposition et le frein des vieilles habitudes de certains au sein du peuple. La lutte se mène difficilement et à maintes reprises. Avec l'approfondissement de la révolution socialiste, on rencontre à plusieurs reprises des nouveautés dans les « trois pratiques révolutionnaires : quelle attitude adopterons-nous face à ces nouveautés ? Soutien chaleureux, aide active, ou bien indifférence et même répugnance ? Ceci est un grand problème

concernant la sauvegarde, d'un bout à l'autre, de la qualité d'un révolutionnaire, c'est aussi un grand problème sur la possibilité de persévérer dans la révolution ininterrompue.

Dans la révolution et la construction du socialisme, nous, ouvriers, paysans et soldats, sous la direction révolutionnaire du président Mao, nous avons fait de très nombreuses découvertes, qui ont connu un processus allant de l'imperfection à la perfection relative.

Par exemple, la fabrication du premier châssis pour poids lourds de quatre tonnes à Shanghai pendant le Grand Bond en Avant, fut effectuée par les ouvriers avec uniquement leurs épaules et de grands marteaux de vingt-quatre livres. Le premier camion à trois roues a été fait avec une poutre en bois et des plaques de bambou comme ressort. Il y avait alors des gens qui n'avaient pas confiance dans ce véhicule, mais les ouvriers descendirent les rues au volant de ces voitures, les popularisèrent, annoncèrent leur naissance. Aujourd'hui, Shanghai a créé en grande quantité plus d'une dizaine de sortes de voitures, dont des camions lourds, des automobiles, des wagons de voyageurs, et des véhicules tous-terrains; il fallut évidemment plus de personnes qu'au tout premier temps où on avait construit le camion à l'aide de marteaux et de châssis en bois. Mais ce succès actuel s'est développé sur la base de l'imperfection d'alors. Nous avons toute raison de dire que s'il n'y a pas d'imperfection au début, il ne peut y avoir de perfection aujourd'hui. Lénine a dit : « On dit que la première machine à vapeur était aussi mauvaise, et on ignore même si elle fonctionnait. Ce n'est pas là l'essentiel. L'essentiel, c'est que la machine ait été inventée. La première machine à vapeur, à cause de sa forme, était inutilisable. Qu'importe? En revanche nous avons maintenant la locomotive. » (*XI^e Congrès du P.C.*, R., O., t. 33, p. 307). Nous devons réfléchir bien consciencieusement à ces paroles de Lénine.

Il y a des gens qui sont sceptiques, désapprobateurs, en voyant certaines choses nouvellement apparues qui sont quelque peu imparfaites, et qui présentent même quelques défauts. En réalité, tous les événements sur Terre partent de l'imperfection pour aller à la perfection relative. Ce que l'on appelle « sans aucun défaut », ne peut être que de la métaphysique, et ne correspond pas à la réalité. Marx a souvent dit : « Toutes les choses dans leur développement sont imparfaites. » Un enfant qui vient de

naître est une chose en développement, il est donc imparfait, il ne peut même pas marcher. Si on veut lui apprendre à marcher, il faudra qu'il saute, s'il ne saute pas il ne pourra apprendre, le sautillement c'est le chemin qu'il devra prendre inévitablement pour apprendre à marcher. Il serait ridicule celui-là qui, sans faire sautiller son enfant, voudrait lui apprendre à marcher.

Un grand arbre vient d'un petit arbre; un champ à production élevée vient d'un champ à basse production; une chose relativement parfaite vient d'une chose imparfaite; la capacité de faire quelque chose vient de la non-capacité de la faire. Dans ces « vient de » on doit naturellement rencontrer beaucoup de vicissitudes et de difficultés, c'est inévitable. C'est justement pourquoi il est nécessaire que des gens les soutiennent, les aident, il est nécessaire qu'il y ait des gens pour « sonner le gong et leur ouvrir la voie ». Après avoir étudié la dialectique matérialiste, nous devons nous placer encore plus consciemment du côté des choses nouvelles; pour leur croissance, leur développement et leur renforcement créer les conditions, leur frayer la voie, rester pour toujours au tout premier rang du mouvement révolutionnaire et devenir un promoteur de la révolution.

CHAPITRE 12

LA VÉRITABLE CONNAISSANCE VIENT DE LA PRATIQUE

Ce que nous avons dit plus haut, concerne surtout le monde objectif ainsi que la dialectique de son développement. D'où vient donc notre juste connaissance du monde objectif? La théorie de la connaissance du matérialisme dialectique c'est la théorie du reflet actif et révolutionnaire. Elle prétend que la juste connaissance du monde objectif par l'homme vient de la pratique sociale, que c'est le reflet actif du monde objectif. C'est ce que nous exprimons par : la véritable connaissance vient de la pratique.

Les idées justes ne peuvent venir que de la pratique sociale.

Le président Mao a dit : « D'où viennent les idées justes? Tombent-elles du ciel? Non. Sont-elles innées? Non. Elles ne peuvent venir que de la pratique sociale, de trois sortes de pratique sociale : la lutte pour la production, la lutte de classes et l'expérimentation scientifique. » (*D'où viennent les idées justes?*; T.C., p. 544). On dit ici qu'elles ne peuvent venir que de la pratique, qu'il ne peut y avoir d'autres méthodes, d'autres voies. Nous, ouvriers, paysans et soldats, qui combattont sur le front des trois grandes luttes, nous ressentons profondément ceci : le principe de la théorie marxiste de la connaissance énoncé par le président Mao est le plus juste, le plus profond, il nous est très familier.

La véritable connaissance vient de la pratique, l'action se

parfait dans la lutte. Ce que l'on définit comme véritable connaissance, c'est « depuis qu'existe la société de classe, il n'y a au monde que deux sortes de connaissances : l'une provient de la lutte pour la production et l'autre de la lutte des classes ». (*Pour un style de travail correct dans le Parti;* O.C., t. 3, p. 35). La connaissance de la lutte pour la production vient de la pratique de la lutte pour la production, la connaissance de la lutte des classes vient de la pratique de la lutte des classes, si on s'écarte de la pratique, il n'est plus question d'aucune connaissance.

Les cultivateurs savent bien que « les saisons n'en font qu'à leur tête »; d'où leur vient cette connaissance? Elle vient de cette pratique qu'est le travail de la terre. Dans les régions nord de la Chine on dit : « Avant et après les pluies de printemps, on cultive les pastèques et les haricots », « Gelée blanche précoce, givre tardif, à l'automne, le blé sera à point »; s'il n'y avait pas eu la longue expérience dans la pratique du travail de la terre, il n'y aurait eu aucun moyen d'acquérir ces connaissances.

C'est la même chose dans le travail des ouvriers. Si l'on n'a pas travaillé dans une filature, comment pourrait-on vraiment connaître les principes du tissage et du filage et prendre vraiment en main le travail? Un ouvrier du passé ne pouvait surveiller que quelques dizaines de broches, alors que maintenant, il en surveille quelques centaines, d'où cela vient-il? A travers la pratique du filage, nos ouvriers tisseurs ne cessent eux non plus de tirer bilan sur bilan.

Dans l'histoire de notre pays, il y a eu beaucoup d'inventions; elles ont été faites par le peuple travailleur lui-même, car ces hommes sont des praticiens, ils sont les plus intelligents. Xu Bo, ouvrier de l'hydraulique sous la dynastie des Han (— 206, + 220) a inventé un instrument hydrographique appelé « compteur Xu Bo »; Ma Jun, né dans la paysannerie à l'époque des Trois Royaumes (220-280), a perfectionné le métier à étirage des textiles et inventé le char à indiquer le sud et la pompe à chapelet à palettes carrées; Li Chun, ouvrier charpentier de la dynastie Sui (581-618), a construit à An Qi un pont de pierre à une arcade dont l'enjambement atteint 37,47 m et qui existe toujours depuis plus de 1 000 ans; un ouvrier graveur de la dynastie Song (960-1279), Bi Sheng, a créé l'imprimerie à caractère mobile (vers 1045); Yu Hao, ouvrier du bois, écrivit le *Manuel du Charpentier* consacré à l'art de la construction;

Huang Dao, qui était à l'origine une fiancée-enfant sous la dynastie Yuan (1279-1368), transforma les instruments à tisser, etc. La raison pour laquelle le président Mao a dit : « Les humbles sont les plus intelligents, les nobles sont les plus bêtes » c'est que « les humbles », le peuple travailleur, sont des praticiens, et les « nobles », tels que Confucius, Lin Biao et d'autres, sont ceux qui ont quitté la réalité, et donc les plus bêtes.

Si on veut acquérir la connaissance dans la lutte pour la production, on doit participer à la pratique de la lutte pour la production ; et si l'on veut acquérir la connaissance dans la lutte des classes, on doit participer à la pratique de la lutte des classes.

Nous devons savoir que les bourgeois et les propriétaires fonciers sont toujours là, qu'ils pensent à longueur de journée à transformer leur espérance de restauration en tentatives de restauration. Et si vous n'êtes pas en contact avec la lutte contre les propriétaires fonciers et les capitalistes, et que vous ne menez pas cette lutte, il n'y aura aucun moyen de la comprendre.

Pourquoi la haine des ouvriers, des paysans pauvres et moyen-pauvres contre les propriétaires fonciers et les capitalistes est-elle la plus tenace, et d'où vient-elle? Elle vient de l'exploitation et de l'oppression qu'ils nous ont fait subir, elle vient de notre pratique de la lutte contre eux. Nous aimons le plus ardemment la nouvelle société : d'où vient cet amour? Il vient de ce que nous sommes maîtres chez nous sous la direction lumineuse du président Mao. Sans la pratique de la nouvelle et de l'ancienne société, on ne pourrait acquérir ces connaissances.

Pourquoi le peuple travailleur sous les dynasties successives s'est-il toujours tenu au premier rang de la lutte anti-confucéenne, de critique contre Confucius? Comme le dirigeant d'un soulèvement d'esclaves, Liu Xiazhi, disait en pointant son doigt sur Confucius : « Tout ce que tu dis je m'y oppose, file en vitesse, et ne m'importune plus. » Partout où passait le soulèvement paysan des Taiping ([32]), il détruisait les tablettes de Confucius en déclarant que tous ses livres étaient des absurdités, que « les livres de Confucius étaient bourrés de fautes et d'erreurs », et qu'il fallait les balayer. La raison pour laquelle les esclaves et les paysans soulevés vouaient une haine si profonde au confucianisme, c'est qu'à travers la pratique de l'exploitation et de l'oppression cruelles que leur ont fait subir les maîtres d'esclaves et les propriétaires fonciers, ils ont le mieux compris la nature

réactionnaire de tous les trucs de ladite doctrine. S'ils veulent s'insurger, ils doivent tout d'abord détruire le carcan idéologique de la doctrine de Confucius et de Mencius.

Que ce soit la connaissance dans la lutte pour la production ou dans celle de la lutte des classes, toutes sont issues de la pratique sociale; si on abandonne les trois pratiques révolutionnaires, on ne pourra acquérir de véritables connaissances.

Certains peuvent se demander : avant que l'on ait construit le Palais de l'Assemblée, nous n'avions pas encore la pratique d'une telle construction; sur la place Tian An-men à Pékin, quand l'architecte se mit à en dessiner le plan, peut-on dire que cela soit également issu de la pratique? C'est vrai, avant la construction du Palais de l'Assemblée de notre capitale, il n'y avait rien qui puisse lui servir de modèle direct et achevé. Possède-t-on un plan avant d'accomplir un travail? Possède-t-on un plan avant de construire une maison, surtout une construction aussi gigantesque que ce Palais? Bien sûr que oui, là n'est pas le problème. Le problème est d'où est venu le plan de construction? Est-il tombé du ciel? Non. Est-il inné dans la tête de l'architecte? Non plus. Le plan de cette grande réalisation ne trouve son origine que dans la pratique de la construction, c'est le reflet conscient, dans le cerveau des hommes, des bâtiments déjà existants. Le plan du Palais de l'Assemblée est assurément apparu avant son édification, mais il a été engendré après un très grand nombre d'autres réalisations; il n'a pu être dessiné que d'après des enquêtes menées auprès de beaucoup de constructions de toutes sortes, d'après beaucoup de bilans d'expériences pratiques tirées par les larges masses travailleuses dans l'architecture: nous nous sommes basés sur les besoins réels dans des lieux et moments divers et nous avons participé à plusieurs reprises à la mise sur pied de projets élaborés par des camarades qui ont déployé leur sagesse collective. On peut voir que l'apparition de ce plan ne peut absolument pas être séparée de la pratique sociale, et si elle s'en sépare, il n'est pas question qu'elle se fasse.

En réalité, les choses faites par l'homme, quelles qu'elles soient, doivent tout d'abord être imaginées, projetées, planifiées, ceci tout le monde le sait. La question n'est pas de savoir s'il faut d'abord les imaginer, les projeter, les planifier, mais de savoir d'où vient que l'on imagine, projette, planifie. Cela ne peut venir que des trois pratiques révolutionnaires, de l'expérience pratique

des masses, et si cela est conforme à la situation réelle, alors c'est juste. Cela n'enfreint pas la théorie que la connaissance vient de la pratique; de plus, c'est une nécessité de la théorie marxiste du reflet conscient.

On peut dire en conclusion que les idées justes des hommes (y compris les plans, les projets, les esquisses, etc.) ne peuvent venir que de la pratique sociale. Lénine a dit : « Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance. » (*Matérialisme et empiriocritisme;* E.P., p. 169).

L'apriorisme de la « connaissance innée » sont des paroles diaboliques pour mystifier les gens.

Confucius niait fondamentalement que la connaissance prenait sa source dans la pratique, et claironnait l'apriorisme idéaliste de la connaissance « innée ». D'après lui, toutes choses de l'univers ont été créées par dieu. Dieu a déterminé que certains hommes, à leur naissance, seraient « en haut et intelligents », et d'autres « en bas et bêtes », et que l'on ne peut le changer : « En haut l'intelligence, en bas la bêtise, il en sera toujours ainsi. » Confucius, avec tous les réactionnaires, disait qu'il était « en haut et intelligent », et que « la vertu du ciel » lui a été donnée. En réalité, ce sont des paroles destinées à mystifier les gens. D'après ce que l'on dit, au moment où Confucius et ses disciples parcouraient les différentes principautés chinoises pour mener leurs activités de restauration, ils arrivèrent à un endroit où ils furent arrêtés par un grand fleuve. Là, Confucius dit à ses disciples de demander le chemin. Le peuple se moqua d'eux en leur disant : vous, les maîtres, pourquoi devez-vous encore poser des questions aux gens puisqu'il n'y a pas un endroit que vous ne connaissiez? On peut voir que ce « sage » n'avait aucune « connaissance innée ».

Le renégat et traître Lin Biao, entonnant l'air de Confucius, claironna de toutes ses forces l'apriorisme idéaliste, racontant que ses parents lui avaient donné une bonne tête; il se prénomma « Cheval céleste », « très noble », « surhomme ». D'après lui, les connaissances humaines ne peuvent venir de la pratique sociale, mais sont engendrées par le ciel, sont données par dieu. N'est-ce

pas en contradiction flagrante avec la théorie matérialiste dialectique de la connaissance! D'après ces absurdités, les gens qui ne participent pas du tout à la pratique sociale, peuvent tous savoir, comme ça. En ne cultivant pas la terre, on pourrait savoir la cultiver, sans travailler on connaîtrait la théorie du travail; les combattants de l'Armée Populaire de Libération pourraient savoir tirer spontanément; les jeunes instruits, sans s'intégrer aux ouvriers, aux paysans et aux soldats, pourraient parfaire leur connaissance des trois pratiques révolutionnaires : n'est-ce pas une totale distorsion de la réalité, des âneries?

Un point de vue philosophique est toujours au service des intérêts d'une classe déterminée. « La connaissance innée » claironnée par Confucius sert à jeter les fondements de l'oppression et de l'exploitation des esclaves par leurs maîtres. D'après ces absurdités, les propriétaires d'esclaves dès leur naissance étaient « en haut et intelligents », alors que les esclaves, dès leur naissance, étaient « en bas et bêtes », et si « ceux qui sont en bas et bêtes » se soustraient la domination de « ceux qui sont en haut et intelligents », leur vie ne serait plus possible. Lin Biao se nomma « génie céleste », plus fort que les autres dès sa naissance, et en conclut qu'il devait « tout commander », « disposer de tout ». Ainsi, il pouvait appliquer, en « rectifiant les noms » ([33]), sa ligne révisionniste contre-révolutionnaire, et accomplir son grand truc de « se modérer et en revenir aux rites ». Quand Marx et Engels ont démasqué les absurdités colportées par les propriétaires fonciers et les capitalistes, ils dirent que le but de ceux-ci était de démontrer que le peuple « doit être dominé par les nobles, les sages et les intelligents ».

Le cerveau constitue l'atelier de finissage de la pensée, et non sa source.

Nous avons dit que la connaissance ne peut prendre sa source que dans la pratique, mais cela ne veut pas du tout dire que la formation de la pensée peut se passer du cerveau de l'homme: ne disons-nous pas souvent qu'une réflexion répétée mûrit l'intelligence? Pour être précis, le cerveau ne constitue pas la source de la pensée, mais son usine de finissage. Si le cerveau de l'homme est un atelier de finissage, elle doit avoir des « matières premières ». D'où viennent ces « matières premières »? Elles ne

peuvent venir que du monde objectif en passant par la pratique. Si le cerveau se sépare de la pratique, s'il néglige les matières premières sensibles du monde objectif, il n'y aura pas de pensée. Engels a déjà indiqué, que par rapport à la connaissance des formes existantes du monde extérieur, « la pensée ne peut jamais tirer et dériver ces formes d'elle-même, mais, précisément, du monde extérieur seul ». (*Anti-Dühring;* E.S., p. 65.) On peut voir que la fonction de la pensée, si elle se sépare des matières premières tirées du monde extérieur, ne peut s'engager que sur la fausse route de l'idéalisme.

Tout le monde connaît ces trois familles de paysans pauvres de la brigade de Nanwang, district de Anping, qui représentent la direction prise par les 500 millions de paysans. La raison pour laquelle elles ont persévéré dans la coopération d'entraide, en présence de conditions difficiles, c'est qu'elles avaient connu les deux pratiques fondamentalement différentes de l'ancienne et de la nouvelle société : dans l'ancienne société on suivait la voie du travail individuel, il n'y avait que des pauvres et des riches, la misère était grande; après la Libération, en empruntant la voie de plus en plus large du socialisme sous la direction du Parti, la vie s'améliora pour tout le monde et on ressentit soi-même la douceur de la nouvelle société. C'est bien la grande quantité d'expériences et d'enseignements pratiques dans ces deux domaines qui, tournant en tous sens dans leur cerveau, leur permit d'élaborer une théorie, la seule théorie juste : écouter les paroles du président Mao, emprunter la voie du socialisme. Si on se sépare de la pratique sociale, le cerveau, cet atelier de finissage, n'aura plus aucune matière première; d'où viendraient alors les idées justes!

Nos camarades ouvriers, avant d'avoir étudier la pensée philosophique du président Mao, ne comprenaient pas ce principe matérialiste selon lequel la matière est première, et la conscience seconde; pour résoudre une question il leur était facile de tomber dans le subjectivisme. Par exemple, une contradiction surgit entre deux camarades; ils viennent nous trouver pour la résoudre. A première vue, les deux personnes semblent aussi fautives l'une que l'autre; une solution s'impose : « Une gifle n'a jamais fait de mal à personne, pourvu qu'elle mette tout le monde d'accord. » Ne pas écouter l'avis des autres, se contenter de les gifler, et considérer, satisfait, que la question est résolue,

et un peu rapide: en réalité la question est beaucoup plus complexe. D'après quelle « matière première » la solution de « vouloir mettre tout le monde d'accord » a-t-elle été élaborée? Aucune. Après avoir étudié la philosophie, compris que la connaissance prend sa source dans la pratique et que si on n'a pas fait d'enquête on n'a pas droit à la parole, quand on rencontre à nouveau ce genre de problème, on écoute tout d'abord l'avis des deux parties, ce que dit celui-ci, ce que demande l'autre, et d'après la « matière première » reflétée, on fait travailler ses méninges pour savoir où se trouve le problème : Où est l'aspect principal de la contradiction? Comment doit-on agir? Ainsi, les contradictions se résoudront plus facilement. En un mot, on ne peut effectuer de réelle vérification qu'à partir d'une élaboration pratique. On peut voir, que la pratique, sans réflexion, sans une « cogitation » plusieurs fois répétée, il n'y a pas d'idée juste: si on a quitté les trois pratiques révolutionnaires, on n'aura pas de « matières premières », et le cerveau étant vide, on s'enfoncera inévitablement dans l'apriorisme idéaliste.

Il y a un point que l'on doit expliciter : nous avons dit que le cerveau de l'homme n'est qu'un atelier de finissage de la pensée: si ceci est un reflet et une évaluation justes du rôle du cerveau humain dans le processus de la connaissance, cela ne veut pas pour autant dire que celui-ci n'a pas son importance dans la production de la pensée. On doit savoir que c'est bien cet « atelier de finissage » de la pensée qui sépare l'homme de l'animal. Marx disait : « Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habilité de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. » (*Le Capital;* Livre I: E.S., t. I, p. 180-181.) Si on ne participe pas aux trois pratiques révolutionnaires, on ne pourra parler ni de connaissances justes, ni d'aucun savoir ni de capacité, c'est une première chose. La deuxième, c'est que sans cet atelier de finissage qu'est le cerveau, sans un travail cérébral ni une réflexion approfondie, même si on a beaucoup de pratique, on ne pourra produire d'idées justes.

Persévérer dans l'unité de la théorie et de la pratique.

Puisque les idées justes prennent leur source dans la pratique, l'action, à elle seule, ne suffirait-elle pas? Pourquoi doit-on encore étudier la théorie révolutionnaire? Parce que notre expérience personnelle est limitée, le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung constituent un bilan scientifique de toute l'expérience pratique de l'humanité, et de toute l'expérience de la lutte du prolétariat. La raison pour laquelle le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung sont une vérité à toute épreuve et valable en tout lieu, c'est bien parce que cette théorie a pris sa source dans la réalité sociale et a été prouvée par elle.

On doit comprendre qu'en ce qui concerne l'ensemble de la classe prolétarienne, le changement de « classe en soi » en « classe pour soi » est constitué par la compréhension consciente de sa propre mission historique, qui ne peut être pleinement réalisée qu'en possédant la théorie marxiste. Le président Mao disait, bien que : « Du fait de son activité pratique, de son expérience acquise au cours d'une lutte prolongée, expérience qui fut généralisée scientifiquement par Marx et Engels et d'où naquit la théorie marxiste qui servit à l'éduquer, il (le prolétariat) fut à même de comprendre l'essence de la société capitaliste, les rapports d'exploitation entre les classes sociales, ses propres tâches historiques, et devint alors une " classe pour soi ". » (*De la pratique ;* T.C., p. 75-76.) Cela se passe de cette façon pour que le prolétariat devienne « classe pour soi ». Pour être membre de cette classe, il faut connaître véritablement la grande mission historique qui nous incombe, posséder une haute conscience de la lutte de ligne et de la lutte des classes; ce n'est qu'en étudiant avec persévérance le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung qu'à travers les trois pratiques révolutionnaires, on pourra y arriver.

Beaucoup d'ouvriers, de paysans et de soldats le ressentent : ce n'est qu'après avoir empoigné la théorie du marxisme que l'on pourra élever jusqu'à la théorie son expérience des trois pratiques révolutionnaires, voir clairement l'essence des choses et phénomènes; que l'on pourra se tenir sur une position plus élevée, voir plus loin, faire resplendir encore plus notre intelligence et notre talent de peuple travailleur.

Dans l'ancienne société, nous, vieux ouvriers, paysans-pauvres et moyens-pauvres, quand nous regardions les capitalistes et les propriétaires fonciers, nous les voyions tellement gros qu'ils ne pouvaient se remuer; nous autres, peuple travailleur, nous mourrions et naissions en masse d'un bout à l'autre de l'année, sans rien avoir à manger. Pauvreté d'un côté et richesse de l'autre : nous haïssions ces phénomènes, et nous nous sommes levés pour la lutte. Mais souvent celle-ci n'aboutissait pas, ne pouvait résoudre fondamentalement les problèmes. Pourquoi? C'est clair : c'est parce qu'à cette époque nous n'avions pas encore compris la théorie révolutionnaire. Après la fondation du Parti communiste Chinois, le grand dirigeant le président Mao a uni la vérité universelle du marxisme avec la pratique spécifique de la révolution chinoise, et nous, après avoir armé nos têtes de la pensée-maotsétoung, nous avons compris que les malheurs et difficultés que subissaient le peuple travailleur dans l'ancienne société étaient engendrés par l'exploitation et l'oppression d l'impérialisme, des propriétaires fonciers et des capitalistes. Si l prolétariat et le peuple travailleur veulent s'émanciper. ils doiven se lever et combattre, devenir les maîtres, en suivant la théorie d « le pouvoir est au bout du fusil ». On voit qu'il y a une grand différence entre posséder et ne pas posséder la théorie marxiste.

Dans l'ancienne société, nous disions du gouvernement, des tribunaux et des postes de police réactionnaires qu' « ils étaient comme les portes du Yamen (34) dont l'entrée était interdite à ceux qui n'avaient pas d'argent ». Mais quant à savoir au service de quelle classe était ce « Yamen » et surtout de quelles façons on pouvait le détruire, ce n'était pas clair. Après avoir étudié le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung, et compris que le « Yamen » était un appareil d'état des propriétaires fonciers et des capitalistes pour opprimer le peuple travailleur, celui-ci voulut alors relever la tête et ne put s'empêcher de le détruire pour en fonder un autre, prolétarien. Si on n'étudie pas la théorie révolutionnaire, on continuera à tâtonner. Dans le Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius, nous avons approfondi nos connaissances. Confucius avait l'humanité et la vertu plein la bouche, en réalité il cherchait à mystifier les gens pour assurer sa domination réactionnaire. Mais comment pouvons-nous percer ce phénomène superficiel qu'est son « humanité et sa vertu », voir clairement son essence réactionnaire, si nous ne

possédons pas correctement le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung? Confucius en disant : « L'homme bienveillant aime tous les hommes » et « ce que tu ne désires pas faire, ne le fais pas faire aux autres », était si vertueux en apparence! Ce n'est qu'en se servant de ce miroir magique qu'est le marxisme que l'on pourra démasquer de telles assertions. Le président Mao indique : « Quant au prétendu " amour de l'humanité ", jamais depuis que celle-ci s'est divisée en classes, il n'a existé d'amour aussi général. Toutes les classes dominantes du passé se sont complu à prêcher un tel amour et nombre de « sages » en ont fait autant, mais personne encore ne l'a réellement mis en pratique, car c'est chose impossible dans la société de classes. » (*Causeries sur l'art et la littérature;* T.C., p. 299-300.) Ceci détruit d'un seul coup cette calamité « l'homme bienveillant aime tous les hommes », car loin « d'aimer les hommes » elle les mange, elle mange la chair et boit le sang des esclaves. Lin Biao qui a tout emprunté à Confucius, en a bien saisi l'intention diabolique.

En résumé, on ne peut opposer la véritable connaissance issue de la pratique à l'étude de la théorie révolutionnaire. Nous avons dit que si l'on compare la théorie à la pratique, la pratique est le principal : « le point de vue de la pratique, c'est le point de vue premier, fondamental de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance ». (*De la pratique;* T.C., p. 703.) La pratique par rapport à la connaissance « joue en général le rôle principal, décisif, et quiconque le nie n'est pas un matérialiste ». (*De la contradiction;* T.C., p. 123.) Toutefois, la théorie, la pensée, dans des conditions déterminées, jouent à leur tour un rôle déterminant, ceci aussi il faut le reconnaître, dans le sens où Lénine dit « sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire »; allons-nous à l'encontre du matérialisme en disant cela? Non. Le président Mao dit : « Tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique, le matériel détermine le spirituel, l'être social détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique. Ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais, évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique. » (Idem p. 124.)

Tenons-nous-en au point de vue que la pratique est première et continuons la révolution.

Reconnaître ou ne pas reconnaître que la pratique est première, que la connaissance ne doit pas se séparer d'elle, concerne la grande question : Savoir à quelle ligne de la connaissance s'en tenir. Quand il parlait de la différence entre les deux lignes fondamentales en philosophie, Lénine disait : « Faut-il aller des choses à la sensation et à la pensée? Ou bien de la pensée et de la sensation aux choses? Engels s'en tient à la première ligne, celle du matérialisme. Mach s'en tient à la seconde, celle de l'idéalisme. » (*Matérialisme et empiriocriticisme;* E.P., p. 37.) Nous devons nous en tenir à cette ligne de la connaissance du matérialisme : aller des choses à la sensation et à la pensée, c'est-à-dire soutenir le point de vue que la pratique est première. Elle est le pont qui nous fait passer des choses à la sensation, à la pensée. S'il n'y avait pas ce pont, il n'y aurait absolument aucun moyen de réaliser le passage des choses à la sensation, à la pensée. Si on nie la pratique, l'analyse et l'étude, et si on se met en accord avec ces absurdités du confucianisme : « la pensée renferme dix mille théories, dix mille théories se trouvent dans la pensée », et « en dehors de la pensée il n'y a rien », nous tomberons assurément dans cette ligne de la connaissance idéaliste : « aller de la pensée et de la sensation aux choses ».

Qu'on en ait conscience ou pas, si on n'affirme pas le fait que la pratique est première, cela équivaut à le nier. Dire que l'on est partisan ni de l'un ni de l'autre est impossible. Nous devons élever notre connaissance de ce problème, agir consciemment avec le point de vue que la pratique est première, afin de bien effectuer toutes nos tâches.

Certains disent que nous sommes en première ligne des trois pratiques révolutionnaires, que chaque jour nous y sommes plongés, mais que nous avons encore de l'apriorisme idéaliste. C'est très juste, les ouvriers, les paysans et les soldats sont aux premières lignes de la pratique, ils possèdent une grande richesse d'expériences tirée de la pratique, et évidemment ils saisissent avec le plus de facilité et prennent en main ce principe que la

connaissance vient de la pratique. Mais cela ne veut pas du tout dire qu'ils ne subissent pas les influences de l'apriorisme.

Par exemple, une ouvrière d'une filature, après de gros efforts et les conseils répétés d'autres maîtres ouvriers, avait élevé progressivement son niveau technique jusqu'à embobiner 22 bobines par minute. Il y a deux manières de voir cette chose: certains diront que pour ce coup, elle n'a pas relâché ses efforts, le travail fini, elle ne s'en allait pas, les fils de soie lui ont taillade les doigts. Si elle peut le faire, pourquoi ne le pourrions-nous pas? Il n'y a qu'à s'en tenir au fait que la pratique est première, et avec des efforts et de l'application, ça ira sûrement. Au contraire, d'autres diront qu'elle est « habile d'une manière innée » et que pour moi qui suis maladroit de tous mes membres, ça ne va pas. N'est-ce pas là l'influence de l'apriorisme idéaliste? Ainsi, on ne peut pas dire que parce que nous baignons tous les jours dans la pratique, nous ne sommes pas influencés par l'apriorisme.

Encore un exemple : certains jeunes pensent qu'ils ont une bonne origine sociale, et donc qu'ils se trouvent dans la situation « une bonne racine, un beau bourgeon », et c'est pourquoi ils se relâchent dans la réforme de leur conception du monde. La théorie matérialiste de la connaissance considère que la conscience de la lutte de lignes et de classes des hommes ne peut s'acquérir que par l'étude de la théorie et des trois pratiques révolutionnaires, qu'en empruntant la voie de l'intégration aux ouvriers, aux paysans et aux soldats. « La bonne racine » ne sera pas forcément « un beau bourgeon ». Si on pense qu'avec une bonne origine sociale on aura sûrement une bonne idéologie et une bonne politique, n'est-ce pas là être « rouge » de naissance? Ceci va à l'encontre de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance.

Le président Mao nous dit : « La lutte de classes, la lutte pour la production et l'expérimentation scientifique sont les trois grands mouvements révolutionnaires de l'édification d'un pays socialiste puissant. Ces mouvements constituent une sûre garantie permettant aux communistes de se garder de toute bureaucratie, de se prémunir contre le révisionnisme et le dogmatisme et de demeurer toujours invincibles, une sûre garantie permettant au prolétariat de s'unir avec les larges masses travailleuses et de pratiquer une dictature démocratique. » (Cité dans « Le pseudo-

communisme de Khrouchtchev et les leçons historiques qu'il donne au monde », 14 juillet 1964). Nous devons bien nous rappeler l'enseignement de notre président, persévérer dans la participation aux trois pratiques révolutionnaires, car c'est ainsi que l'on acquerra le pouvoir de connaître véritablement le monde et de le transformer, et avancer sans arrêt sur la large voie de la révolution ininterrompue.

CHAPITRE 13

LA MATIÈRE SE TRANSFORME EN ESPRIT, ET L'ESPRIT EN MATIÈRE

Nous avons dit plus haut que les idées justes des hommes ne peuvent venir que de la pratique. De quelle façon la connaissance humaine est-elle, en fin de compte, engendrée par la pratique, puis se met à son service? Il suffit de regarder le processus de développement de la connaissance pour comprendre. Ce processus, c'est le processus de la matière qui se transforme en esprit, et de l'esprit en matière.

Nous allons d'abord parler du premier stade du processus de développement de la connaissance, qui est le stade de la matière qui se transforme en esprit.

Comment la matière se transforme-t-elle en esprit?

S'il n'y avait pas de matière, on ne parlerait pas d'esprit, l'esprit est un reflet de la matière. Marx disait : « le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme ». (*Le Capital;* Livre I, E.S., t. I, p. 29) Cela est valable pour le concept, l'esprit, la pensée (y compris les théories, la politique, les plans, les moyens d'action). Le mouvement réel, transposé et transporté dans le cerveau de l'homme, comme le dit Marx, indique que la matière se fait (ou se convertit en) esprit, la matière se transforme en esprit.

Par exemple, l'acier c'est de la matière existant objectivement,

et quand nous connaissons les propriétés et les utilisations de l'acier, nous transposons et transportons dans notre cerveau cette matière qu'est l'acier, c'est-à-dire qu'il y a réflexion dans notre cerveau de cette matière. S'il n'y avait pas d'acier, il est évident qu'on ne parlerait même pas de la connaissance de ses propriétés et utilisations. L'acier qui se reflète dans le cerveau de l'homme, qui se transforme, se convertit en connaissance et pensée, n'est-ce pas là la transformation de la matière en esprit?

La connaissance que nous avons des phénomènes objectifs que sont les classes et la lutte des classes, ou pour parler autrement, le concept de lutte des classes, c'est le reflet dans notre cerveau du phénomène objectif des classes et de la lutte des classes. Dans une société où il n'y aurait pas de classes ni de lutte des classes, les hommes ne pourraient en avoir de reflet, de connaissance. Les classes et la lutte entre elles se reflètent dans le cerveau de l'homme, et se transforment, se convertissent en concepts de classe et de leur lutte : n'est-ce pas là la matière qui se transforme en esprit? D'autre part, s'il n'y avait pas de matière reflétée, il ne pourrait y avoir d'esprit qui reflète cette matière. La matière précède l'esprit, l'esprit prend sa source dans la matière. Le principe est : le processus de la connaissance humaine commence tout d'abord par la matière, la première étape du processus de la connaissance c'est la matière qui se transforme en esprit.

La matière se transforme en esprit, concrètement cela veut dire que la connaissance sensible passe à la connaissance rationnelle sur la base de la pratique. Le président Mao a dit : « engagés dans des luttes diverses au cours de leur pratique sociale, les hommes acquièrent une riche expérience, qu'ils tirent de leur succès comme de leurs revers. D'innombrables phénomènes du monde extérieur objectif sont reflétés dans le cerveau par le canal des cinq organes des sens — la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; ainsi se constitue, au début, la connaissance sensible. Quand ces données sensibles se sont suffisamment accumulées, il se produit un bond par lequel elles se transforment en connaissance rationnelle, c'est-à-dire en idées. C'est là un processus de la connaissance. C'est le premier degré du processus général de la connaissance, le degré du passage de la matière, qui est objective, à l'esprit, qui est subjectif, de l'être à la pensée » (*D'où viennent les idées justes?* T.C., p. 544)

Dans le processus de la pratique, les hommes, de fait, ne voient

au début que l'aspect phénomènal d'une chose, que quelques parties, la relation extérieure existant entre cette chose et les autres. Prenons l'expérience du camarade Yao Shichang du district de Penglai dans le Shandong en ce qui concerne la recherche d'une production élevée d'arachide. Mis à part son contact quotidien avec les multiples facettes de sa pratique de production de l'arachide, il consacra du temps et fit des observations pendant plus de 60 nuits d'affilée, attacha plus de 170 écriteaux sur deux pieds d'arachide (un écriteau sur chaque bouton de fleur ouvert), c'est de cette façon qu'il connut la situation de chaque fleur, le moment de leur ouverture. Ces connaissances ne sont encore que des phénomènes de cette chose qu'est l'arachide, elles sont partielles, superficielles, et n'ont pas bien maîtrisé certaines lois dans la croissance de cette plante. C'est ce que l'on appelle le stade de la connaissance sensible. A ce stade, on ne saurait parler d'avoir des connaissances quelque peu profondes. La connaissance a encore besoin de progresser.

La poursuite de la pratique sociale provoque la répétition de la sensation des choses issues de la pratique, alors se produit un bond dans le cerveau de l'homme en ce qui concerne le processus de la connaissance, ce qui engendre des notions. La connaissance ne concerne déjà plus le phénomène de la chose, ni ses côtés apparents, ni ses liaisons extérieures, mais l'essence appréhendée de la chose, ses liaisons internes. La connaissance à ce moment-là n'a plus seulement une différence quantitative, mais aussi qualitative, avec la connaissance sensible : c'est la connaissance rationnelle. Reprenons à nouveau l'exemple du camarade Yao Shichang. Sur la base de la maîtrise des connaissances sensibles qu'il a obtenues, il continua la deuxième année à faire des observations, et après que les données sensibles de l'ouverture des fleurs et de l'apparition des fruits d'arachides se soient suffisamment accumulées, il réfléchit beaucoup et à plusieurs reprises; finalement, un bond se produisit dans sa connaissance de la croissance de l'arachide : 60 à 70 % d'arachides donnent des fleurs et des fruits sur la première paire de branches, 20 à 30 % donnent sur la deuxième paire de branches, le tronc principal ne donnant ni fleur ni fruit; il faut 65 jours de l'ouverture des fleurs à la fructification, sans quoi les fruits ne mûrissent pas. Ces connaissances se sont déjà élevées de la connaissance sensible, superficielle et unilatérale jusqu'à la connaissance

rationnelle, c'est-à-dire que l'essence et les lois de la croissance de l'arachide furent maîtrisées d'une manière relativement profonde. Un système efficace d'accroissement de la production fut alors formulé par le camarade Yao Shichang sur la base de cette connaissance. Le résultat fut que l'on éleva la production de 200 à plus de 470 jin par *Mu* d'arachides.

D'après le processus de la connaissance dont on a parlé plus haut, il n'est pas difficile de voir qu'en ce qui concerne la connaissance sensible de l'arachide, on commence par le contact avec elle, et après que cette connaissance sensible se soit suffisamment accumulée, il se produit un bond qu'est la connaissance de l'arachide. Concrètement, c'est ce processus du passage de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle sur la base de la pratique qui nous fait dire que la matière se transforme en esprit.

Pour progresser dans la compréhension du mouvement de la connaissance matérialiste-dialectique qui, sur la base de la pratique, passe de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, nous allons encore amener quelques exemples concrets.

Dans notre connaissance des choses, nous procédons souvent par un processus d'approfondissement graduel de la réalité. Par exemple, après avoir rencontré des difficultés dans les améliorations techniques, nous cherchons et expérimentons. Au début, c'est toujours la connaissance sensible : on en reste au superficiel, ou bien on n'en voie que quelques aspects. Mais il suffit de ne pas avoir peur des difficultés, de faire son travail et après une accumulation suffisante de matériaux sensibles, on fait marcher notre cerveau, on y réfléchit à plusieurs fois, et il arrive toujours un moment où le bond se produit, où l'on trouve la relation interne de la chose, et après avoir saisi la clé du problème, on pourra abattre très vite les barrières infranchissables. C'est ça la connaissance rationnelle.

La connaissance que l'on peut avoir d'un homme se fait de la même façon. Au début on le voit faire telle ou telle chose, dire telle ou telle parole, agir de telle ou telle façon envers autrui, et les jours passant, les données sensibles s'accumulant, sans oublier une analyse de classe à son égard, on finit par s'écrier : « Oh! Il est comme ça, celui-là! » Ce « Oh! » signifie qu'un bond, un approfondissement s'est opéré dans notre connaissance, on peut

dire que c'est la limite entre le passage de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle. Si on respecte ce que dit le matérialisme, ce « Oh! », on le voit, n'a pas été engendré du premier coup d'œil; la décision ne peut intervenir qu'après une réflexion relativement longue dans la pratique. Dans l'ancien temps on disait : « c'est d'après une longue route que l'on connaît les forces d'un cheval, c'est d'après une longue pratique que l'on connaît le cœur de l'homme », « la longue route » et « la longue pratique » nous disent que la connaissance doit être un processus, doit avoir pour base une grande quantité de données sensibles, passer par plusieurs moments de réflexion, et seulement alors elle pourra connaître « les forces du cheval » et « le cœur de l'homme », engendrer une connaissance rationnelle, saisir l'essence de la situation.

Le simple sentiment de classe est du ressort de la connaissance sensible, la conscience de la lutte des classes et de la lutte de lignes représentent la connaissance rationnelle. Wu Qinghua, héroïne de l'opéra « Le détachement féminin rouge » ([35]), était opprimée depuis l'enfance; par la pratique de l'oppression qu'elle subit, elle eût dès le début, cette connaissance sensible que Nan Patien était un ennemi : c'est une chose précieuse. C'est bien cette connaissance qui lui fit emprunter très rapidement le chemin de la révolution, sous la direction du Parti. Mais finalement la connaissance sensible c'est encore une connaissance superficielle et unilatérale des choses, c'est une connaissance peu profonde. C'est pourquoi, lors de sa première action d'extermination totale du bandit Nan, afin de se venger, elle oublia la situation générale et s'arrogea le droit, au mépris des conseils de ses compagnons d'arme, de tirer sur Nan Patien; elle dévoila trop tôt le signal de l'action, ce qui eu une influence négative sur tout le plan du combat. Plus tard, éduquée par le Parti, Wu Qinghua, se servant de la théorie marxiste concernant les classes et la lutte des classes, fit le bilan de son enseignement et de son expérience, prit subitement conscience et fit un bond dans le domaine idéologique : elle comprit qu'elle devait unir la haine qu'elle éprouvait à celle de tous les exploités; Nan Patien n'est pas le seul dans son genre, il doit être mis en relation avec les chacals du monde entier. Après avoir compris ce qu'était la haine de classe, que le prolétariat ne peut se libérer qu'après avoir libéré l'humanité entière, elle devint un combattant d'avant-garde ayant une

conscience de classe et de ligne supérieures. En fin de compte elle extermina le bandit Nan et proclama la libération du Village des Cocotiers. Sur les deux coups de feu que Wu Qinghua avait tiré sur Nan Patien, le premier était dû à un mouvement aveugle, sous l'emprise d'une connaissance sensible; le deuxième était un mouvement conscient, dirigé par une connaissance juste. L'état d'esprit idéologique n'étant pas le même, les résultats furent aussi très différents.

Aussi, passer de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle sur la base de la pratique, c'est connaître les choses objectives et tracer la voie inévitable de la transformation de la matière en esprit. Le président Mao dit bien : « Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène ou cet ensemble de phénomènes, car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux dans leur apparence; de même, c'est là le seul moyen de découvrir l'essence de ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes, et de les comprendre. Tel est le processus de connaissance que suit tout homme dans la réalité, bien que certaines gens, déformant à dessein les faits, prétendent le contraire. » (*De la pratique;* T.C., p. 74) Confucius et Lin Biao sont ces gens qui, « déformant à dessein les faits, prétendent le contraire ». Ils nient fondamentalement le caractère matériel du monde objectif, nient que la pratique constitue la base de la connaissance, et déblatèrent sur la « connaissance innée », « recevoir le Mandat Céleste », etc.

Réaliser le bond de la transformation de la matière en esprit.

Comment peut-on réaliser justement le bond de la transformation de la matière en esprit?

Nous allons aborder principalement trois points.

Tout d'abord, on doit approfondir la réalité, étudier modestement auprès des masses, et récolter suffisamment de données sensibles. Cela constitue la base pour la formation des idées justes, et sans cela, aucun bond n'est possible. Le président Mao a dit : « C'est seulement lorsque les données sensibles sont en grand nombre (et non pas fragmentaires, incomplètes),

conformes à la réalité (et non pas illusoires), qu'il est possible, sur la base de ces données, d'élaborer des concepts corrects, une logique juste. » (idem p. 77) Si on réalise ces deux points : « en grand nombre » et « conformes à la réalité », on pourra s'attaquer à la pratique et bien étudier auprès des masses.

Ensuite, il faut se creuser les méninges, être capable de faire fonctionner son organe à penser. Avec beaucoup de données sensibles, si on n'a pas bien analysé et réfléchi, on ne pourra pas faire marcher notre cerveau pour la révolution ni réaliser de bond dans la connaissance. Le président Mao a dit : « Pour refléter pleinement une chose dans sa totalité, pour refléter son essence et ses lois internes, il faut procéder à une opération intellectuelle en soumettant les riches données de la perception sensible à une élaboration qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au-dedans, de façon à créer un système de concepts et de théories: il faut sauter de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle. » (*De la pratique;* p. 79). A l'origine, la pensée est une chose qui est sortie de l'atelier de finissage qu'est le cerveau, sur la base des données sensibles: si on se sépare du cerveau, si on ne réfléchit pas aux problèmes, alors il sera inutile de parler

« rejeter la balle pour garder le grain, éliminer ce qui est lacieux pour conserver le vrai, passer d'un aspect des énomènes à l'autre, du dehors au-dedans ». Ainsi, si l'on veut aliser la transformation de la matière en esprit, réaliser le bond : la connaissance sensible à la connaissance rationnelle et que . on réfléchit mal, ça n'ira pas.

Enfin, en ce qui nous concerne, pour réaliser le bond de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle d'une manière juste, on ne peut absolument pas se séparer de la direction du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung. Si on a un grand nombre de données réelles et une direction idéologique juste, la position, le point de vue et la méthode justes, et en plus, si on met en action le cerveau d'une manière satisfaisante, on pourra expliquer les problèmes à partir de l'union de la théorie et de la réalité, réaliser le bond de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, de la matière à l'esprit. Si on n'a pas de théorie révolutionnaire dirigeante, même avec beaucoup de données sensibles et un effort cérébral soutenu, il ne sortira pas

d'idées justes, et on ne réalisera pas l'approfondissement continu de la connaissance.

Les cadres de Daqing, sous la direction des deux œuvres *De la pratique* et *De la contradiction*, s'en tiennent aux styles et aux systèmes révolutionnaires suivants : « Les trois confrontations » (être confronté à la base, aux masses, à la production), « les cinq sur place » (faire venir sur place le travail politique, la direction de la production, le travail de planification, le ravitaillement et les services), « les cadres habitent dans l'équipe », « les cadres sont aux premières lignes du travail manuel » ; du point de vue de la théorie de la connaissance, ils ont concrétisé le mot d'ordre « partir des masses pour retourner aux masses » et concrétisé la théorie marxiste de la connaissance.

Les cadres de la brigade de Dazhai s'en tiennent aux « six assiduités » : avoir l'oreille, les yeux, le cerveau, la bouche, les pieds et les mains assidus. Voici de quelle façon ils ressentent ces « six assiduités » : avoir l'oreille assidue, c'est écouter l'avis des masses ; avoir les yeux assidus, c'est être attentif dans l'observation des choses ; avoir le cerveau assidu, c'est faire souvent travailler son esprit, réfléchir aux méthodes ; avoir la bouche assidue, c'est éduquer souvent les masses ; avoir les jambes assidues, c'est aller à un endroit avant les masses elles-mêmes ; avoir les mains assidues, c'est faire les choses avant que les masses ne les fassent. Ces « six assiduités » appliquées par les cadres, constituent l'exemple de la matière se transformant en esprit et l'esprit en matière : ce n'est qu'en ayant les oreilles, les yeux, les pieds, les mains assidus que l'on peut recueillir de riches connaissances sensibles ; ce n'est qu'en ayant le cerveau assidu que l'on élèvera la richesse des connaissances sensibles à la connaissance rationnelle, que l'on saisira l'essence des choses, que l'on aura le droit à la parole dans le travail de direction.

Pour réaliser le bond de la transformation de la matière en esprit, du passage de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, il faut faire des efforts. Afin de continuer et de promulguer l'esprit révolutionnaire du camarade Jiao Yulu ([36]), et éclaircir les tenants et aboutissants des trois grandes calamités naturelles que sont l'inondation, la tempête de sable et les terres alcalinisées, les membres du comité du district de Lankao ont marché, avec dans la poche les œuvres du président Mao, sur les épaules leurs bagages et leurs pelles, plus de deux milles Li et

foulés toutes les terres de Lankao. Ils ont fait des recherches rivière par rivière, examinés monticule de sable par monticule de sable; ils sont partis en quête de petits cours d'eau, observé le début et la fin des tempêtes de sable, étudié la manière de traiter l'alcalinité, fait le bilan de l'expérience des masses pour acquérir la juste connaissance du traitement de ces « trois calamités ».

Zhao Puyu, médecin militaire de l'A.P.L., fit à plusieurs reprises des expériences sur lui-même et se prépara à sacrifier sa vie pour acquérir des connaissances justes sur la piqûre en profondeur au point « Yamen » ([37]).

Ainsi, pour obtenir des connaissances véritables, on doit, sous la direction du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsé-toung, participer soi-même à la pratique sociale, approfondir la réalité, faire des recherches et des études, maîtriser une grande quantité de connaissances sensibles et passer par le processus qui consiste « à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au-dedans »: ce n'est qu'ainsi qu'on atteindra la connaissance rationnelle. Mais, sans efforts, ça n'ira pas : « Le matérialisme et la dialectique — écrit le président Mao — exigent des efforts; ils veulent que l'on parte de la réalité objective, que l'on se soumette à son contrôle. Si l'on ne fait pas d'effort, on risque de glisser dans l'idéalisme et la métaphysique. » (Note sur les « Documents à propos du groupe contre-révolutionnaire de Hou Feng. »).

Faisons attention à surmonter l'empirisme et la tendance à s'écarter de la réalité.

La connaissance sensible et la connaissance rationnelle sont deux stades indissociables dans le mouvement d'approfondissement de la connaissance. La connaissance sensible sert de base à la connaissance rationnelle, et sans connaissance sensible il n'y aurait pas de connaissance rationnelle: c'est là le matérialisme dans la théorie de la connaissance. Mais, « la tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever de la sensation à la pensée » (*De la pratique;* p. 72), c'est pourquoi la connaissance sensible doit se développer en connaissance rationnelle: c'est là la dialectique dans la théorie de la connaissance. Le président Mao

écrit : « La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance » (idem p. 79). Nous devons bien apprendre et maîtriser le rapport dialectique entre connaissance sensible et connaissance rationnelle.

Les expériences sont précieuses mais l'empirisme est erroné, car il constitue une absolutisation de l'expérience, une absolutisation de la connaissance sensible. L'expérience peut devenir un échelon dans le progrès de nos connaissances, mais l'empirisme peut devenir un obstacle à ce progrès. Il y a des camarades empiristes qui négligent fréquemment la connaissance rationnelle, qui négligent le rôle dirigeant de la théorie et de la ligne dans la pratique révolutionnaire. Ces camarades font énormément d'efforts pour tirer la charrette, mais quand ils relèvent la tête, ils ont perdu tout contact avec les circonstances objectives qui se sont développées. Ils ne comprennent pas que leurs propres expériences ne sont encore que sensibles et partielles; ils ne réalisent pas que la tâche principale de la connaissance consiste à maîtriser les lois et la nature des choses, et que la connaissance sensible doit s'élever jusqu'à la connaissance rationnelle. Dans la réalité, on ne peut avoir par soi-même la pratique de toutes choses, beaucoup de connaissances sont constituées par des choses expérimentées indirectement, sont le bilan des expériences faites par les hommes qui nous ont précédés. Si ces connaissances reflètent justement les choses objectives, elles sont dignes de foi. Si on veut éviter de s'embourber dans l'empirisme étroit, nous devons étudier et lire consciencieusement sur la base de la participation aux trois pratiques révolutionnaires, se pénétrer de l'expérience des autres, pour servir la révolution et la construction socialistes.

Des camarades pensent à tort que la connaissance rationnelle est constituée de « principes creux ». La connaissance rationnelle est-elle vraiment constituée de « principes creux »? Non évidemment. Sur la base de la pratique, une chose, après être passée par le finissage scientifique du cerveau, n'est pas du tout « creuse », mais elle reflète d'autant mieux l'essence et la chose dans son ensemble. C'est ainsi que Lénine dit : « De l'intuition vivante à la pensée abstraite, *et d'elle à la pratique* — tel est le chemin dialectique de la connaissance de la *vérité*, de la connaissance de

la réalité objective », mais « *toutes* les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, non creuses) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus *complètement* ». (« Résumé de *Science de la Logique* de Hegel »; O., t. 38, p. 160). Prenons les contradictions entre Shang Yang de l'école légiste, et Du Zhi et Gan Long de l'école confucéenne : si on les regarde de l'extérieur, si on en reste à la connaissance sensible, celles-ci n'apparaîtront que sous leur aspect individuel; si on les replace dans les grands changements sociaux qui avaient lieu à cette époque, et que l'on élève les contradictions entre Shang Yang, Du Zhi et Gan Long à la connaissance rationnelle, que l'on pénètre leur essence, on verra que ce sont des contradictions entre deux classes, deux lignes politiques, entre le progrès et la régression, la révolution et la restauration. Dirons-nous que les contradictions existant entre eux personnellement reflétaient la totalité de la lutte et son essence, ou bien que les contradictions existant entre la ligne politique de régression des aristocrates esclavagistes et celle, réformatrice, de la classe montante des propriétaires fonciers féodaux reflétaient la totalité de la lutte et son essence? C'est bien sûr cette deuxième définition et non la première qui est la bonne. On voit que la connaissance rationnelle qui prend sa source dans la pratique, à savoir les choses données par l'abstraction scientifique, n'est pas du tout un « principe creux », non digne de foi, mais qu'elle est d'autant plus proche de l'aspect authentique de la réalité.

Le président Mao a dit : « Ceux qui ont de l'expérience pratique doivent étudier la théorie et apprendre sérieusement dans les livres; c'est alors seulement qu'ils pourront systématiser leur expérience, la synthétiser et l'élever au niveau de la théorie. Ils éviteront ainsi de prendre leur expérience limitée pour une vérité générale et de commettre des erreurs d'ordre empirique. » (*Pour un style de travail correct dans le Parti;* O.C., tome 3, p. 38). Nous, ouvriers, paysans et soldats, nous devons bien nous rappeler ces paroles, lire et étudier sérieusement, surmonter la cécité, et élever notre conscience.

Un autre extrême de l'empirisme, c'est ne reconnaître de l'importance qu'à la seule connaissance rationnelle, et négliger la connaissance sensible, la pratique. En réalité, ceux qui prônent ceci nient que l'esprit, la théorie prend sa naissance dans la matière, la pratique et que la connaissance rationnelle est

engendrée par la connaissance sensible; ils absolutisent la connaissance rationnelle, ils absolutisent ce qu'il y a dans les livres. C'est ce que nous appelons souvent le « culte du livre », la théorie se séparant de la pratique.

Le président Mao a dit il y a plusieurs dizaines d'années : « Que représentent les connaissances acquisent par les étudiants dans les livres? Même si elles sont vraies, elles n'en restent pas moins des théories que nos prédécesseurs ont élaborées en généralisant l'expérience de la lutte pour la production et de la lutte de classes; elles ne proviennent pas de l'expérience personnelle des étudiants. Certes, il est absolument nécessaire qu'ils possèdent ces connaissances, mais ils doivent se rendre compte que, dans un certain sens, ce ne sont que des connaissances unilatérales : vérifiées par d'autres, elles ne l'ont pas encore été par eux-mêmes. Le plus important pour eux est de savoir les appliquer dans la vie, dans la pratique. » (idem p. 35-36).

L'influence du confucianisme étant relativement grande, les gens empoisonnés par la ligne d'éducation révisionniste de Liu Shaoqi et de Lin Biao n'écoutent pas les instructions données par le président Mao en ce qui concerne la révolution dans l'enseignement, ainsi que sa ligne d'éducation prolétarienne; au contraire, ils sont bien au fait des lignes bourgeoises. « L'instruction en premier », « la direction par la notation » : c'est, du point de vue de la théorie de la connaissance, l'absolutisation de la connaissance rationnelle, de la connaissance livresque. Peu importe si vous allez vous en servir, peu importe si vous n'avez pas vraiment compris, il suffit que vos connaissances livresques soient nombreuses, que vous puissiez les réciter par cœur et ce sera excellent. Quant à savoir d'où viennent les connaissances, et qui elles servent, ils ne s'en occupent pas.

Une méthode existe-t-elle pour que ces gens n'ayant que des connaissances livresques, deviennent des éléments cultivés dont le savoir correspond à la réalité? Le président Mao a dit : « le seul moyen, c'est de les orienter vers un travail pratique, d'en faire des praticiens; c'est d'engager ceux qui font un travail théorique à entreprendre l'étude de questions pratiques importantes. Voilà comment nous pourrons atteindre notre but. » (idem p. 36). Espérons que les camarades ayant relativement beaucoup de connaissances livresques, et relativement peu d'expériences pratiques agissent suivant ces conseils.

Le bond de l'esprit se transformant en matière a une signification encore plus grande.

Après avoir accompli le bond que constitue la transformation de la matière en esprit, de la connaissance sensible en connaissance rationnelle, les hommes ont-ils achevé le processus de la connaissance des choses objectives? Non, pas encore. Le bond constitué par la transformation de la matière en esprit, des connaissances sensibles en connaissances rationnelles, n'est que la moitié de tout le processus de la connaissance: du point de vue de la philosophie marxiste, « cette moitié... n'est pas la plus importante » (*De la pratique;* p. 80). La moitié la plus importante du processus de la connaissance, c'est le bond de l'esprit qui se transforme en matière, de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire.

Pourquoi dit-on que la transformation de l'esprit en matière a une plus grande signification encore que la matière se transformant en esprit? Le président Mao le dit : « Seul, en effet, ce bond permet d'éprouver la valeur du premier, c'est-à-dire de s'assurer si les idées, théories, politique, plans, moyens d'action, etc., élaborés au cours du processus de réflexion du monde objectif sont justes ou faux; il n'y a pas d'autres moyen de faire l'épreuve de la vérité. Or, si le prolétariat cherche à connaître le monde, c'est pour le transformer, il n'a point d'autre but. » (*D'où viennent les idées justes?* T.C., p. 545).

Ces mots de notre président ont deux sens : le premier c'est que le but de la connaissance du monde est de le changer totalement; le deuxième c'est que la justesse d'une connaissance doit être éprouvée dans la pratique. Voici pourquoi nous disons que le deuxième bond dans le processus de la connaissance est plus important, plus grand que le premier.

Nous cherchons à connaître le monde dans le seul but de le transformer, et le second processus de la connaissance, le deuxième bond, c'est le processus du changement du monde sous la direction de la connaissance rationnelle, l'application de la connaissance acquise au cours du premier bond, pour diriger la pratique; « il s'agit alors d'appliquer dans la pratique sociale la connaissance acquise au cours du premier degré, pour voir si ces

théories, politique, plans, moyens d'action, etc., produisent les résultats attendus » (idem p. 545). Pour cette raison, nous disons que l'esprit se transforme en matière. Si on a une connaissance juste, si on a réalisé le premier bond dans la connaissance, et qu'on se contente d'en parler sans la mettre en pratique, celle-ci perdra toute sa signification. Encore une fois, pour savoir si le premier bond de la connaissance est juste, seule la vérification dans le deuxième bond en apportera la confirmation, il n'y a pas d'autres méthodes. Une connaissance juste ne doit pas être uniquement issue de la pratique, de la réalité objective; elle doit être confirmée dans sa justesse par la pratique, par le monde objectif. Si cette dernière condition n'est pas remplie, on ne pourra dire d'une connaissance qu'elle est juste. Ainsi, si le premier bond du processus de la connaissance s'est séparé du deuxième bond, il a perdu toute signification d'exister, et s'il n'a pas été confirmé, il est tout à fait inutilisable. Cela veut dire que le deuxième bond du processus de la connaissance est vraiment plus grand et plus important que le premier.

« La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde. » (*De la pratique;* p. 80). Dans la pratique de transformation active du monde, si les hommes ont fait passer dans la réalité les résultats prévus, les idées, théories, politique, plans, moyens d'action, etc., qui sont du domaine de l'esprit, cela veut dire que la transformation de l'esprit en matière s'est réalisée. Ce sur quoi nous devons ici particulièrement insister, c'est : de même que la transformation de la matière en esprit ne peut se séparer de la pratique sociale des hommes, la transformation de l'esprit en matière ne peut, elle non plus, absolument pas se séparer de celle-ci.

Dans les trois pratiques révolutionnaires, les ouvriers, les paysans et les soldats réalisent chaque jour la transformation de la matière en esprit et vice versa; c'est pourquoi nous comprenons plus facilement ce processus du mouvement dialectique de la connaissance. Prenons l'unité d'avant-garde de Xiaojinzhuang, district de Yudi de la municipalité de Tianjin (province du Hebei) : en 1974 la production agricole fut très abondante, la production moyenne de céréales et produits agricoles par *Mu* dépassait de près de 50% celle de l'année précédente, le Fleuve

Jaune était « franchi ». Sur l'aire de battage, les têtes d'épi rouge feu du sorgho s'entassaient par « collines », le maïs doré s'amoncelait et formait des « barrages ». De quelle façon a-t-on procédé pour que Xiaojinzhuang ait une si bonne récolte? Un vieux chef d'équipe répondit : ce que nous avons ramassé c'est du maïs, du sorgho, ce que nous avons remporté c'est la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie dans le domaine de la superstructure. Le vieux charretier dit : l'année dernière, sur ce bout de terrain au sud-est du fleuve, on a ramassé en un jour tout le maïs. Cette année on a ramassé pendant trois jours et il en reste encore beaucoup. Vraiment plus on en ramasse plus on en ramène, les charrettes sont les fruits riches et volumineux du Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius! Celui-ci a fait avancer à un niveau plus élevé la pensée des cadres et des membres de notre brigade. Sous la direction de la cellule du Parti, les membres de la commune ont critiqué avec profondeur le confucianisme, idéologie des classes décadentes, et la ligne révisionniste de Lin Biao; en balayant toutes les vieilles pensées des classes exploiteuses, ils ont beaucoup élevé leur conscience de la lutte de classes, de la lutte de ligne et de la révolution ininterrompue sous la dictature du prolétariat. Tout le monde dit : Lin Biao voulut restaurer le capitalisme, nous voulons agir pour le socialisme! Nous devons nous en tenir au progrès sur le plan politique, et aussi avancer à grands pas dans la production. Xiaojinzhuang, sur la partie nord du fleuve Haihe, est une région marécageuse, la terre y est noire, battue par les vents, la sécheresse et l'inondation frappent facilement. Au printemps, à l'époque des semailles, quand la sécheresse sévit, il n'y a pas une pousse et le sol est craquelé. Les cadres et les membres de la commune se sont unis et ont réellement critiqué la conception du « Mandat Céleste » de Confucius, ils ont cru fermement que l'homme pouvait vaincre la nature. Ils ont pris Dazhai pour exemple, et dans les jours de grande sécheresse, en s'appuyant sur la grande activité des femmes, des hommes, des jeunes et des vieux, ils déployèrent la lutte de résistance à la sécheresse et de reconstitution des pousses. Malgré la sécheresse, les récoltes furent d'un vert vigoureux. Autrefois, la région était infestée d'insectes nuisibles; on les appelait « insectes célestes »; à présent, les cadres et les membres de la commune de Xiaojinzhuang sont déterminés à détruire ces « insectes célestes », et à sauvegarder la bonne récolte. Aux cours

politiques du soir ils ont tiré la conclusion de l'expérience du traitement des insectes, et après avoir étudié les lois de leur croissance, tout le village passa à l'action au moment de leur ponte : ils firent de l'insecticide avec de la suie, pour le répandre sur les feuilles de maïs et de sorgho; en trois jours seulement ils arrosèrent d'insecticide les pousses sur plus de 800 *Mu*. Ceci fait, les « insectes de malheur » furent totalement détruits. Tout le monde disait joyeusement : le Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius a détruit les « insectes célestes » et a provoqué une très bonne récolte dans l'agriculture. Ceci montre d'une manière vivante ce principe profond que l'esprit se transforme en matière: comme nous l'enseigne le président Mao : « Les idées justes qui sont le propre d'une classe d'avant-garde deviennent, dès qu'elles pénètrent les masses, une force matérielle capable de transformer la société et le monde. » (*D'où viennent les idées justes?* p. 544).

Une idée juste doit souvent se frayer un chemin en s'y prenant à plusieurs fois.

Après le deuxième bond fait dans la connaissance, c'est-à-dire après le bond de l'esprit à la matière, de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire, peut-on estimer que le mouvement de la connaissance est terminé? Nous disons oui et non. Oui, car les idées, les théories, les plans et les méthodes d'action acquisent au premier stade de la connaissance sont devenus réalités à travers la transformation du monde, ont atteint le but escompté. Par exemple, la réalisation d'une certaine innovation technique, le succès dans une expérience scientifique, la transformation d'un sol alcalin, la victoire dans une lutte politique, dans tout cela on peut compter avoir atteint le but escompté. En ce sens, le mouvement de la connaissance est terminé.

Pourquoi dit-on aussi qu'il n'est pas terminé? Parce que, d'une manière générale, que se soit la pratique de la transformation de la nature ou de la société, les pensées, théories, plans déterminés à l'origine par les hommes, et réalisés sans aucun changement sont en très petit nombre. Sans parler de situations complexes, même dans les cas relativement simples, on rencontre très peu de

situations qui sont satisfaisantes dès le premier essai. La raison en est que « les gens qui transforment la réalité sont constamment soumis à de multiples limitations : ils sont limités non seulement par les conditions scientifiques et techniques, mais encore par le développement du processus objectif lui-même et le degré auquel il se manifeste (les aspects et l'essence du processus objectif n'était pas encore complètement mis en évidence) ». (*De la pratique;* p. 82). Dans ces conditions, du fait des circonstances non encore prévues à l'origine avant la mise en pratique, il s'ensuit que des pensées, théories, plans et méthodes d'action soient changés partiellement ou totalement. Cela veut dire qu'il existe des idées, théories, plans, méthodes d'action déterminés ne correspondant ni partiellement ni totalement à la réalité, et qui sont partiellement ou totalement erronés. La raison pour laquelle nous disons de la connaissance des hommes qu'elle est toujours un processus, et qu'on peut difficilement éviter que le subjectif ne corresponde pas à l'objectif, c'est que dans la réalité, s'il existe des succès absolus, ils sont extrêmement rares; on a besoin de passer par plusieurs échecs pour être victorieux. Ceci ne viole pas la théorie marxiste de la connaissance, tout au contraire.

Pourquoi y a-t-il eu trois batailles au ravin de Langwozhang ([38])? Cela veut dire qu'il y a eu un processus de la connaissance. La première fois on a abouti à un échec, on a tiré les conclusions et on a recommencé. La deuxième fois, échec de nouveau, on tire encore les conclusions et on recommence. La troisième fois tout va bien, le subjectif reflète l'objectif, rien n'a été emporté par les eaux de crue.

Le reboisement de la montagne déserte de Shashiyu : la première fois on reboisa 80 *Mu,* mais le sable, puis la sécheresse, ne laissa en vie que deux ou trois arbres sur chaque centaine. Les travailleurs ne perdirent absolument pas courage, « même s'il ne reste qu'un seul arbre, nous n'aurons aucun brin de tristesse ». Ils tirèrent consciencieusement les conclusions des expériences, et continuèrent le reboisement. Quand ils ne comprenaient pas ils étudiaient, et après avoir étudié ils appliquaient ce qu'ils avaient appris; on recommença deux fois après cet échec, puis trois fois, cinq fois; une année même ils reboisèrent quatre fois à la suite. En fin de compte le succès vint, et 1 200 *Mu* de montagne aride se transformèrent en montagne « coiffée de pins et de cèdres, ceinte d'arbres fruitiers » : ils atteignirent leur objectif.

Les innovations techniques, elles non plus, ne connaissent pas le succès du premier coup: si on n'en paye pas le prix, ça ne marchera pas. Nous disons souvent que l'échec est source de succès. Cela veut dire que s'il n'y a pas d'échec, il n'y aura pas de succès, l'échec est une condition pour la formation de connaissances justes. On parle par exemple d'une innovation technique qui a été un succès au bout de trente expériences, les 29 ayant été des échecs: mais s'il n'y avait pas eu ces 29 échecs précédents, d'où serait venu le 30e essai qui fut un succès? En réalité, dans les 29 échecs étaient contenus les prémisses du succès et chaque échec réunissait les conditions pour le succès du 30e essai. S'il n'y avait eu que le 30e succès, et pas les 29 échecs précédents, ce succès n'en aurait pas été un.

Pourquoi faut-il laisser les hommes commettre des erreurs puis les corriger? D'après la théorie de la connaissance, la connaissance et la transformation du monde par les hommes doivent être un processus et ne peuvent se réaliser en une seule fois. En ce sens, il est inévitable que les hommes commettent telle ou telle erreur. En disant que c'est inévitable, on est relativement conforme à la réalité. Le président Mao nous a souvent enseigné qu'il faut permettre aux hommes de faire des erreurs, et qu'il faut leur permettre de les corriger, sans abattre ceux qui en ont commis. L'échec est souvent un guide juste. Si des camarades ayant commis une erreur peuvent réagir d'une manière juste, ils savent qu'en certains endroits il est facile de s'enliser, ils s'inspirent consciencieusement des enseignements donnés par l'expérience, et peuvent être beaucoup plus immunisés que des camarades n'ayant pas commis d'erreurs.

De ce qui vient d'être dit ici, nous pouvons comprendre : dans le processus de la connaissance matérialiste-dialectique sur la base de la pratique, un unique mouvement du passage de la matière à l'esprit et de l'esprit à la matière ne suffit absolument pas pour former une connaissance juste: Cela nécessite maintes répétitions de ce passage pour l'atteindre. Le président Mao le dit : « Pour que s'achève le mouvement qui conduit à une connaissance juste, il faut souvent maintes répétitions du processus consistant à passer de la matière à l'esprit, puis de l'esprit à la matière, c'est-à-dire de la pratique à la connaissance, puis de la connaissance à la pratique. Telle est la théorie marxiste de la connaissance, la théorie matérialiste-dialectique de la

connaissance. » (*D'où viennent les idées justes?* p. 545). La théorie de la connaissance dont il parle ici, c'est la ligne de la connaissance (ou la ligne idéologique), c'est la voie, le chemin pour acquérir une connaissance juste. Nous devons mener d'une manière juste la connaissance et la transformation du monde, c'est-à-dire suivre absolument la ligne idéologique du marxisme.

Critiquons la ligne de la connaissance réactionnaire de Confucius et de Lin Biao.

Afin de réaliser son programme de « se modérer et en revenir aux rites » et conduire en sens inverse le char de l'histoire, Confucius avança une ligne de la connaissance idéaliste et réactionnaire.

Quelle est-elle, cette ligne avancée par Confucius? C'est ce qu'il appelait « aimer l'étude, enquêter avec précision, réfléchir patiemment, trancher clairement, agir de tout cœur ». Confucius appelait ce processus : processus de perfectionnement. En réalité ce qu'il disait être un processus de perfectionnement était le processus pour acquérir le savoir.

On voit d'après ce processus de perfectionnement, que les prétendus « aimer l'étude, enquêter avec précision, réfléchir patiemment, trancher clairement » font partie du domaine du « savoir ». C'est-à-dire d'après lui, le « savoir » est avant, et « l'action » après, il intervertit complètement la relation entre le « savoir » et « l'action ». Le savoir avant, l'action après, en réalité cela veut dire que l'esprit est en avant, l'esprit est premier, a un caractère premier; quant à la matière, elle est seconde, elle est déterminée par l'esprit. N'est-ce pas de l'apriorisme idéaliste? Et quant à ce que Confucius nomme « action », ce ne sont pas les trois pratiques révolutionnaires dont nous parlons, mais une « action » réactionnaire d'humanité et de vertu, de piété filiale et de fidélité etc., destinée à revenir au système esclavagiste.

La ligne de connaissance idéaliste du « savoir d'abord, action ensuite » clamée par Confucius, est totalement déterminée par son idée du « Mandat Céleste » réactionnaire. D'après lui, le « Ciel » a une volonté, toutes les choses de l'univers y sont disposées par dieu, viennent de dieu. Le Ciel a ordonné que certains seront « en bas et bêtes » dès leur naissance, et d'autres

« en haut et intelligents » : « en haut l'intelligence, en bas la bêtise, il en sera toujours ainsi ». Confucius croyait aussi que la prétendue connaissance, c'était connaître « le Mandat Céleste », c'est ce qu'il appelait « connaître le Mandat Céleste ». D'après Confucius, seul un petit nombre de « sages » et de « seigneurs » à la « connaissance innée » pouvaient connaître et comprendre la volonté de dieu, et puisque les larges masses d'esclaves étaient « en bas et bêtes », il n'était absolument pas question pour eux de parler de connaissance. Puisque le savoir ne vient pas de la pratique de la transformation du monde, mais tombe du Ciel, le processus de la connaissance des hommes ne peut être que : « connaissance du Mandat du Ciel » avant tout, on s'occupera de l'action après.

Confucius n'a-t-il pas parlé de « connaissances apprises »? Le premier pas de son « Livre du perfectionnement » (les « Entretiens de Confucius ») c'était « aimer l'étude ». La question est : étudier auprès de qui, étudier quoi. Ce n'est qu'en se concentrant sur sa théorie du « Mandat Céleste » réactionnaire, que l'on pourra dévoiler l'essence de ses « connaissances apprises ». Auprès de qui Confucius voulait-il que les hommes étudient? Auprès des hommes ayant une « connaissance innée », auprès des « sages » connaissant le « Mandat du Ciel ». Et non pas auprès du peuple travailleur possédant une expérience pratique, auprès des choses venues de la réalité, des masses, de la pratique. A la vue de l'ensemble de la théorie de la « connaissance innée » de Confucius, l'essence de ses « connaissances apprises », c'est toujours de l'apriorisme idéaliste.

Et quand Confucius parlait de « beaucoup demander » et « beaucoup regarder », ne reconnaissait-il pas la connaissance sensible? Absolument pas. Ce qu'il appelait « beaucoup demander » et « beaucoup regarder », et ce que nous appelons acquérir de riches connaissances sensibles à travers une pratique répétée n'est absolument pas la même chose. Il fit de « beaucoup demander » et de « beaucoup regarder » un moyen et un instrument pour démontrer et comprendre la « voie des Anciens Rois », « la parole des sages »; il n'existe ici aucune activité pratique consciente des hommes, ce n'est qu'observation passive et introspection.

Confucius n'a-t-il pas à plusieurs reprises parlé de « pensée », et n'en parle-t-il pas dans les cinq mesures de perfectionnement

(« réfléchir patiemment »)? Apparemment il fait de la « pensée » un maillon de « l'étude ». La théorie marxiste de la connaissance n'a jamais nié le rôle de la réflexion cérébrale, et nous avons pris l'initiative de faire beaucoup marcher notre cerveau pour la révolution. Mais notre « pensée » est basée sur la pratique, c'est une pensée qui intervient après avoir maîtrisé une grande quantité de matériaux sensibles, c'est évidemment un processus d'approfondissement de la connaissance dont on ne peut faire l'économie. Mais « l'étude » et la « pensée » de Confucius ne va que du livre au perfectionnement et du perfectionnement au livre; « les deux oreilles n'entendent pas les choses du dehors, le cœur n'étudie que les livres saints et vertueux », ce ne sont que des livres complètement rongés par les vers, n'exprimant absolument pas un processus d'approfondissement actif de la connaissance, sur la base de la pratique. « Ma journée comporte trois introspections » de Zeng Can (disciple de Confucius), « éclairer le cœur et revenir à la Voie » de Dong Zhongshu (179-104 av. J.-C.), « je recherche les Principes en mon cœur » de Wang Yangming [39], « auto-perfectionnement » de Liu Shaoqi, et « déclencher la révolution dans son for intérieur » de Lin Biao, sont tous des spécimens vivants de la « pensée » dont parle Confucius.

Pour écouler cette ligne de la connaissance idéaliste « du subjectif à l'objectif », Lin Biao, fidèle disciple du confucianisme, s'opposa à la ligne de la connaissance marxiste de la transformation de la matière en esprit et de l'esprit en matière, en déblatérant : « Quant au processus de la formation des idées, c'est de l'objectif au subjectif que l'on va, de la réalité aux idées. Et dans les choses que l'on fait, l'ordre est inversé, c'est-à-dire que l'on va du subjectif à l'objectif, des idées à la réalité. » D'après ce flot de paroles, nous pouvons voir que tout en donnant une explication placée sous le signe de la théorie marxiste de la connaissance, il emprunte un moyen qui dissocie le « processus de formation des idées » des « choses que l'on fait », et s'efforce de mêler un langage marxiste à la camelote révisionniste, espère fabriquer une impression pour mystifier les autres, comme si tout son « processus de formation des idées » était le processus de la matière se transformant en esprit, et que « le processus des choses que l'on fait » était l'esprit se transformant en matière. Lin Biao voulait faire passer l'aprio-

risme idéaliste pour du matérialisme dialectique, mais il n'a pu tromper les gens et ne fit que se perdre lui-même en se démasquant.

La théorie matérialiste — dialectique de la connaissance est partisane du savoir et de l'action, de l'unité de la connaissance et de la pratique; nous pensons que le processus de formation des idées c'est le processus des choses que l'on fait. Lin Biao les a séparés volontairement, et a dit que ces deux processus n'ont aucune relation. Cela explique que le processus de formation de la pensée, chez lui, est un processus de pensée simple qui est séparé de l'action, séparé également de la pratique sociale. Puisque ce sont des idées formées une fois la pratique sociale évacuée, elles ne peuvent être que quelque chose d'idéaliste et de subjectif, que de « l'introspection » confucéenne de « déclenchement de la révolution dans son for intérieur ». De quelle façon ceci peut-il être confondu avec le processus de la connaissance de la matière se transformant en esprit sur la base de la pratique sociale?

Voyons maintenant son « processus des choses que l'on fait, qui va du subjectif à l'objectif ». C'est à proprement parler une ligne de la connaissance totalement idéaliste, c'est tout à fait la même camelote que le « Livre du perfectionnement » de Confucius qui clame : « savoir d'abord, action ensuite ». Ce jugement essaie de se faire passer pour de la transformation de l'esprit en matière, sans y arriver. La théorie de la connaissance marxiste dit que la transformation de l'esprit en matière, a pour prémisses la transformation de la matière en esprit, ce sont deux étapes indissociables, unies et séparées entre elles dans l'approfondissement de la connaissance. Puisque Lin Biao voyait dans la formation des idées et des choses que l'on fait deux processus indépendants l'un de l'autre, sans aucun rapport, alors ses « de l'objectif au subjectif » et « du subjectif à l'objectif » sont évidemment, eux non plus, sans aucun rapport, et il est inutile de parler d'une hypothétique jonction entre eux. Ainsi, Lin Biao espérait en vain faire passer son apriorisme idéaliste « du subjectif à l'objectif » pour la théorie « l'esprit se transforme en matière »; cela n'a pas marché. C'était une enseigne trompeuse, une camelote frauduleuse, idéaliste et réactionnaire. « Le faux est le faux, le masque doit être enlevé » (Mao Tsétoung). Enlever le

masque de Lin Biao, c'est démasquer totalement son véritable visage de rénégat au marxisme.

Lin Biao n'a-t-il pas dit « dans les choses que l'on fait, l'ordre est inversé, c'est-à-dire que l'on va du subjectif à l'objectif, des idées à la réalité »? Cette « inversion de l'ordre » constitue le point sensible de son raisonnement. L'inversion de l'ordre en philosophie a toujours servi une inversion de l'ordre en politique. La clique des rénégats révisionnistes soviétiques a opéré une grande inversion de l'ordre en philosophie, elle a détourné, inversé la dialectique matérialiste, pour en faire de l'idéalisme, de la métaphysique, au service de leur inversion de l'ordre sur le plan politique, du recul qui s'est fait de la société socialiste vers le social-impérialisme. Le rénégat et traître Liu Shaoqi a également avancé une de ces inversions de l'ordre en philosophie : il a changé « un se divise en deux » en « deux fusionnent en un ». Cela était au service de l'inversion de l'ordre sur le plan politique qui consistait à restaurer le capitalisme. Lin Biao a « inversé » la théorie marxiste de la connaissance, « du subjectif à l'objectif », ainsi il a eu une « théorie » de l'inversion de l'ordre sur le plan politique. Nous, peuple travailleur, avons personnellement ressenti les bienfaits de la société socialiste, mais lui il n'a cessé de dire que « ça allait très mal », en espérant opérer une inversion de l'ordre entre le socialisme et le capitalisme; la dictature du prolétariat est une arme qui protège le peuple travailleur, mais il n'a cessé de l'attaquer, en la traitant de « despotisme », de « dictature », espérant inverser l'ordre entre la dictature du prolétariat et la dictature fasciste des capitalistes et des propriétaires fonciers. On peut voir que derrière ces mots « inversion de l'ordre », se déroule une lutte de classe à mort!

Nous ne dévierons pas de notre ligne idéologique.

« La justesse de la ligne idéologique et politique est déterminante en tout. » Certains camarades pensent que la ligne politique c'est l'affaire des cadres. En réalité, cette façon de voir n'est pas correcte. En réalité, il suffit que vous preniez part aux trois pratiques révolutionnaires pour que vous ayez une ligne idéologique, même si, parfois, vous n'en avez pas conscience. Tous les jours, ici, nous connaissons et transformons le monde, chacun

élabore et discute les méthodes. Si c'est ainsi, d'où viennent-elles vos discussions et méthodes? Si vous ne passez pas par la pratique, ne faites pas des enquêtes et des recherches, n'étudiez pas consciencieusement sous la direction de cette ligne idéologique : la matière se transforme en esprit et l'esprit en matière, vous tomberez sûrement dans la ligne idéologique idéaliste : « du subjectif à l'objectif », « connaissance » d'abord, « action » ensuite, le subjectif se crée lui-même. C'est une évidence, et il n'y a aucun moyen de l'éviter.

Quand une nouvelle tâche, un nouveau travail se présente à nous, souvent surgit le problème : étudier en faisant, ou bien faire après avoir fini d'étudier. On est ici en présence de deux lignes idéologiques fondamentalement différentes. Pourquoi sommes-nous partisans d'étudier en faisant? Parce que la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance nous dit que les connaissances et la capacité des hommes ne peuvent s'acquérir que sur la base de la pratique, qu'en passant par la transformation de la matière en esprit puis de l'esprit en matière, ou bien en partant de la pratique pour arriver à la connaissance, et de la connaissance à la pratique, ainsi à plusieurs reprises: on ne peut se séparer de la pratique de cette affaire qu'est la révolution et apprendre des paroles creuses. Le président Mao a dit : « Notre méthode principale, c'est d'apprendre à faire la guerre en la faisant. » (*Problèmes stratégiques de la guerre en Chine;* O.C., t. 1, p. 211). Apprendre en faisant, faire en apprenant, cela correspond à la ligne idéologique du marxisme. L'opinion selon laquelle il faut « finir d'apprendre pour agir » est en réalité une ligne idéologique idéaliste, car après s'être séparé de l'activité, de la pratique, on ne peut « bien apprendre » et on ne pourra acquérir des connaissances justes. Suivre ou non la ligne de masse, c'est aussi une question de deux lignes idéologiques fondamentalement différentes. Les masses sont la force principale dans la connaissance et la transformation du monde, et la pratique dont nous parlons, c'est la pratique sociale, la pratique des masses, la pratique de l'ensemble des classes révolutionnaires; fondamentalement, la transformation de la matière en esprit et de l'esprit en matière ne se fera pas si on se détourne de la pratique de masse, de la pratique de l'ensemble des classes révolutionnaires. Pourquoi quand on entreprend un travail quel qu'il soit, y compris la lutte dans le domaine idéologique, si on se

sépare des ouvriers, des paysans et des soldats, on ne pourra bien la faire? Parce que en se séparant d'eux, on se sépare de la force principale de la connaissance et de la transformation du monde, et aussi de la ligne idéologique juste. Le président Mao a dit: « Dans toute activité pratique de notre Parti, une direction juste doit se fonder sur le principe suivant : partir des masses pour retourner aux masses. Cela signifie qu'il faut recueillir les idées des masses (qui sont dispersées, non systématiques), les concentrer (en idées généralisées et systématisées, après étude), puis aller de nouveau dans les masses pour les diffuser et les expliquer, faire en sorte que les masses les assimilent, y adhèrent fermement et les traduisent en action, et vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. Puis, il faut encore une fois concentrer les idées des masses et les leur retransmettre pour qu'elles soient mises résolument en pratique. Et le même processus se poursuivra indéfiniment, ces idées devenant toujours plus justes, plus vivantes et plus riches. Voilà la théorie marxiste de la connaissance. » (*A propos des méthodes de direction;* O.C., t. 3, p. 123). Ce qu'exprime ici notre président au travers de « partir des masses pour retourner aux masses », c'est la ligne idéologique marxiste : la matière se transforme en esprit et esprit en matière, c'est-à-dire le passage de la pratique à la onnaissance et de la connaissance à la pratique. Ainsi, dans otre travail pratique, suivre ou ne pas suivre la ligne de masse, voir ou ne pas avoir confiance dans les masses, est en réalité une rande question pour savoir à quelle ligne idéologique on s'en ient.

Dans « Dialectique de la nature », Engels parle de certains savants bourgeois en sciences naturelles qui pensent toujours se soustraire à toutes les contraintes de la philosophie; mais « ils n'en restent pas moins sous le joug de la philosophie, et la plupart du temps, hélas, de la plus mauvaise ». « La plus mauvaise philosophie » c'est ici l'idéalisme et la métaphysique. Engels en conclut : « Les savants ont beau faire, ils sont dominés par la philosophie. La question est seulement de savoir s'ils veulent être dominés par quelque mauvaise philosophie à la mode, ou s'ils veulent se laisser guider par une forme de pensée théorique qui repose sur la connaissance de l'histoire de la pensée et de ses acquisitions. » (*Dialectique de la nature;* E.S., p. 211). Quant à nous, la question est de savoir si nous serons dominés par

l'idéalisme et la métaphysique, ou bien par le matérialisme-dialectique marxiste. L'histoire de la pensée humaine a déjà démontré que celui qui pense se soustraire à la domination de la philosophie marxiste, se retrouve en général « sous le joug de la philosophie la plus mauvaise ».

CHAPITRE 14

LA CONNAISSANCE EST ILLIMITÉE

Dans le chapitre précédent nous avons dit que pour acquérir une connaissance juste, nous avons besoin de partir de la matière pour arriver à l'esprit, de l'esprit à la matière, c'est-à-dire de la pratique à la connaissance et de la connaissance à la pratique, et ainsi de suite à maintes reprises. Mais une fois acquise, il y a encore beaucoup d'autres choses que nous devons connaître et transformer. Cela veut dire que la connaissance de l'homme n'a pas de limites, elle ne peut jamais en rester à un niveau déterminé.

La connaissance est sans limites.

La connaissance est illimitée. C'est une chose qui a été démontrée très tôt dans l'histoire de la connaissance humaine. Dans son résumé de la « Science de la Logique » de Hegel, Lénine indiqua : « processus infini d'approfondissement de la connaissance par l'homme des choses, phénomènes, processus, etc., allant des phénomènes à l'essence et d'une essence moins profonde à une essence plus profonde ». (O., t. 38, p. 210). Le « processus infini d'approfondissement » équivaut à dire que la connaissance est sans limites.

Prenons la connaissance qu'acquière l'homme des saisons, de la nature; c'est un processus d'approfondissement ininterrompu, infini. Dans la société primitive, les hommes « travaillaient le jour, se reposaient la nuit », et ne connaissaient que la succession

du jour et de la nuit. Avec le développement de la pratique productive, de l'élevage, de la culture et de la moisson, les hommes prirent peu à peu connaissance des variations du froid et du chaud, des semailles de printemps et des moissons d'automne, et le concept de saison prit forme. Il est rapporté que dès la dynastie Xia (env. 2100 à 1600 av. J.-C.), dans notre pays, il y eut un calendrier agricole. Il y a de fortes chances pour que ce soit là un bilan de la connaissance des saisons, de la nature. Au VII^e siècle avant J.-C., on inventa une sorte de jauge (en chinois : *tugui*) pour déterminer les solstices. Par des observations et des pratiques ininterrompues sous les dynasties successives les hommes purent déterminer avec relativement d'exactitude les saisons agricoles. Au V^e siècle après J.-C., à l'époque des dynasties du Sud et du Nord, un astronome nommé He Chengtian observa pendant 14 ans les phénomènes astronomiques, et sur la base de onze sortes de calendrier agricole élaborés par ses prédécesseurs il écrivit le célèbre calendrier « Jiali ». Cet ouvrage approfondit la connaissance du mouvement et des changements des saisons ainsi que des étoiles. Évidemment, aujourd'hui nous avons une connaissance beaucoup plus scientifique, plus exacte des saisons et de la nature. Ceci dit, nous sommes loin d'en avoir atteint le sommet, il y a encore énormément de questions auxquelles nous devons porter nos observations et nos études.

La connaissance du cosmos se fait de la même façon. Sans remonter trop loin, on ne connaissait rien de la Voie Lactée il y a deux cents ans; à présent on sait que la Voie Lactée n'est qu'une simple galaxie parmi les centaines de millions déjà découvertes. Avec le développement des techniques scientifiques, les hommes en observeront nécessairement un nombre de plus en plus important. La lune est la planète la plus proche de nous, dans le passé il y avait des gens qui croyait que la vie y existait! En réalité, la température au soleil y est de plus de cent degrés, aussi chaude que de l'eau bouillante; et à l'ombre, il y règne une température de moins de 150 degrés. Dans des conditions climatiques pareilles il ne peut y avoir de vie, et « l'Immortelle de la lune » n'est qu'une figure de la mythologie. On peut voir que notre connaissance de l'espace ne cesse, elle non plus, de s'élargir et de s'approfondir, elle est sans limites.

La connaissance et le perfectionnement par les hommes des

instruments de production sont de même sans limites. Dans les temps antiques, on faisait les outils avec de la pierre. Au début on s'en servait tel quel, puis on sut la transformer en quelque chose de pointu, de tranchant, on fit des haches, des marteaux de pierre, etc. Ceci représenta un bond très important dans le domaine de la connaissance. Après une certaine période indéterminée, les hommes apprirent à couler le bronze. Avec du bronze ils fabriquèrent toutes sortes d'instruments, et augmentèrent leur capacité à dompter la nature. Mais le bronze était mou, pas solide. On découvrit le fer. Le fer développa très vite les forces productives. Confucius s'opposa au moulage des « tripodes de la loi ([40]) » au pays de Jin, comme par hasard ce tripode était moulé en fer. C'est une affaire qui eut lieu en 513 avant J.-C. Le peuple travailleur de notre pays apprit à utiliser le fer 1 600 ans avant l'Europe. Ce fer créa les conditions matérielles dans lesquelles la classe des esclaves put détruire le système esclavagiste des « champs en 9 carrés égaux » ([41]). Évidemment le fer ne vaut pas l'acier. La connaissance humaine des choses s'approfondissant de plus en plus, à présent des centaines de produits, aux caractéristiques et emplois multiples, sont fabriqués avec le seul acier. Malgré cela, la connaissance humaine est loin encore d'avoir atteint le sommet dans ce domaine.

La connaissance de la production agricole a-t-elle ou non une fin? Non. La culture sur brûlis a représenté un très grand progrès par rapport à l'agriculture primitive. Le peuple travailleur de l'ancienne société était opprimé et exploité, et c'est de là que venait le peu d'esprit d'initiative et la basse productivité. Après la Libération, la production connut un grand bond. Maintenant le volume de production de céréales de beaucoup de brigades a dépassé les normes régionales, et est supérieure aux normes établies au sud du Fleuve Jaune et du Fleuve Bleu. Mais le sommet est-il atteint? Non. Le camarade Chen Yonggui dit: « Dazhai, qui a commencé à se transformer il y a tant d'années, possède-t-elle encore des forces potentielles? Bien sûr, même si on les déploie pendant plusieurs centaines d'années, il nous en restera. » En maints endroits, le volume de production de céréales, en suivant la pratique de la culture scientifique des champs, pourra atteindre des niveaux difficilement imaginables à présent. En ce qui concerne la culture de l'arachide, plus de 700 fleurs peuvent s'ouvrir sur chaque pied. A présent, la

production qui s'élève à quelques centaines de **Jin** par **Mu** est obtenue à partir des fruits de 50 fleurs seulement. Si on peut obtenir que 100 fleurs donnent des fruits, on aura mille **Jin** par **Mu** sans aucun problème. Ainsi, la connaissance humaine de la production d'arachide est encore pleine de ressources.

Notre connaissance de la société et de la lutte des classes ne cesse elle non plus de s'approfondir, et ne peut en rester à un niveau déterminé. Par exemple, avec l'élévation du niveau de marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung, les masses se sont mobilisées dans le Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius. Avec les ouvriers, les paysans et les soldats comme force principale, l'unité entre les groupes théoriques professionnels et amateurs, le mouvement d'étude s'est approfondi et notre connaissance de la société ancienne de notre pays, de la lutte entre les esclaves et les propriétaires d'esclaves pendant les grands changements sociaux de l'époque Chunqiu et des Royaumes Combattants, la lutte entre la classe montante des propriétaires fonciers et l'aristocratie esclavagiste décadente, ainsi que la lutte entre les écoles confucéenne et légiste s'est éclaircie et s'est approfondie. Il faut remettre sur pied, rendre son aspect originel à l'histoire inversée, détournée par les propriétaires d'esclaves, propriétaires fonciers et capitalistes. A-t-on atteint le sommet avec nos connaissances actuelles? Non, évidemment. Et avec le développement des luttes ultérieures, on ne cessera de les approfondir.

La théorie marxiste de la connaissance lutte ouvertement contre toutes les « théories de la stagnation », « théories de la vérité finale » réactionnaires. « Le Ciel est immuable, immuable est aussi la Voie » de Dong Zhongshu, la « théorie de l'apogée » de Lin Biao, sont des absurdités réactionnaires proclamant que la connaissance humaine a déjà atteint le sommet, et qu'elle ne peut plus progresser. Ces absurdités ne correspondent absolument pas à la réalité historique du développement de la connaissance humaine, et sont tout à fait pour qu'on « se modèrent et qu'on en reviennent aux rites »: elles sont au service d'un but politique réactionnaire consistant à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire.

Pourquoi la connaissance de l'homme est-elle sans limites? La connaissance est un reflet du monde objectif. Le développement du monde matériel objectif étant illimitée, la connaissance de

l'homme l'est également. Le président Mao a dit : « Tout processus, qu'il soit naturel ou social, progresse et se développe en raison de ses contradictions et luttes internes, et le mouvement de la connaissance humaine doit également progresser et se développer en conséquence » (*De la pratique*, p. 83). Et aussi : « Le mouvement de transformation, dans le monde de la réalité objective, n'a pas de fin, et l'homme n'a donc jamais fini de connaître la vérité dans le processus de la pratique. » (idem p. 85).

Prenons la lutte de classe dans la société socialiste : il suffit que les classes et la lutte de classes, ce mouvement de transformation du monde objectif, soit infini, pour que notre connaissance à nous, prolétariat et peuple travailleur, de cette vérité, ne connaissent pas de fin. Par exemple dans toute l'étape historique du socialisme, le principal consiste à résoudre la contradiction entre prolétariat et bourgeoisie, mais chaque lutte possède ses particularités et ses lois. Fondamentalement, la lutte anti-droitière de 1957 et la lutte contre l'opportunisme de droite de 1959 étaient des luttes opposant le prolétariat à la bourgeoisie. Mais pour la première, le principal était de s'opposer aux éléments droitiers bourgeois à l'extérieur du Parti, alors que pour la deuxième, le principal était de s'opposer aux représentants de la bourgeoisie à l'intérieur de notre Parti. Du fait de la différence dans le contenu et l'objectif de ces deux luttes, les formes de la lutte des classes se sont développé plus avant. C'est pourquoi, notre connaissance doit de même se développer plus avant.

C'est la même chose en ce qui concerne la Révolution Culturelle et la lutte pour la critique de Confucius et Lin Biao. Bien qu'elles soient toutes deux une lutte opposant le prolétariat à la bourgeoisie, le marxisme au révisionnisme, chacune d'elles possède ses particularités et ses lois propres. Une particularité essentielle du Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius, c'est qu'en se servant du point de vue, de la méthode et de la position du marxisme, on a fait le bilan des expériences de toutes les luttes des classes dans l'histoire, (y compris la lutte entre les écoles légiste et confucéenne), on a tiré les enseignements de ces expériences, ce qui nous a aidé à connaître et à mener les luttes de classes et de lignes actuelles. Quand nous pensons qu'il y a plus de 2000 ans, dans le processus de remplacement de la dictature des propriétaires d'esclaves par celle des propriétaires

fonciers féodaux, la lutte entre restauration et contre-restauration était tellement aiguë, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'aujourd'hui, à l'heure où nous vivons un changement encore plus profond et plus radical qu'alors, celle-ci soit plus présente que jamais. Nous pouvons ainsi élever notre conscience de la lutte des classes et de la lutte de ligne.

Le président Mao a dit : « Toute forme du mouvement, dans chaque processus de développement qui est réel et non imaginaire, est qualitativement différent. Dans notre étude, il convient d'accorder une attention particulière à cela et, de plus, de commencer par-là. » (*De la contradiction*, p. 104). La société socialiste est une étape historique relativement longue. La lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre la voie socialiste et la voie capitaliste, donnera naissance à des particularités différentes au gré des changements de forme dans la lutte des classes à l'intérieur et à l'extérieur du pays. On mènera encore dix, vingt trente luttes de lignes à l'intérieur du Parti, mais chaque lutte de ligne ne sera pas une simple répétition de la précédente. En mettant en application une ligne révisionniste contre-révolutionnaire, Lin Biao a adopté une certaine forme; les révisionnistes qui suivront ne prendront-ils pas eux non plus, la leur propre? Cela exige un développement, un progrès de nos connaissances. Si nous avons déjà acquis des connaissances et que nous en restions à celle-ci en tant que « vérité finale », cela peut être très dangereux.

Quand nous disons que la connaissance est sans limites, nous parlons de la connaissance du monde matériel en développement infini. Sur ce point, la connaissance est effectivement sans limites; mais, notre connaissance d'une partie de ce monde matériel, d'un certain objet concret est, quant à elle, finie, limitée. Nous devons dire que la connaissance humaine du monde objectif est constituée par l'unité dialectique entre l'illimité et le limité.

Prenons l'industrie cotonnière : l'histoire du passage de l'apprêtage avec céréales à l'apprêtage sans céréales est un exemple, un processus de développement de l'unité dialectique entre l'illimité et le limité dans la connaissance. Aux premiers temps de la Libération, on utilisait de la farine de « froment supérieur » pour apprêter, puis on passa à la farine de blé ordinaire et à la farine de maïs; ceci a élevé la capacité de connaissance humaine

en ce qui concerne l'utilisation de matériaux pour apprêter. Plus tard, afin d'économiser les céréales, on commença à faire des recherches sur l'apprêtage sans utiliser de farine à base de céréales. D'abord on se servit de farine de patates douces: entretemps on découvrit que celle-ci contenait 40 % d'amidon. Par mesure d'économie, on mit au point, ces deux ou trois dernières années, à la suite d'efforts assidus des masses ouvrières et des techniciens, l'apprêtage avec utilisation de farine de glands sauvages, ce qui permit non seulement d'économiser une grande quantité de céréales, mais aussi de garantir la qualité de la toile apprêtée: l'apprêtage sans céréales était réalisé. Le développement de la production et de la technique fera découvrir de nouveaux produits de remplacement. D'après ce processus, on peut dire que notre connaissance dans l'utilisation des matériaux pour l'apprêtage est illimitée. Quant à la connaissance par l'homme d'une étape concrète dans cette utilisation, elle est limitée, finie. Ainsi nous avons mis au point l'apprêtage en utilisant la farine de patate douce, et le but fixé une fois réalisé, nous en avons également atteint la limite. Dans ce sens, il y a effectivement des limites.

La connaissance humaine du monde objectif, d'une manière générale et à long terme, est infinie, elle n'a pas de limite: mais concrètement et temporairement, elle est finie, limitée. Il faut que ça soit l'unité de l'illimité, de l'infini, et du limité, du fini: on ne doit pas absolutiser un seul aspect. Si on le fait, on tombera dans la métaphysique. Si on ne reconnaît pas que la connaissance humaine est illimitée, après avoir réussi une chose on croit être arrivé au sommet, on est fier de soi et des progrès ininterrompus ne sont plus possibles. Au contraire, si on ne reconnaît pas que dans des conditions déterminées la connaissance est finie, limitée, si on ne s'estime jamais satisfait, alors comment pourra-t-il exister une cible vers laquelle on doit tendre, un critère du vrai et du faux? C'est donc bien l'unité contradictoire du limité et de l'illimité de la connaissance humaine qui pousse celle-ci vers un développement ininterrompu.

Vérité relative et vérité absolue.

Afin de comprendre encore mieux que la connaissance qu'acquiert l'homme de la vérité est objective et illimitée, on doit

encore éclaircir la relation entre la vérité relative et la vérité absolue. La connaissance humaine du monde objectif est évidemment illimitée, c'est un processus de développement infini; à chaque connaissance concrète, il doit y avoir deux aspects : un aspect de caractère relatif et un aspect de caractère absolu. Voyons d'abord l'aspect relatif : notre connaissance s'applique toujours à une certaine partie, à un certain processus du monde objectif qui se développe indéfiniment; ainsi elle ne peut être qu'une connaissance à un certain moment, à un certain lieu, dans de certaines conditions; cette connaissance est conditionnelle, relative. En philosophie on l'appelle vérité relative. Pourquoi dit-on aussi que la connaissance a un caractère absolu à un certain moment, à un certain lieu et dans des conditions déterminées? Parce que cette connaissance reflète, d'une manière juste et réelle, la nature et les lois d'une certaine partie (la plus petite soit-elle) ou d'un certain processus du monde objectif. En philosophie on l'appelle vérité absolue. Lénine a dit : « Pour la dialectique objective, *dans* le relatif *il y a* l'absolu » (*Sur la question de la dialectique;* O., t. 38, p. 344). Ainsi il suffit qu'une connaissance reflète correctement, réellement l'aspect authentique d'une chose objective, pour que cette connaissance soit une vérité relative et une vérité absolue, et constitue l'unité des deux.

Par exemple : « Gelée blanche précoce, givre tardif, à l'automne le blé sera à point. » Cette connaissance est relative et absolue. Si on dit qu'elle est relative, c'est qu'elle est conditionnelle, qu'elle ne s'adapte que dans les régions nord de la Chine, et ne peut convenir ni au sud ni au centre. Mais de toute façon, cette connaissance reflète finalement d'une manière juste et réelle les besoins temporaires de la culture du blé dans une région déterminée, et c'est son caractère absolu. Si on parle de caractère absolu, (il faut remarquer qu'il ne s'agit pas d'absolutisation) c'est que le phénomène décrit ne saurait se réaliser autrement.

La réglementation pour manœuvrer certaines techniques productives possède aussi un caractère relatif et un caractère absolu. Par exemple, pour un métier à tisser tournant à 250 tours minute, il faut deux minutes pour contrôler une pièce de toile, et à chaque relève, il faut graisser deux fois la machine. Quand le nombre de tours ne change pas, on doit observer cette réglementation sinon on ne pourra préserver la qualité du tissu et la machine pourrait se détériorer. Avec le développement de la

production et un changement dans les conditions consistant à passer à 350 tours minute, peut-on encore, de même qu'auparavant, contrôler la pièce de tissu toutes les deux minutes et huiler à toutes les relèves? Non. Cela illustre la relativité de la connaissance des conditions précédentes.

Certains camarades veulent toujours séparer la vérité absolue de la vérité relative, ils veulent classer les connaissances en vérités relatives et en vérités absolues. Nous disons que ce n'est pas juste. La vérité relative et la vérité absolue sont deux faces des choses objectives soumises à la connaissance de l'homme. Chaque connaissance juste (ou vérité), est relative et absolue. C'est pourquoi on ne peut laisser de côté la vérité relative pour trouver la vérité absolue, et inversement. Si on ne reconnaît que le caractère relatif d'une connaissance, on ne peut que nier le caractère réel des choses objectives que l'on connaît déjà, et on perdra confiance dans la connaissance et la transformation du monde. Et au contraire, si on ne reconnaît que son caractère absolu, on n'arrivera pas à voir ses limites, on n'avancera plus, on s'endormira d'un profond sommeil.

Le président Mao a dit : « Les marxistes reconnaissent que, dans le processus général, absolu du développement de l'univers, le développement de chaque processus particulier est relatif, et que, par conséquent, dans le flot infini de la vérité absolue, la connaissance qu'ont les hommes d'un processus particulier à chaque degré de son développement n'est qu'une vérité relative. De la somme d'innombrables vérités relatives se constitue la vérité absolue. » (*De la pratique,* p. 84.) La vérité absolue n'existe que dans la vérité relative. C'est-à-dire que chaque connaissance relative, concrète qu'a l'homme du monde objectif, renferme déjà le caractère absolu et réel de la vérité et définit correctement une certaine partie, un certain aspect ou processus (si petit soit-il) du monde matériel en développement infini. C'est justement sur la base de la pratique sociale que nous approfondirons de plus en plus profondément notre connaissance du monde objectif. Mais nous ne pourrons jamais l'examiner à fond, et pendant dix, cent ou mille années, en un mot pendant tout le temps où l'humanité existera, la connaissance humaine restera illimitée. C'est vraiment la situation décrite par ces vers :

« Arrivés là, nous pensons avoir épuisé la vue sur dix mille Li,
« Et pourtant, il suffit de gravir encore un étage pour voir plus loin! »

Les connaissances justes se développent dans un processus de lutte contre ce qui est erroné.

Le président Mao a dit : « Ce qui est juste se développe toujours dans un processus de lutte contre ce qui est erroné. » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple;* T.C., p. 503.) Pourquoi cela? Parce que dans une société de classes, les connaissances humaines sont absolument marquées d'une empreinte de classe. Même si les classes n'existaient pas, il existerait une contradiction entre l'objectif et le subjectif, le progressiste et le décadent, le juste et le faux, etc. Quand il y a contradiction, il y a évidemment lutte. C'est pourquoi, les connaissances justes ne peuvent se développer que dans un processus de lutte contre les connaissances erronées.

Du mouvement des astres (1543) ouvrage impérissable de Copernic, s'est développé dans la lutte contre l'enseignement dominant qui prêchait que la Terre ne bougeait pas. Et bien que ce que disait Copernic du mouvement de la Terre autour du Soleil était parfaitement vrai, cette connaissance juste ne pouvait que rencontrer une attaque et une opposition farouches, car elle avait lancé un défi aux fausses croyances de l'Église, pilier spirituel de la domination réactionnaire féodale. Engels a souvent dit : « l'étude de la nature... a fourni ses martyrs aux bûchers et aux cachots de l'Inquisition ». (*Dialectique de la Nature,* p. 31.)

Zu Chongzhi (429-500) est un contemporain des dynasties Song (420-479) et Qi (479-502). Son ouvrage assez précis le Calendrier « Da Ming » ne fut adopté qu'à travers une lutte aiguë avec les confucéens de son époque. Zu Chongzhi calcula, plus de 1000 ans avant l'Europe, la valeur du nombre Pi qu'il situa entre 3,1415926 et 3,1415927; c'est très connu dans le milieu des mathématiciens. Il eut le courage de « révolutionner l'ancien » et, en 462, il écrivit à l'empereur que les calendriers anciens étaient bourrés de fautes, qu'ils n'étaient pas très exacts, et proposa de les corriger en écrivant son Calendrier « Da Ming ». Mais il subit les attaques d'un confucéen de la Cour, Dai

Faxing, qui déblatéra en disant que « avec les vieux calendriers les anciens fixaient les décrets » et que « dix mille générations n'y changeraient rien », et accusa Zu Chongzhi d' « insulter le Ciel et de se détourner des Livres ». Zu Chongzhi mena la lutte contre lui, réfuta Dai Faxing en lui disant qu' « il croyait dans le passé et doutait du présent ». Malgré tous les obstacles, le Calendrier « Da Ming » vit le jour en 510, et fut officiellement adopté dix années après la mort de Zu Chongzhi.

L'enseignement légiste s'est progressivement formé en luttant contre l'enseignement de Confucius. Les principes réformateurs de Shaozheng Mao ont été calomniés par Confucius comme étant « erronés », et celui-ci en fit un des prétextes criminels pour le tuer. Wu Qi, Shang Yang, Li Si, qui vinrent plus tard, firent don de leur vie pour populariser et soutenir jusqu'au bout la ligne des légistes. Ainsi une doctrine montante passe par plusieurs luttes violentes.

C'est encore plus vrai pour le marxisme montant. Le président Mao a dit : « le marxisme, lui aussi, s'est développé au cours de la lutte. Au début, il a été l'objet de toutes les attaques possibles et a été assimilé à une ' herbe vénéneuse '. Actuellement encore, en bien des endroits dans le monde, on ne cesse de l'attaquer et de le considérer comme une ' herbe vénéneuse '. Il occupe cependant une position toute différente dans les pays socialistes. Mais même dans ces pays, il existe encore des idées non marxistes, voire antimarxistes ». (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple;* p. 502.) La réalité historique de la lutte aiguë dans la superstructure de la société socialiste dans notre pays depuis plus de vingt ans, a totalement démontré cet enseignement. Le marxisme doit se développer dans la lutte contre la superstructure bourgeoise, le courant révisionniste, le confucianisme et toutes sortes d'idéologies propres aux classes exploiteuses; ce fut ainsi dans le passé, c'est ainsi dans le présent et cela doit être ainsi dans l'avenir.

Agir et étudier toute sa vie, continuer la révolution sans s'arrêter.

Nous disons souvent que pour faire la révolution, il faut agir et étudier toute sa vie. Parce que le développement du monde objectif est illimité, notre tâche de connaissance et de transforma-

tion du monde est également illimitée. Pour supprimer la pauvreté, on doit avoir le travail ardu de plusieurs générations d'hommes, sinon ça n'ira pas; si l'on veut transformer le monde, supprimer les classes on a besoin de la lutte ardue, du sang et du sacrifice d'une multitude de générations. En conclusion, il y a énormément de choses que nous avons besoin d'apprendre, et si nous voulons devenir des révolutionnaires, nous pourrons dire à un certain moment : j'ai suffisamment étudié, je n'ai plus besoin d'étudier. « Les dix mille choses se réalisent en moi » (Mencius) et « la théorie de l'atteinte du sommet » de Lin Biao, ne sont ni plus ni moins que des paroles diaboliques pour mystifier les gens.

Le président Mao a dit : « L'histoire de l'humanité est un mouvement constant du règne de la nécessité vers le règne de la liberté. Le processus est sans fin. Dans une société où subsistent des classes, la lutte de classes ne saurait avoir de fin; et la lutte entre le nouveau et l'ancien, entre le vrai et le faux dans la société sans classes se poursuivra indéfiniment. Dans les domaines de la lutte pour la production et de l'expérimentation scientifique, l'humanité ne cessera jamais de progresser et la nature de se développer, jamais elles ne s'arrêteront à un certain niveau. Aussi l'homme doit-il constamment faire le bilan de son expérience, découvrir, inventer, créer et progresser. Les points de vue inspirés par l'immobilisme, le pessimisme, le sentiment d'impuissance, l'orgueil et la présomption sont erronés. Et cela parce qu'ils ne correspondent pas à la réalité historique du développement de la société humaine depuis environ un million d'années, ni à la réalité historique de la nature portée jusqu'à présent à notre connaissance (par exemple la nature telle qu'elle est reflétée par l'histoire des corps célestes, de la Terre, de la vie et des autres sciences de la nature). » (Cité dans « Rapport sur les travaux du gouvernement présenté par le premier ministre Chou En-lai à la première session de la troisième Assemblée populaire nationale » (21-22 décembre 1964). Nous devons étudier consciencieusement et suivre cet enseignement; ce n'est qu'en le comprenant d'une manière juste que l'on pourra saisir pourquoi on doit agir et étudier toute sa vie pour élever justement sa conscience en ce qui concerne la révolution ininterrompue.

CHAPITRE 15

DÉPLOYONS NOTRE ACTIVITÉ SUBJECTIVE CONSCIENTE

Si le matérialisme dialectique nous dit que les mouvements, développements et changements dialectiques du monde objectif lui-même se font indépendamment de la volonté de l'homme, cela ne veut pas du tout dire que l'homme est impuissant devant le monde objectif, qu'il ne peut ni le connaître ni le changer. Si on veut avoir des connaissances et transformer le monde objectif, il faut prendre parti de déployer l'activité subjective consciente de l'homme, et se décider à suivre une ligne politique et idéologique justes. Quant à nous, si nous utilisons cette unique conception du monde juste qu'est le matérialisme, et si nous déployons à fond notre activité subjective consciente, et accomplissons bien nos tâches, tout ira pour le mieux.

Tout ce qui est fait est fait par l'homme.

Nous étudions le matérialisme dialectique dans le seul but de connaître et de transformer le monde. Mais qui le connaît et le transforme? Ce sont les masses populaires, qui se trouvent aux premiers rangs des trois pratiques révolutionnaires. En se détournant des masses populaires qui font l'histoire, on se sépare de la force principale de connaissance et de transformation du monde. C'est précisément dans ce sens-là que nous disons que les choses sont faites par l'intermédiaire de l'homme, et si nous nous en détournions, si nous nous détournions de la masse des ouvriers, des paysans et des soldats armée du marxisme-léninisme

et de la pensée-maotsétoung, il ne serait pas question de connaître et de transformer quoi que ce soit.

Ce qui sépare l'homme des autres animaux, c'est cette activité subjective consciente qui connaît et transforme le monde. Engels disait : « l'animal **utilise** seulement la nature extérieure et provoque en elle des modifications par sa seule présence; par les changements qu'il y apporte, l'homme l'amène à servir à ses fins, il la **domine** ». (*Dialectique de la Nature,* p. 180.) Si l'humanité peut « dominer la nature », c'est parce qu'elle possède la possibilité de penser; par la pratique du travail, elle peut connaître et transformer le monde. L'animal utilise tout au plus ce qui est existant dans la nature pour se construire des abris et se protéger du froid et du chaud; mais l'homme peut, d'après des plans prévus par lui, se construire toutes sortes de maisons; les autres animaux ne peuvent qu'utiliser ce qui existe dans la nature pour leur nourriture, l'homme peut fabriquer des instruments, cultiver la terre, élever des animaux, etc., pour subvenir à ses besoins. Ainsi l'humanité seule possède l'activité subjective consciente, la possibilité de connaître et de transformer le monde.

Cette activité s'exprime dans la reproduction à son service des choses déjà existantes dans la nature, mais aussi dans ce fait que l'homme peut, d'après certaines lois naturelles, fabriquer à son service beaucoup de choses n'existant pas directement dans la nature. Le plastique par exemple, est fabriqué avec le charbon et le pétrole, matières naturelles qui, sans l'activité productrice humaine, ne pourraient être transformées en plastique. L'électricité est produite à partir de l'eau et du charbon, mais si ils ne passent pas par la pratique laborieuse de l'homme, comment pourraient-ils être transformés en électricité? De même, les vêtements que nous portons viennent du coton naturel, mais si ce coton ne passe pas par l'activité cultivatrice des paysans et le travail de filature des ouvriers, il ne pourra de lui-même se transformer en tissu. En examinant ce point, Engels indiquait souvent que le travail producteur auquel s'adonnent les hommes « ... crée des moyens d'existence, au sens large du mot, moyens que sans lui la nature n'aurait pas produits » (*Dialectique de la Nature;* p. 317). Les facteurs déterminants qui font que l'homme connaît et transforme le monde seraient inexistants s'ils ne tenaient pas compte de l'homme lui-même, de son activité subjective consciente.

Certains croient que déployer son activité subjective consciente, c'est uniquement travailler dur, sans craindre la sueur. Cette compréhension n'est pas correcte, elle est unilatérale. Nous savons que déployer son activité subjective ce n'est pas seulement faire des efforts physiques, c'est aussi faire travailler intensément son cerveau, proposer des idées, élaborer des méthodes. Quand il parlait des relations existant entre la main et le cerveau, Engels indiquait avec justesse : « La main, à elle seule, n'aurait jamais réalisé la machine à vapeur si, corrélativement, le cerveau de l'homme ne s'était développé avec la main et à côté d'elle, et en partie grâce à elle. » (*Dialectique de la Nature;* p. 41.) On peut voir que la main et le cerveau de l'homme ne peuvent être séparés, et le travail ardu est en relation avec la réflexion soutenue.

Pour expliciter encore mieux ce point, il faut éclaircir le problème de l'activité subjective consciente.

Qu'est-ce que cette activité?

Voilà ce qu'en dit le président Mao : « Tout ce qui se fait est fait par l'homme... Pour que cette action soit efficace, il faut au préalable des hommes qui, partant de l'analyse de la réalité objective, conçoivent des idées, des principes, des vues, élaborent des plans, une ligne politique, une stratégie et une tactique. Les idées, les vues, etc., sont d'ordre subjectif, alors que la pratique ou les actions traduisent le subjectif dans l'objectif, mais les unes et les autres représentent l'activité propre de l'homme. Cette activité, nous l'appelons ' activité consciente ', et elle constitue une caractéristique qui distingue l'homme des autres êtres. » (*De la guerre prolongée;* O.C., t. 2, p. 161.) L'activité subjective consciente dont parle ici notre président ne désigne pas uniquement « la pratique ou les actions », c'est-à-dire le travail, la vigueur, mais elle doit aussi englober l'activité du cerveau, l'élaboration des idées, des principes, des plans, d'une stratégie, etc. De là, notre activité subjective consciente s'exprime non seulement dans les trois pratiques révolutionnaires, mais aussi dans le rôle d'atelier de finissage que joue le cerveau sur la base de la pratique. Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra acquérir sans arrêt des connaissances sensibles dans l'activité pratique, et par le finissage du cerveau, faire un bond jusqu'à la connaissance rationnelle; puis, faire en sorte que l'activité pratique qui nous conduit soit plus consciente, ait un but plus déterminé, soit

quelque chose de plus utilisable. Ainsi nous pourrons dire que le processus de déploiement de l'activité subjective consciente est le processus qui va sans cesse de la pratique à la connaissance. Réfléchir sans agir c'est jeter des fondements sans avoir de pratique, et cela peut nous entraîner dans des songes creux; nous devons certainement nous y opposer. Mais, si on agit sans réfléchir, si on ne sait pas pourquoi on agit d'une certaine façon et non d'une autre, on peut perdre le nord, et ne plus rien y voir. Il faut unir l'action à la pensée, l'activité de la main à celle du cerveau; seul ceci peut être considéré comme juste, et ce n'est qu'ainsi que nous déploieront encore mieux notre activité consciente.

Reconnaître qu'il y a des conditions, sans en devenir l'esclave.

Quand nous avons parlé de l'activité consciente des hommes, et des choses faites par leur intermédiaire, avons-nous dit que cela pouvait se faire dans n'importe quelles conditions? Absolument pas. Nous sommes des matérialistes dialecticiens. « Pour une femme intelligente il est difficile de faire de la cuisine sans riz » : si certaines conditions ne sont pas réunies, ça n'ira pas. Pour transformer du fer en acier, une température de 1500°, 1600° est nécessaire, ce sont les conditions; si elles ne sont pas réunies, on aura beau faire des efforts, on ne pourra le transformer. Si on n'a pas d'eau pour irriguer les cultures, ça ne marchera pas; l'eau représente la condition et sans celle-ci on aura beau faire, les cultures ne pousseront pas. Ainsi, l'activité subjective consciente des hommes ne peut se développer que sur la base de conditions objectives déterminées.

La théorie matérialiste-dialectique du reflet souligne que le subjectif doit correspondre à l'objectif. Cela comprend l'idée suivant laquelle l'homme peut déployer son activité subjective consciente en se fondant sur la réalité, et suivant laquelle cette action doit s'unir à des conditions objectives déterminées. Tout le monde sait que si l'on veut déployer l'activité subjective consciente dans les innovations techniques, on doit tout d'abord partir de la réalité, éclaircir définitivement la question de savoir quelle pièce de la machine a besoin d'une rénovation, quelle installation monter; la question ne sera résolue qu'ainsi. De même, pour

améliorer un marais-salant, on doit d'abord étudier et enquêter sur la situation du marais-salant, élaborer à partir de là de véritables méthodes d'amélioration. Ce n'est qu'en partant de ces réalités objectives que notre activité subjective consciente sera consciente et non pas aveugle. Si on ne tient pas compte des conditions déterminées, ou si on dépasse les limites autorisées par les conditions objectives, l'activité subjective consciente qui en résultera ne pourra qu'apporter préjudices au travail.

L'activité consciente des hommes ne doit donc pas ignorer les conditions déterminées. Mais si celles-ci n'étaient pas bonnes, ou si provisoirement elles n'étaient pas réalisées, que devrions-nous faire? L'homme reste le facteur déterminant, tout se fait par son intermédiaire; il faudra donc s'appuyer sur l'activité consciente des hommes pour résoudre les problèmes. Pour que des conditions défavorables se transforment en conditions favorables, et que l'absence de conditions se transforme en leur présence, on ne doit pas s'asseoir et attendre. Les ouvriers de Daqing disent : « Si les conditions existent, nous avançons, et si elles font défaut, nous les créons et nous avançons quand même. » Qui les crée, et comment les créer? En comptant sur soi, en comptant sur l'activité subjective consciente des hommes. La puissance des grues était-elle incapable de soulever une foreuse de plus de 60 tonnes : les ouvriers de Daqing, conduits par le camarade Wang Jingxi, l' « homme de fer », ont entrepris de transporter avec obstination la machine sur leurs épaules jusqu'à l'aire de forage. Les canalisations d'eau n'étaient-elles pas encore prêtes : ils se sont obstinés à compter sur les cuvettes et les cruches pour fournir de l'eau au démarrage de la foreuse, ce qui permit au premier puits de pétrole de Daqing d'entrer en fonction. Dès le début de l'année 1960, le peuple courageux du district de Linxian, dans la province du Henan, guidé par la ligne générale, définie par le Parti, en ce qui concerne l'édification du socialisme, édifia, entre les escarpements des monts Taihang après une âpre lutte de dix ans, le « Canal Drapeau Rouge » long de plus de 1500 km. Il canalisa la tumultueuse rivière Zhanghe, et transforma cette pauvre chaîne de « montagnes chauves où rien ne pousse, et où l'eau est plus chère que l'huile » en la fertile « Taihang, pays de l'eau ». Ainsi, devant des conditions défavorables, il suffit que nous adoptions une attitude active, mobilisions l'activité et l'intelligence des masses armées du marxisme-

léninisme et de la pensée-maotsétoung, et en partant de la situation réelle à un certain moment et à un certain endroit, nous pourrons changer les conditions défavorables en conditions favorables; et si ces conditions étaient inexistantes, nous les créerions.

En conclusion, quelles que soient les circonstances, on s'appuie sur l'homme pour le travail; si les conditions sont bonnes il faut s'appuyer sur l'homme pour les rendre favorables, si les conditions sont mauvaises, il faut s'appuyer sur l'homme pour les transformer, et si elles n'existent pas encore, il faut encore s'appuyer sur lui pour les créer. Ce n'est qu'en armant notre cerveau du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung et en déployant pleinement notre activité subjective consciente que l'on pourra vaincre les difficultés et faire faire à l'homme des miracles.

La liberté c'est la connaissance de la nécessité et la transformation du monde objectif.

N'avons-nous pas dit qu'il faut toujours unir l'activité subjective consciente au respect des lois objectives? Afin de résoudre d'une manière juste cette question, il faut encore parler des rapports existant entre la liberté et la nécessité.

Qu'est-ce que la liberté? Le président Mao a dit : « La liberté c'est la connaissance de la nécessité et la transformation du monde objectif » (cité dans le *Quotidien du Peuple* du 11 avril 1966). La liberté ici désigne évidemment l'activité de l'homme, l'activité subjective consciente de l'homme. La connaissance de la nécessité désigne ici la connaissance des lois objectives. Pourquoi la liberté est-elle la connaissance de la nécessité? Parce que l'activité humaine subit toujours des restrictions de la part de conditions objectives déterminées. Pourquoi la liberté est-elle aussi la transformation du monde objectif? Parce que, si on possède la connaissance des lois des choses objectives et si on ne s'appuie pas sur elles pour transformer le monde, on ne pourra estimer avoir acquis la liberté.

Par exemple, les hommes connaissent les lois du mouvement de l'eau; ce n'est pas suffisant pour obtenir la liberté vis-à-vis de cette matière; il leur faudra encore mobiliser les masses pour s'attaquer à la montagne, construire des parapets et des barrages, trans-

former l'eau, source de calamité, en source de bienfaits. Sur la très longue période d'avant la Libération, de 206 av. J.-C. à 1949, soit en l'espace de 2 155 années, il y eut 1 056 sécheresses et 1 029 inondations, ce qui fait en moyenne une calamité chaque année si on additionne inondations et sécheresses; « les terres dénudées s'étalent à mille *Li*, les affamés grouillent sur les routes », « l'inondation envahit tout, les cadavres flottent aux quatre coins ». Le peuple travailleur était asservi dans la société et ne pouvait qu'être l'esclave des inondations et des sécheresses. Mais, « un chant du coq retentit et le jour s'installa sur la terre » : la Chine nouvelle, fondée il y a 25 ans, a conquis la libération du peuple travailleur chinois sur le plan politique; sous la direction de la ligne révolutionnaire du président Mao, en comptant sur ses deux bras, il livra une lutte pour l'assèchement et la bonification dans le domaine de la construction hydraulique et remporta ainsi des victoires éclatantes jamais vues dans l'histoire. Sur les rives des grands fleuves, victimes éternelles des calamités, s'élèvent maintenant des « grandes murailles de mille *Li* » épaisses et ombragées; des centaines de nouveaux canaux avalent et recrachent les flots selon les besoins des hommes, ce qui a transformé les calamités dues aux inondations en bienfaits permettant l'irrigation et la navigation. Les régions montagneuses du sud du pays, sèches et arides depuis longtemps, ainsi que les plaines desséchées qui manquaient d'eau depuis des générations, sont parsemées aujourd'hui de lacs artificiels, sont quadrillées en tous sens d'une forêt de puits et de canaux. L'histoire de la grande terre de Chine mise en cage depuis des milliers et des centaines d'années, où « la sécheresse était si forte que la fumée s'élevait de la terre, l'inondation si terrible que les habitations du peuple flottaient », est à tout jamais révolue et ne reviendra plus. Esclave jadis devant l'inondation et la sécheresse, ils sont à présent devenus les maîtres de l'eau, et se sont progressivement libérés d'elle.

C'est la même chose pour la lutte contre les ennemis de classe. Il n'est pas suffisant d'avoir acquis la connaissance des lois régissant la lutte des classes à l'étape historique du socialisme, il faut encore, sous la direction de la ligne fondamentale du Parti, mobiliser les masses, et développer une lutte efficace contre les propriétaires fonciers, la bourgeoisie ainsi que la ligne opportu-

niste à l'intérieur du Parti; c'est ainsi que l'on pourra dire avoir vraiment acquis la liberté dans la lutte des classes.

Il y a deux sortes d'idées auxquelles on doit s'opposer en ce qui concerne les relations entre liberté et nécessité. La première est constituée par la volonté arbitraire, subjective, qui abandonne la nécessité pour ne parler que de la liberté, qui abandonne les lois objectives pour ne parler que de l'activité subjective consciente; la deuxième consiste à ne voir que les choses sans voir l'homme, ne parler que de la nécessité des lois objectives, sans voir le rôle actif de l'homme.

Certains entendent par liberté, par déployer son activité subjective consciente : « agir comme bon me semble ». Nous disons que ce n'est pas juste. Existe-t-il de par le monde un endroit où la liberté ne subit aucune restriction, où l'on agit selon sa volonté? Il n'en existe pas. Nous parlons de la volonté subjective consciente, et non de l'arbitraire subjectif, cela doit être bien clair. Si on veut obtenir la victoire dans la guerre révolutionnaire en Chine, on doit alors étudier et maîtriser ses lois; de même si on veut faire de riches moissons, on doit s'appuyer sur la « Charte en 8 points » concernant l'agriculture [42], prendre des mesures convenant au moment et au lieu, étudier, maîtriser les lois de toutes les espèces de culture, et mettre en pratique la culture scientifique des champs. Si on n'agit pas ainsi, mais selon son désir, si on lutte selon son bon plaisir, si on cultive seulement selon sa fantaisie, ce ne sera qu'arbitraire aveugle avec un échec lamentable pour résultat; on n'aura acquis aucune liberté. Le président Mao nous enseigne : « Nous ne permettrons à aucun officier commandant de l'Armée rouge de devenir une tête brûlée frappant à tort et à travers; nous devons encourager chaque officier commandant de l'Armée rouge à devenir un héros, brave et clairvoyant, ayant non seulement le courage de surmonter tous les obstacles, mais encore la capacité de dominer tout le cours de la guerre, dans toutes ses vicissitudes et tous ses développements. » (*Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine;* O.C., t. I, p. 212-213.) Dans tous les travaux que nous entreprenons, nous devons nous conformer rigoureusement aux enseignements de notre président, faire tous nos efforts pour connaître les nécessités objectives, et déployer à plein notre activité subjective consciente dans la pratique de transformation du monde objectif.

Ne voir que les nécessités objectives, les conditions objectives, sans compter avec l'activité volontaire de l'homme est une autre idée erronée que nous rencontrons souvent. Certains disent : « Avec si peu d'hommes comment avez-vous fait pour faire tout ça? ». En vérité ce sont des idées qui sont le propre des faibles et des paresseux ne voyant pas l'énorme esprit d'initiative pour le socialisme que les masses portent en elles. Ce n'est qu'en utilisant la ligne juste que l'on mobilisera l'esprit d'initiative des masses, et qu'un homme pourra en valoir deux, trois, et encore plus. Ceci a été prouvé à plusieurs reprises, par des faits innombrables dans la révolution et la construction de notre pays. Notre peuple, sous la direction du président Mao et du Parti communiste chinois, a combattu pendant 22 ans, a chassé l'impérialisme japonais, a annihilé le réactionnaire Tchiang Kai-chek et son armée forte de deux millions d'hommes, et a créé la République Populaire de Chine. En ce qui concerne les armes, l'approvisionnement, bref en ce qui concerne les conditions matérielles, nous étions très loin derrière l'impérialisme japonais et les réactionnaires du Guomindang, nous avions du millet et des fusils, et eux, ils avaient des avions et des tanks. Mais la victoire finale ne fut pas à l'impérialisme japonais ni aux réactionnaires du Guomindang! Ce ne sont pas les avions plus les tanks qui ont battu le millet plus le fusil, mais le millet et les fusils qui ont vaincu les avions et les tanks. La raison fut la suivante : notre armée était une armée révolutionnaire créée et dirigée par le président Mao, une armée du peuple qui savait pour qui elle se battait, qui avait l'esprit de ne craindre ni les difficultés ni la mort. Avec l'esprit héroïque de mépriser l'ennemi et les difficultés :

« L'Armée rouge ne craint pas les épreuves de la Longue Marche,
Et se joue de dix mille fleuves et de mille montagnes »

(Tiré du poème de MAO TSÉTOUNG « La Longue Marche », octobre 1935),

et sous la direction de la ligne révolutionnaire du président Mao, elle a déployé son action consciente révolutionnaire le plus largement possible. En l'absence de cette ligne, les armes n'auraient servi à rien.

Mener la révolution et la construction socialiste, c'est s'appuyer sur la direction de la ligne révolutionnaire du président Mao, déployer l'initiative et la créativité des masses populaires pour le socialisme. Si l'on compare l'homme aux choses, aux machines, l'homme est vivant, les choses et les machines, elles, sont mortes; l'homme a une activité subjective consciente, les choses, les machines n'en ont pas. La ligne générale pour la construction du socialisme consistant à « déployer tous ses efforts, aller toujours de l'avant, quantité, rapidité, qualité et économie », c'est fondamentalement mobiliser l'initiative de la classe ouvrière et des masses laborieuses de tout le pays, et déployer largement leur activité subjective consciente au service de l'édification socialiste. Les ouvriers de Daqing dans l'industrie, les paysans pauvres et moyen-pauvres de Dazhai en agriculture ont déployé pleinement leur activité subjective consciente et ont fourni un exemple glorieux à la lutte de la classe ouvrière et du peuple travailleur de notre pays contre le ciel, la terre, les ennemis de classe. Tout ceci prouve que l'homme, devant les lois objectives, devant l'ennemi de classe et les difficultés, n'est pas impuissant, et il suffit que l'on s'en tienne à la ligne révolutionnaire du président Mao, et que l'on y ajoute notre ardeur, pour que tout puisse être transformé.

Le président Mao a dit : « Un chef militaire ne peut s'attendre à remporter la victoire au-delà des limites imposées par les conditions matérielles, mais il peut et il doit lutter pour la victoire dans les limites mêmes de ces conditions. La scène où se déroulent ses activités est bâtie sur les conditions matérielles objectives, mais il peut, sur cette scène, conduire des actions magnifiques, d'une grandeur épique. » (*Idem*, p. 212.) C'est ainsi qu'il faut combattre, et c'est ainsi qu'il faut mener la lutte des classes, la lutte pour la production et accomplir toutes nos tâches. On s'opposera donc à l'arbitraire qui consiste à ne pas tenir compte des conditions matérielles objectives, et aussi à la conception du monde propre aux faibles, aux fainéants et aux incapables.

Faisons table rase des vieux mythes, libérons notre esprit.

Si l'on veut déployer pleinement son activité consciente dans la lutte contre le ciel et la terre, et mener la lutte de classes et de

lignes, il faut faire table rase des vieux mythes qui nous en empêchent et libérer notre esprit de toutes les restrictions. Pour cela, armés du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung, nous devons critiquer la doctrine de Confucius-Mencius qui prône le « mandat du Ciel », « en haut l'intelligence, en bas la bêtise », ainsi que les idées réactionnaires bourgeoises et révisionnistes.

Est-ce que l'on est soumis au Ciel, sans aucun moyen d'agir? Ou bien, l'homme vaincra-t-il le Ciel, les choses sont-elles faites par l'intermédiaire de l'homme? C'est une grande question qui concerne la lutte entre le marxisme d'un côté et le confucianisme, le révisionnisme de l'autre. Selon le « Mandat du Ciel » réactionnaire de Confucius, tout ce qui se trouve entre le ciel et la terre, entre l'homme et le monde a été mis en place par Dieu; devant les calamités naturelles, l'exploitation et l'oppression de classe, l'homme ne peut qu'obéir au Ciel, sans rien faire. Si ces absurdités dominent la pensée de l'homme, il lui sera totalement impossible de déployer son activité subjective consciente, de vaincre le Ciel, d'abattre l'ordre ancien. Ces absurdités représentent l'opinion publique réactionnaire forgée par Confucius, pour défendre les intérêts des propriétaires d'esclaves décadents.

s masses populaires, armées du marxisme-léninisme et de la ısée-maotsétoung, ne croient pas au Mandat du Ciel, mais à la 'olution; ils sont persuadés que Marx et Lénine chasseront les ces ténébreuses. Par la critique contre Lin Biao et Confucius, us, peuple travailleur, abattrons d'un coup la cangue spiri-.uelle du « Mandat du Ciel », déploierons pleinement notre activité consciente révolutionnaire, et accélérerons rapidement la marche de la révolution et de la construction socialistes.

Si l'on veut faire aboutir notre activité subjective consciente, il faut aussi critiquer sans pitié la vision idéaliste et réactionnaire de l'histoire : « en haut l'intelligence, en bas la bêtise », prônée par Confucius et Lin Biao.

Les richesses spirituelles ont-elles été créées par le peuple travailleur? Ceci est une question qui a été extrêmement embrouillée par les propriétaires fonciers et la bourgeoisie, et que nous devons éclaircir. Les marxistes pensent que les richesses matérielles de la société n'ont pas été les seules à être créées par le peuple travailleur : les richesses spirituelles de la société l'ont aussi été. Les théories, la littérature et les arts prennent toutes

leur source dans le peuple travailleur, et sans ce dernier elles n'existeraient pas. Si la pratique de la fonte par l'ouvrier métallurgiste n'existait pas, d'où viendrait la « métallurgie »? Si la pratique de la construction, par l'ouvrier de la construction, n'existait pas, d'où viendrait « l'architecture »? Si le contact quotidien des paysans avec la terre n'existait pas, d'où viendrait « l'étude des sols »? De même les mathématiques supérieures, comme le calcul différentiel, s'est lui aussi formé sur la base de la pratique industrielle. La théorie marxiste de la connaissance soutient que la connaissance prend sa source dans la pratique. Toutes les connaissances, y compris toutes les choses du monde objectif qui sont reflétées d'une manière juste, les sciences naturelles, les sciences sociales, sont toutes venues de la pratique des masses travailleuses. La réalité démontre que les ouvriers, les paysans et les soldats, armés du marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung, peuvent prendre la plume et le fusil; et s'ils osent penser et parler, travailler et agir, ils seront non seulement les créateurs des richesses matérielles de la société, mais ils déploieront aussi leur rôle de force principale à travers la Grande Révolution Culturelle prolétarienne et le Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius. Le prestige réactionnaire de la bourgeoisie, « Sa Sainteté » Confucius, le révisionnisme, seront totalement balayés et ne survivront pas à leur critique.

Afin de rabaisser et nier le grand rôle du peuple travailleur, la bourgeoisie n'arrête pas de mentir en disant que, dans l'avenir, les machines à calculer électroniques pourront remplacer l'activité pensante de l'homme. Ce sont des propos tout à fait absurdes. Si l'on compare la machine à l'homme, celui-ci sera à jamais le facteur directeur, déterminant. La machine la plus complexe, sera toujours fabriquée par l'homme. Prenons par exemple la machine à calculer électronique à circuit intégré, capable de faire automatiquement un million d'opérations par seconde; en plus de dix secondes, elle peut calculer un chiffre qui nécessiterait l'effort de pas moins de cent personnes pendant un an. Sa capacité de calcul dépasse la capacité humaine d'on ne sait combien de fois : la raison de cette rapidité, c'est qu'elle a été monté par l'homme et rien d'autre. Son extrême efficacité, ne vaudra jamais les produits de la pratique et de la connaissance répétées de nos ouvriers et de nos techniciens. La bourgeoisie répand à dessein les idées réactionnaires consistant à ne voir que

les choses sans voir l'homme, avec pour but de rabaisser le grand rôle historique créateur du peuple travailleur, afin de renforcer sa domination réactionnaire.

La ligne juste, c'est la garantie fondamentale que l'on déploiera totalement son activité subjective consciente.

« La justesse de la ligne idéologique et politique est déterminante en tout. » Si on a une ligne idéologique et politique justes, on pourra développer justement son activité révolutionnaire consciente.

Avant la Libération, la Chine produisait de l'acier déjà depuis 50 ans; la production annuelle s'élevait à un peu plus de 900 milles tonnes, ce qui n'atteint même pas la production annuelle d'une seule de nos usines métallurgiques actuelles. Le pétrole dans la vieille Chine a aussi été exploité pendant plusieurs décennies, mais la longueur totale des forages n'atteignait pas la longueur de forage annuelle d'une de nos équipes d'avant-garde. Pendant les 80 années précédant la Libération, les chantiers navals, depuis « l'Atelier général de construction navale de Jiangnan » du traître à la patrie Li Hongzhang ([43]), n'ont pas sorti un bateau digne de ce nom; aujourd'hui nos cargos au long cours peuvent naviguer librement par une tempête de « force 8 », etc. Le ciel et la terre sont toujours les mêmes, quelle est la raison de ce grand changement? Le vieux système social était différent du nouveau, sa nature politique n'était pas la même. La domination réactionnaire de Tchiang Kaï-tchek a gravement freiné le développement des forces de production sociale, le peuple travailleur vivait une vie pire que celle des bêtes de somme, et dans la production il était absolument impossible de déployer son activité subjective consciente. A la Libération, la classe ouvrière et le peuple travailleur, sous la direction du président Mao et du Comité Central du Parti, se sont levés, se sont armés d'initiative et ont déployé leur savoir-faire dans la révolution et l'édification.

Nous, ouvriers, paysans et soldats, nous avons compris à travers la pratique de la lutte entre les deux lignes à l'intérieur du Parti, que la justesse de la ligne a une signification décisive dans la mobilisation de l'activité révolutionnaire cons-

ciente des masses. Liu Shaoqi et Lin Biao, par exemple, ont avancé la philosophie d'imitation servile de l'étranger, de lambinisme, en hurlant « construire un bateau c'est moins bien que l'acheter, et l'acheter c'est moins bien que l'affréter », comment cela pouvait-il faire déployer aux ouvriers leur esprit d'initiative dans la construction de bateaux? Si l'on avait suivi l'absurdité « en haut l'intelligence, en bas la bêtise » de Lin Biao — ce qui aurait signifié la ligne révisionniste prônant que « les spécialistes gèrent l'usine », et la domination sur les masses ouvrières dans les entreprises industrielles — comment aurait-il pu être question de déployer l'activité subjective consciente? Aussi, en se détournant de la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao, pas question de parler d'une quelconque mobilisation de l'activité révolutionnaire consciente des ouvriers, paysans et soldats.

On doit expliciter encore une question : certains jeunes croient que parce que on est actuellement dans une société nouvelle, on peut y jouir d'une vie de bonheur toute faite sans avoir à fournir d'efforts. Cette manière de penser est incorrecte. Nous devons comprendre que le système social avancé a fourni des conditions relativement bonnes pour que les hommes déploient leur activité subjective consciente, mais il ne peut remplacer celle-ci. Le président Mao a dit : « Le régime socialiste nous a ouvert la voie vers la société idéale de demain, mais pour que celle-ci devienne une réalité, il nous faut travailler dur. Certains de nos jeunes gens pensent que, la société étant devenue socialiste, tout doit être bien, qu'on peut y jouir d'une vie de bonheur toute faite, sans avoir à fournir d'efforts. Cette façon de voir les choses n'est pas réaliste. » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, T.C., p. 498.) Chaque révolutionnaire, chaque jeune que nous sommes, devons très bien saisir ces paroles.

Notre cause socialiste, sous la direction du Parti, a remporté de grandes et glorieuses victoires, mais elles ne sont pas tombées du ciel, elles sont venues de ce que, sous la direction de la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao, le peuple de tout le pays a su déployer son activité subjective consciente, c'est le fruit d'un travail ardu et acharné. Nous sommes convaincus que, par la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, par le Mouvement de critique de Lin Biao et Confu-

cius, la conscience de classe et de la lutte de lignes, de notre peuple, fort de centaines de millions d'hommes, s'élevera sûrement, qu'il fera table rase des anciens mythes et libérera son esprit, déploiera encore mieux son activité subjective consciente, et remportera des victoires encore plus grandes pour la cause de la révolution et de l'édification socialiste dans notre pays.

CHAPITRE 16

EFFORÇONS-NOUS DE CHANGER NOTRE CONCEPTION DU MONDE

Le matérialisme dialectique est la conception du monde du prolétariat, c'est une arme acérée pour connaître et transformer le monde. Nous, ouvriers, paysans et soldats, devons empoigner cette arme et affirmer que ce n'est qu'en armant notre cerveau du matérialisme dialectique, en l'utilisant pour transformer notre conception du monde, que nous pourrons mener à bien la révolution dans la superstructure. On pourra alors accomplir la grande mission historique du prolétariat qui consiste à renverser totalement la bourgeoisie et toutes les classes exploiteuses. Sans cette transformation, on ne pourra rien faire de bien.

Transformer sa conception du monde, c'est transformer sa capacité de connaître le monde, c'est faire la révolution dans l'ancienne superstructure.

L'action est soumise à la pensée. Ainsi, tout en transformant le monde objectif, nous devons transformer consciemment notre propre monde subjectif et balayer les vieilles idées, les vieilles conceptions de notre cerveau pour devenir des révolutionnaires. Le président Mao indique clairement : « La lutte du prolétariat et du peuple révolutionnaire pour la transformation du monde implique la réalisation des tâches suivantes : la transformation du monde objectif comme celle du monde subjectif de chacun — la transformation des capacités cognitives de chacun comme celle du rapport existant entre le monde subjectif et le monde

objectif. » (*De la pratique*, T.C., p. 85.) Ce qu'entend notre président par « la transformation des capacités cognitives de chacun », c'est balayer du cerveau des hommes les vieilles idées, les vieilles conceptions, ainsi que la conception du monde idéaliste et métaphysique, afin que « leurs idées correspondent aux lois du monde extérieur objectif » (*idem*, p. 69), dans le but de transformer la conception du monde.

Par exemple, deux conceptions du monde et deux résultats face aux calamités naturelles. La première consiste à attendre que la nourriture tombe du ciel, se soumettre au Mandat du Ciel en disant : « l'homme ne lutte pas avec l'eau, comme la poule ne lutte pas avec le chien ». L'homme est écrasé par les calamités naturelles, voilà ce que soulignent ces vieilles idées. Peut-on alors parler d'une quelconque possibilité de connaître le monde objectif? La seconde consiste à dire que l'homme vaincra le Ciel, elle voit tout d'abord le rôle actif de l'homme; à la grande sécheresse envoyée par le « Ciel », l'homme ne peut répondre que par une grande activité et vaincre les calamités naturelles. Alors seulement il pourra connaître le monde objectif. Des gens disent : « on ne doit pas craindre les calamités naturelles, mais les calamités idéologiques ». Ces calamités idéologiques sont les anciennes opinions, l'idéalisme, la métaphysique qui perturbent le cerveau des gens et qui font que ceux-ci ne peuvent refléter correctement le véritable aspect du monde objectif; la faculté de connaître le monde objectif en patit. Pour transformer sa conception du monde, il faut balayer ces anciennes idées, faire la révolution dans l'idéologie, adopter le matérialisme dialectique et cette idée nouvelle selon laquelle l'homme vaincra le Ciel. Plus les vieilles idées, les vieilles idéologies seront balayées, plus se renforcera notre capacité cognitive et notre capacité de transformer le monde; nous serons donc plus libres, notre travail sera plus complet.

Dans la transformation des vieilles usines, là aussi deux conceptions du monde, deux résultats. Si on étudie le problème avec la métaphysique, on verra dans les équipements existants d'énormes monstres, divinités inviolables, d'où cette connaissance erronée : « les vieilles usines ont servi de modèle, on ne peut pas les transformer »; on ne pourra donc pas refléter la vieille usine dans son aspect véritable : possibilité de la transformer et de la développer; on perdra la faculté de la connaître.

C'est tout le contraire quand on regarde les choses avec le matérialisme dialectique. On appréhendera les vieilles entreprises de la même façon que les autres phénomènes, c'est-à-dire comme quelque chose ayant des contradictions, pouvant être transformé, sans rester éternellement au même niveau. Prenons l'exemple de l'atelier n° 1 de l'entreprise sidérurgique d'Anshan : à la lumière de la « Charte de l'entreprise sidérurgique d'Anshan » (44), nous avons balayé la conception du monde métaphysique « les vieilles usines servaient de modèle », nous avons appelé à élaborer des plans, nous avons transformé les fours, les cylindres et d'autres équipements importants qui gênaient le développement de la production, nous avons graduellement développé la productivité. Depuis 1971, le plan d'État a été dépassé à trois reprises, le volume de production de 1973 a dépassé de cinq fois la possibilité de production initialement prévue. Nous voyons qu'il y a une très grande différence entre pouvoir et ne pas pouvoir changer les idées. Avec des idées anciennes, quand on ne peut se libérer des vieilleries, on risque de perdre la faculté de connaître le monde objectif, la confiance dans sa transformation et le courage de le faire; avec des idées différentes, en se servant de cette conception du monde qu'est le matérialisme dialectique, on fera des observations, des analyses et on résoudra le problème; la victoire sera inévitable. La vérité, c'est qu'il faut vraiment insister sur la transformation de la conception du monde de l'homme, sur son travail idéologique.

Nous parlons souvent d'aveuglement, c'est-à-dire des vieilles pensées et habitudes qui bouchent l'horizon des hommes et qui leur fait perdre la faculté cognitive du monde objectif. Pourquoi le chef d'équipe Zhang Litian, dans l'opéra révolutionnaire « Ode à Longjiang » ne voit-il que l'inondation des 300 *Mu* de terre à haut rendement appartenant à sa propre brigade, derrière le barrage, sans s'inquiéter des 90 milles *Mu* de terre fertile derrière la montagne, frappée de sécheresse et qu'il doit donc secourir? C'est que les vieilles idées lui embrouillent tout, l'intérêt privé, l'esprit particulariste lui voilent les yeux. Ce que l'on appelle « aveuglement » c'est être frappé de cécité. Si on est atteint par la cécité, voit-on encore les choses du monde?

Transformer sa conception du monde c'est transformer, d'un point de vue fondamental et gnoséologique, son monde subjectif jusqu'à ce qu'il puisse refléter réellement l'aspect véritable du

monde objectif, et par la pratique atteindre le but de transformation de la nature et de la société. Le président Mao dit : « Toutes les idées qui reposent sur la réalité objective et lui correspondent sont justes, et sont justes également toute pratique, toute action reposant sur les idées justes. » (*De la guerre prolongée,* O.C., t. 2, p. 161-162.) Pour pouvoir élever notre possibilité de connaître le monde objectif, le plus important c'est d'éliminer constamment les vieilles idées et opinions de son cerveau; ce n'est qu'ainsi que l'on pourra transformer notre monde subjectif, jusqu'à ce qu'il puisse bien correspondre au monde objectif.

Certains pensent que seuls les gens qui ont commis des erreurs, ou ceux qui ont une origine douteuse doivent transformer leur conception du monde; ceux qui n'ont pas commis d'erreurs, ceux qui sont d'origine ouvrière ou paysanne, pour eux la tâche de transformer leur conception du monde n'existe pas. Cette manière de voir n'est pas correcte. Ceux qui ont commis des erreurs doivent, sans aucun doute, se transformer, car les défauts dans leur conception du monde sont en plus grand nombre. Les gens issus de familles de classes exploiteuses sont beaucoup plus liés aux anciennes traditions, ils doivent être plus vigilants dans la transformation de leur conception du monde. Nous continuons à l'affirmer. Mais il ne faut pas en conclure que ceux qui n'ont pas commis de fautes, ceux qui ont une bonne origine n'ont pas besoin de se transformer. Le président Mao nous enseigne : « Dans la lutte de classe et dans la bataille contre la nature, la classe ouvrière transforme la société dans son ensemble, et elle se transforme elle-même en même temps. La classe ouvrière doit constamment apprendre dans le cours de son travail et progressivement éliminer ses défauts; elle ne doit jamais s'arrêter dans cette tâche. » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple,* p. 494.) Ce que dit ici notre président ne s'applique pas uniquement à ceux qui ont commis des erreurs, ni aux gens issus des classes exploiteuses, c'est une exigence pour la classe ouvrière tout entière.

« Ces circonstances sont en perpétuel changement — dit encore le président Mao — et, pour que nos idées s'adaptent aux conditions nouvelles, il nous faut apprendre. Même ceux qui connaissent assez bien le marxisme, et dont la position prolétarienne est relativement ferme, doivent continuer d'apprendre, d'assimiler ce qui est nouveau et d'étudier de nouveaux pro-

blèmes. » (*Intervention à la conférence sur l'art et la littérature;* T.C., p. 526). Nous voyons que la nécessité de transformer notre conception du monde n'est pas uniquement dictée par l'existence de l'idéologie de la bourgeoisie et des classes exploiteuses; mais aussi par le changement perpétuel qui a lieu dans les circonstances du monde objectif. Cette transformation, pour chaque révolutionnaire, n'est pas l'affaire d'un moment, mais d'une génération.

La transformation de la conception du monde doit être menée par chaque révolutionnaire que nous sommes. Quelle est, dans notre monde subjectif, en fin de compte la chose qui empêche de refléter réellement l'aspect originel du monde objectif? Nous devons bien étudier ce problème.

D'une manière générale, les choses qui poussent notre pensée à refléter justement le monde objectif se trouvent souvent associées à l'individualisme bourgeois et à une ligne de connaissance idéaliste et métaphysique.

Si une personne, pétrie d'idées égoïstes, entre au Parti non pour le bien public mais pour ses intérêts, elle ne pourra refléter d'une manière juste et au bon moment le monde objectif. Par exemple nous disons souvent : « sans entrer dans la tanière du tigre, on ne peut attraper ses petits. » Mais pour pouvoir y entrer, il faut y mettre le prix, au mieux s'en tirer avec quelques égratignures, au pire savoir payer de sa vie. Si on a des idées individualistes, comment pourrait-on entrer soi-même dans la tanière du tigre pour attraper ses petits? Prenons l'exemple de la réparation à chaud des fours : il règne dans ces derniers une température de plusieurs centaines de degrés; doit-on arrêter la production, attendre que la température ait baissé, pour entreprendre les réparations, ou commencer tout de suite sans arrêter la production, voir l'état de la situation, prendre des mesures, et développer l'initiative? C'est un problème qui consiste à ne craindre ni les épreuves ni la sueur. Les héros qui ont construit le chemin de fer Chengtou-Kunming, face à la réalité objective du ravin du Lao Chang, forêt vierge inaccessible et pleine d'embûches, n'auraient jamais pu venir à bout des travaux s'ils n'avaient pas eu l'esprit de « ne craindre ni les difficultés ni la mort ». Le monde subjectif reflète d'une manière juste le monde objectif et le transforme : ceci exige que nous n'en restions pas au niveau des paroles, mais que nous passions aux actes; il faut faire

la révolution au risque de sa vie. Nous devons travailler de manière à connaître justement et au bon moment le monde objectif, nous devons mener une lutte constante contre les idées bourgeoises, en passant par la pratique de la connaissance et de la transformation du monde.

L'idéalisme et la métaphysique sont aussi de grands ennemis qui agissent sur notre possibilité cognitive. Si l'idée suivante : « les dix mille choses dépendent de la Destinée, rien ne dépend de l'homme » trotte dans la tête de quelqu'un, comment cette personne pourrait-elle envisager d'aller faire des enquêtes et étudier, connaître le monde objectif? Pensera-t-elle lutter contre le ciel, la terre, l'ennemi de classe? L'idéalisme et la métaphysique lui bouchent la vue, lui lient bras et jambes. Si on pense que : « ne rien voir la tête baissée est préférable à voir la tête haute, l'inimitié est difficile, l'amitié est facile », on ne pourra voir les contradictions entre les deux classes, les deux voies et les deux lignes existant objectivement dans la société, sans parler de la lutte à mener contre les mauvais éléments et les mauvaises choses. L'empirisme est aussi quelque chose de métaphysique et d'idéaliste. Le monde est en fait extrêmement vivant et complexe; si on continue à tout voir sur le même modèle, si on considère une expérience temporaire et locale comme une vérité absolue, pourrait-on élever sans arrêt sa possibilité cognitive du monde objectif? L'expérience d'un homme est toujours limitée. Sa connaissance et son expérience ne sont qu'un tout petit reflet du monde objectif. C'est pourquoi cette connaissance a un caractère limité et partiel, et si on l'absolutise, l'expérience ne pourra non seulement devenir un échelon dans l'élévation de la possibilité cognitive, mais au contraire elle se transformera en un frein. Sans surmonter l'idéalisme et la métaphysique, impossible de progresser dans l'élévation de notre faculté cognitive.

Nous vivons dans un environnement de classes et de luttes de classes, les idées et opinions anciennes inculquées pendant des milliers d'années par les classes exploiteuses ont encore une très grande influence. Ces idéologies anciennes servaient auparavant le renforcement du système ancien; après l'établissement du nouveau système socialiste, elles sont devenues des instruments qui aident l'ennemi de classe à saboter la révolution et la construction socialistes. C'est un fardeau idéologique légué par l'ancien système, et qui reste dans la tête des hommes; il restreint

leurs idées, bouche leur horizon, les empêche de voir l'aspect véritable des choses, d'appréhender leur essence et leurs lois. Dazhai, Daqing, Xiaojinzhuang et beaucoup d'autres unités avancées ont prouvé par leurs riches expériences de la révolution dans le domaine idéologique que si les ouvriers, paysans et soldats sont libérés uniquement sur les plans économique et politique ce ne sera pas encore la libération totale, il restera à se libérer idéologiquement. La libération économique et politique ne sera solide que de cette façon. Sinon, le système économique socialiste et la dictature du prolétariat ne pourront se renforcer et se développer, et un sol favorable à un retour au capitalisme pourra se constituer. Il faut absolument mener la lutte entre les deux classes, les deux voies et les deux lignes dans le cerveau des hommes et transformer sa conception du monde. Ne pas mener la révolution dans le domaine de la superstructure présente un réel danger.

Pour transformer sa conception du monde, il faut s'appuyer sur le marxisme, sur la pratique révolutionnaire, sur l'aide des masses.

Sur quoi s'appuient les révolutionnaires lorsqu'ils transforment leur conception du monde? Sur le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung, sur la participation aux trois grandes pratiques révolutionnaires, sur l'aide des masses révolutionnaires.

Le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung sont la conception du monde du prolétariat. Armer notre cerveau du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung, balayer sans arrêt les idées bourgeoises, rompre complètement avec les conceptions et habitudes non-prolétariennes, voilà ce qu'on appelle transformer sa conception du monde d'une manière fondamentale. S'écarter du marxisme-léninisme et de la pensée-maotsétoung c'est naviguer sans boussole; est-il alors possible de transformer consciemment sa conception du monde?

Le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung sont les armes spirituelles les plus justes, les plus scientifiques et les plus révolutionnaires; seule cette idéologie peut vaincre les vieilles idées, les vieilles conceptions de toutes les classes exploiteuses. Ce n'est qu'après avoir maîtrisé cette idéologie que nous pourrons rompre définitivement avec les vieilles habitudes et conceptions,

les coutumes datant de milliers d'années, aller vers une grande révolution dans notre conception du monde. Par exemple, pour détruire cette vieille idée selon laquelle « ceux qui portent le même nom sont de la même famille », il faut empoigner la théorie de classe du marxisme; nous dirons alors : « proche ou pas proche, il faut faire des distinctions de classe. » Si on ne tient pas compte du principe que les véritables connaissances viennent de la pratique, et la maîtrise de la lutte, on ne pourra démolir cette idée ancienne qui nous fait dire : « c'est comme ça, il n'y a rien à faire. » Si on s'est emparé du principe disant que les masses sont les véritables héros, on ne pourra nous faire avaler cette ineptie : « en haut l'intelligence et en bas la bêtise. » Dans le passé on avait peur de rencontrer des contradictions, on se disait : mais quand donc cela finira-t-il? C'est pourquoi quand on tombait sur une contradiction on la contournait. Après avoir étudié « De la contradiction » et compris le principe selon lequel « sans contradictions pas d'univers », que si on fait la révolution c'est pour résoudre les contradictions, on est passé de la passivité à l'activité. Le président Mao indique : quand Marx et Engels créèrent ces grandes théories que sont le matérialisme dialectique et historique, « une révolution sans précédent se produisit dans l'histoire de la connaissance humaine. » (*De la contradiction*, p. 95). Si nous voulons balayer les vieilles idées et conceptions, faire la grande révolution dans notre conception du monde, nous n'aboutirons à rien si nous abandonnons le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung.

On ne pourra transformer sa conception du monde sans participer aux trois grandes pratiques révolutionnaires. « Transformons le monde objectif, transformons aussi notre propre monde subjectif » a dit le président Mao. Cela veut dire que la transformation du monde subjectif ne peut être séparée de la pratique visant à transformer le monde objectif.

Par exemple notre capacité à connaître la lutte de classes et la lutte de lignes part de la pratique de la lutte de classes et de lignes. Pourquoi le fait de se saisir de la ligne fondamentale du Parti constitue notre ligne vitale à nous, peuple travailleur? Parce qu'en ayant participé à la pratique sociale de la lutte de classes et de lignes, et particulièrement à la Révolution Culturelle Prolétarienne et au Mouvement de critique de Lin Biao et Confucius, nous avons compris ceci : pour que le Parti ne devienne pas

révisionniste et que le pays ne change pas de couleur, pour que l'on ne tourne pas la tête en arrière, nous devons toujours avoir en vue la lutte de classes et combattre sans arrêt la bourgeoisie et ses représentants. Si nous abandonnons la participation à la pratique de la lutte de classes et de lignes, il ne sera pas possible de former dans notre cerveau la conception de la lutte de classes et dans notre monde subjectif la conscience de la lutte de lignes.

Certains peuvent se demander : si nous avons maîtrisé la théorie révolutionnaire, pourquoi devons-nous encore participer à la pratique révolutionnaire? Nous avons dit qu'étudier le marxisme et participer à la pratique révolutionnaire sont deux choses pas du tout contradictoires. Le président Mao a dit : « Pour apprendre le marxisme, il ne suffit pas de l'étudier dans les livres; c'est surtout par la lutte des classes, le travail pratique et les contacts avec les masses ouvrières et paysannes qu'on arrive à le faire sien réellement » (*Intervention sur l'art et la littérature à Yenan;* T.C., p. 528). Le marxisme est issu du bilan de la pratique de la lutte, et ne peut être réellement maîtrisé que dans la pratique de la lutte. En réalité si on ne participe pas personnellement aux trois grandes pratiques révolutionnaires on ne pourra devenir un bon marxiste.

On ne peut se passer de l'aide des masses révolutionnaires pour transformer sa conception du monde. Si nous n'avons pas recours à un miroir, nous ne verrons pas notre visage: si nous nous détournons du contrôle et de l'aide des masses pour critiquer nos insuffisances et nos erreurs, nous ne pourrons les voir clairement et nous n'y ferons pas attention. Nos expériences propres sont limitées, la sagesse des masses, elle, est illimitée. Qu'un révolutionnaire se sépare des masses, de même qu'un poisson se sépare de l'eau, il ne pourra alors ni refondre sa conception du monde ni connaître le monde objectif.

En résumé, les ouvriers, paysans et soldats ont compris que pour transformer leur conception du monde et mener la révolution dans le domaine de la superstructure, ils ne doivent abandonner ni le marxisme-léninisme et la pensée-maotsétoung, ni leur propre participation aux trois pratiques révolutionnaires, ni à l'aide des masses. S'ils comprennent ce principe et qu'ils l'appliquent consciencieusement, ils pourront mener à un niveau supérieur la transformation de leur conception du monde.

Mais le renégat et traître Lin Biao avait hurlé que « pour

résoudre un problème, il faut déclencher la révolution dans son for intérieur ». Selon cette absurdité, pour transformer sa conception du monde et élever la possibilité cognitive humaine en ce qui concerne le monde objectif, on n'a pas besoin de participer aux trois pratiques révolutionnaires, à la transformation du monde objectif, on n'a pas besoin d'apprendre auprès des masses, ni étudier le marxisme-léninisme et la pensée-maotsé-toung. Il suffit de rester chez soi, de déclencher une révolution dans son for intérieur, et on connaîtra toute chose. N'est-ce pas là élucubration idéaliste et aprioriste? Ce n'est qu'en se servant du marxisme, véritable miroir magique, qu'on verra facilement que le prétendu « déclencher la révolution dans son for intérieur » n'est qu'une sinistre réédition de la théorie du « perfectionnement ».

En réalité, aussi bien « l'auto-perfectionnement » de Liu Shaoqi que « déclencher la révolution dans son for intérieur » de Lin Biao ne sont que des camelotes tirées du confucianisme. Zhuxi ([45]), théoricien réactionnaire de la dynastie des Song (960-1279) claironna que « l'esprit de l'homme connaît tout ». Selon cette absurdité, la connaissance de l'homme est inhérente au cerveau et il ne sert absolument à rien de participer à la pratique sociale, il suffit de méditer les portes closes pour qu'un jour « ça se déclenche subitement, ça vienne naturellement »; on pourrait ainsi avoir une connaissance claire de toutes les choses dans le monde. Zhuxi dit : « ça se déclenchera subitement, ça viendra naturellement », Lin Biao répond « pour résoudre un problème, il faut déclencher la révolution dans son for intérieur » : non seulement c'est le même sens, mais les expressions sont presque pareilles! Si on décrit Zhuxi et Lin Biao comme étant « deux trous d'un même nez qui respire d'un même souffle », notre vision sera parfaite!

« Le savoir inné » de Confucius, les « dix mille choses se réalisent en moi » de Mencius, « ça se déclenchera subitement, ça viendra naturellement » de Zhuxi et « déclencher la révolution dans son for intérieur » de Lin Biao, « se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la connaissance et de la pratique » (*De la contradiction*, p. 84). Ces entraves historiques nous empêchent d'acquérir une connaissance juste du monde objectif. Dans la réalité, la société se développe vers l'avant, mais les disciples de Confucius et de Mencius veulent absolument « se

modérer et en revenir aux rites », faire tourner à l'envers la roue de l'histoire : les phénomènes objectifs se développent et changent sous l'action de la lutte entre les contradictions internes, les disciples de Confucius et de Mencius répandent « la théorie du juste milieu » qui nie les contradictions, gomme les luttes, s'oppose au changement ; toutes les connaissances véritables prennent leur source dans la pratique du peuple travailleur, celui-ci étant le plus intelligent, le plus talentueux, toujours ces mêmes disciples hurlent « en haut l'intelligence et en bas la bêtise », etc. etc. Ainsi ils font passer le faux pour le vrai, intervertissent le blanc et le noir. Les réactionnaires vont inévitablement à contre-courant de l'histoire et leur perte est inévitable.

Efforçons-nous de transformer notre conception du monde pour la réalisation du communisme.

Nous parlons de la transformation de notre conception du monde, mais ce n'est pas là une transformation en vue d'un profit individuel, ni une transformation qui n'a pour but qu'elle-même. Si nous l'avons longuement examinée, en armant notre cerveau de la conception du monde prolétarien — matérialisme dialectique et historique —, c'est dans un but purement révolutionnaire, pour détruire le vieux monde et construire le nouveau, pour réaliser en Chine et dans le monde le plus grand idéal de l'humanité : le communisme. Le président Mao a dit : « A l'époque actuelle du développement social, l'histoire a chargé le prolétariat et son parti de la responsabilité d'acquérir une juste connaissance du monde et de le transformer » (idem, p. 85). « L'époque actuelle du développement social » c'est l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne. A une telle époque, la tâche historique de pouvoir connaître et transformer justement et totalement le monde ne peut incomber qu'au prolétariat et à son parti, qu'à la totalité du peuple travailleur sous la direction du parti prolétarien. Chaque ouvrier, paysan et soldat doit se servir de ces paroles pour s'encourager, exiger beaucoup de soi, se sentir pleinement responsable de cette grande mission historique et élever son sens des responsabilités de classe. Avec ces connaissances on pourra édifier la transforma-

tion de sa conception du monde sur la base d'une plus grande connaissance.

On doit se rendre compte que révolutionner la superstructure est une lutte de classes, qui, on se l'imagine bien, ne se mène pas d'une manière pacifique. L'esprit d'intérêt privé, les vieilleries qui encombrent notre cerveau mais également celui des autres ne peuvent être traitées « pacifiquement », « avec retenue »; il est nécessaire de s'en tenir à la philosophie de lutte. Si on transforme sa conception du monde et que l'on se détourne de la lutte et de la critique, les vieilles idées et opinions ne s'en iront pas d'elles-mêmes. Pour devenir un révolutionnaire, il faut oser critiquer les autres et avoir le courage de faire son autocritique. On doit comprendre que cela est indissociable de la transformation de sa conception du monde.

« Le changement de conception du monde est un changement radical » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, p. 496). Les vieilles idées et opinions ne se sont pas formées en une journée. C'est pourquoi on ne peut envisager de les éliminer en quelques leçons et en quelques réunions, de les transformer radicalement. Les paysans pauvres et moyen-pauvres de Dazhai le disent bien : « Il s'en faut de beaucoup! Si on veut éliminer l'influence d'idées vieilles de plusieurs milliers d'années, comment pourrait-on agir avec succès sans creuser les montagnes, combler les ravins afin de niveler la plaine? » C'est surtout à travers la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne que nous avons encore mieux saisi que la lutte dans le domaine de la superstructure est une lutte de très longue haleine et qui se fait à plusieurs reprises. C'est pourquoi nous devons avancer avec le Vent d'est de la critique de Lin Biao et Confucius, mener cette lutte profondément et avec endurance.

Le président Mao a dit : « L'époque où l'humanité entière entreprendra de façon consciente sa propre transformation et la transformation du monde sera celle du communisme mondial » (*De la pratique*, p. 85-86). Notre but doit être atteint, notre but sera atteint.

POSTFACE

Sur le matérialisme dialectique a été écrit pour les jeunes instruits installés à la campagne, les ouvriers, les paysans, les soldats et les cadres de base. Le président Mao nous enseigne : « Libérer la philosophie des salles de conférences et des livres de philosophie afin qu'elle devienne une arme acérée entre les mains des masses. » C'est dans cet état d'esprit que nous nous sommes efforcés de décrire les notions fondamentales du matérialisme dialectique en utilisant une langue simple et les expériences propres aux ouvriers, paysans et soldats. L'ouvrage est composé de seize chapitres. Chacun d'eux expose une notion fondamentale répartie sur plusieurs niveaux de compréhension.

Pour mener à bien la rédaction du livre, nous avons organisé une équipe de Triple union composée des éléments les plus actifs parmi les ouvriers et les paysans qui étudient la philosophie, de travailleurs du domaine de la philosophie et de cadres dirigeants. En tout vingt-cinq personnes. Les ouvriers et paysans ont participé à l'élaboration des principes de rédaction et du plan général ; ils ont discuté avec application des manuscrits successifs, avancé des propositions pour les corrections et concouru aux travaux de vérification du manuscrit définitif.

Durant toute cette période, nous avons reçu l'aide et les encouragements répétés des ouvriers, des paysans, des soldats, ainsi que des travailleurs du domaine philosophique des villes de Pékin et de Tianjin. Qu'ils en soient ici remerciés.

La rédaction de ce livre a été dirigée par des travailleurs du domaine de la philosophie. Étant donné la faiblesse de notre

niveau politique, idéologique et théorique, notre peu de connaissance en ce qui concerne la production et les sciences de la nature, il n'est pas impossible que des erreurs et des manques se soient glissés dans le texte. Nous espérons que les camarades lecteurs nous apporteront les critiques et corrections nécessaires.

L'équipe de rédaction
de la municipalité de Tianjin
qui a rédigé ce livre.

Novembre 1974.

NOTES DES TRADUCTEURS

(1) *Yang Xianzhen :* agent de Liu Shaoqi dans le domaine philosophique. Il dirigea l'Institut Marxiste-léniniste avant la Révolution Culturelle, fut lié à Wang Ming (voir note 19) et hostile à la ligne du président Mao depuis 1938. Durant toute son activité de « philosophe » Yang Xianzhen a attaqué le matérialisme dialectique et historique pour ébranler la base philosophique de la ligne révolutionnaire du président Mao pour donner une « base théorique » à la ligne révisionniste de Liu Shaoqi. Il avança successivement, sur l'ordre de ce dernier trois théories s'opposant à la ligne du président Mao concernant la construction du socialisme. Ces affrontements sont appelés en Chine « Les trois grandes luttes sur le front philosophique » (entre 1955 et 1964). Avec Lin Shaoqi il fut balayé par les masses, sous la direction du Parti pendant la Révolution Culturelle. Voir Pékin-Information N° 5 (p. 13), N° 17 (p. 6), N° 21 (p. 6) de l'année 1971.

(2) *Confucianisme :* ou école confucéenne (*ru* en chinois), école de pensée fondée par Confucius (– 552, – 479). A l'origine, *ru* désigne ceux qui s'occupaient des funérailles ou d'autres activités similaires pour le compte des aristocrates propriétaires d'esclaves. Confucius avait exercé ce métier dans sa jeunesse; mais plus tard il ouvrit une école privée et recruta des élèves. Il prêcha le retour à l'ancien, mena des activités politiques pour s'opposer à tout changement social et s'employa à sauver le régime esclavagiste moribond. Il créa ainsi une école philosophique dont les adeptes furent connus sous le nom de confucéens. A partir des dynasties des Qin (—221, —206) et des Han (—206, 220), tous ceux qui professaient les doctrines de Confucius et de Mencius (voir note 9) furent appelés confucéens ou confucianistes.

(3) Les citations attribuées à Confucius sont extraites du *Lun Yu* (Entretiens de Confucius, voir note 15) et autres textes confucéens.

(4) *Légisme :* l'école légiste, dont les principaux représentants furent Shang Yang, Xunzi et Han Fei, était une importante école de pensée qui s'opposait à l'école de Confucius à l'époque des Royaumes Combattants (voir note 27). Elle reflétait les intérêts des propriétaires fonciers, alors classe féodale montante, et propageait le point de vue matérialiste selon lequel « l'homme vaincra le Ciel », par opposition au point de vue idéaliste de la « soumission à la volonté du Ciel ». Elle préconisait la réforme politique et s'opposait à la rétrogression. Elle proposait le « règne par la loi » au lieu du « règne des rites », la dictature de la classe des propriétaires fonciers à la place de la dictature de la classe des

propriétaires d'esclaves. On donna plus tard aux partisans de cette école le nom de légistes.

(5) *Anciens Rois :* ou « Voie des Anciens Rois », doctrine réactionnaire créée et défendue par Confucius et Mencius (voir note 9). D'après lui, les héros mythiques de la haute Antiquité (Yao, Shun et Yu, le fondateur de la dynastie Xia, XXIe au XVIe siècle av. J.-C.) et les premiers rois de la dynastie esclavagiste des Zhou (Zhou de l'ouest, —1066, —771 ; Zhou de l'est, —770, —221) gouvernaient d'une manière idéale, et tous les gouvernants devaient revenir à leur méthode, imiter leur « Voie ». Les Anciens Rois fournissaient le modèle du gouvernement idéal.

(6) *Conception confucéenne du Mandat Céleste :* théorie réactionnaire répandue par Confucius, selon laquelle le Ciel a une volonté et un pouvoir infini pour récompenser les bons et châtier les méchants. Ainsi, le Prince qui se conformait aux « Rites » dynastiques et pratiquait la « Vertu » recevait le Mandat du Ciel. Dans le cas contraire, ce Mandat lui était retiré.

(7) *Apriorisme :* définition donnée par le numéro 10 de Pékin Information (p. 6) daté du 13 mars 1972 : « l'apriorisme est la théorie idéaliste de la connaissance... (il) estime que la raison humaine comporte certaines ' conceptions innées ' un ' raisonnement qui se comprend en soi-même ', des ' principes innés ' ou des catégories logiques qui ne découlent pas de l'expérience, mais sont inhérents au cerveau de l'homme ; on peut parvenir à la connaissance réelle, en partant de ces principes ou de ces catégories et en employant la méthode du raisonnement logique. Ne reconnaissant pas que la connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible, les partisans de l'apriorisme soutiennent que celle-là est indépendante. S'opposant à ce qu'on parte de la pratique et de l'expérience, ils prétendent qu'on commence par la raison. Ils ne vont pas de la réalité au concept, mais du concept au fait ».

(8) *Moyennes du fleuve Jaune et du fleuve Bleu :* la Chine est divisée en trois zones en ce qui concerne les normes de la production agricole. Au sud du fleuve Bleu, la production agricole doit être plus élevée que dans le reste de la Chine ; entre les deux fleuves, cette production est moyenne, et c'est au nord du fleuve Jaune qu'elle est la plus basse. Ainsi, pour une région du nord de la Chine, « passer le fleuve Jaune et le fleuve Bleu » signifie dépasser les normes définies pour cette région, et atteindre, voire même dépasser, celles des deux autres.

(9) *Mencius :* principal représentant de l'école confucéenne vers le milieu de l'époque des Royaumes combattants (voir note 27). Naquit en l'an 390 env. av. J.-C., et mourut en l'an 305 av. J.-C.

(10) *Brigade modèle de Dazhai :* brigade de production agricole dans la province du Shanxi, considérée en Chine comme un modèle pour l'édification d'une campagne nouvelle, d'un niveau de socialisation avancé. Le président Mao a lancé, en conséquence, le grand appel : « que

l'agriculture prenne exemple sur la brigade de production de Dazhai » (1964). Cet appel fut suivi d'un impétueux mouvement de masse dans tout le pays pour apprendre auprès de Dazhai. Voir la brochure : Tatchai, Drapeau rouge sur le front agricole en Chine, Pékin 1972, Éditions en langues étrangères, et l'ouvrage de Patrick Tissier *Deux modèles d'avant-garde, Taking, Tatchai*, N.B.E. 1975.

(11) *Raffinerie de Daqing :* après le retrait des techniciens soviétiques de Chine, rappelés par le renégat Khrouchtchev en 1960 pour briser l'essor de l'économie chinoise, des ouvriers du pétrole vinrent de tous les coins de la Chine à Daqing pour ouvrir un nouveau gisement pétrolifère; sous la direction du Parti, ouvriers et cadres, surmontant d'innombrables difficultés en ce qui concerne les matériaux, l'équipement et la technologie, sont parvenus, en l'espace de moins de 3 ans, à transformer Daqing en une base pétrolière moderne de premier ordre. En 1964, le président Mao lança un appel à tout le pays : « que l'industrie prenne exemple sur l'exploitation pétrolière de Daqing ». Voir la brochure : « Taking, un drapeau rouge sur le front industriel chinois », Éditions en langues étrangères, Pékin 1972, ainsi que l'ouvrage de P. Tissier cité dans la note 10.

(12) *Dong Zhongshu :* représentant de l'école confucéenne de la dynastie des Han de l'ouest (– 206, + 23), formula les « Trois principes cardinaux et les Cinq vertus constantes ». Les Trois principes cardinaux sont trois principes éthiques réactionnaires présentés comme s'ils étaient dictés par la volonté du Ciel : « le souverain dirige ses sujets, le père dirige son fils et le mari dirige sa femme », c'est-à-dire l'empereur, le père et le mari ont le pouvoir absolu de dominer tandis que les sujets, les fils et les femmes doivent obéir absolument. Les Cinq vertus constantes sont cinq principes prétendus immuables : bienveillance, droiture, respect des convenances, sagesse et fidélité. Ce sont des préceptes moraux réactionnaires professés par l'école confucéenne pour sauvegarder et harmoniser les rapports définis dans les Trois principes cardinaux.

(13) *Décadence des Rites et de la Musique :* par cette expression, on entend la décadence des institutions politiques et culturelles de la dynastie Zhou, dont les constituants principaux étaient les cérémonies rituelles et la musique qui les accompagnaient. Cette décadence commence à se faire sentir dès la fin de la dynastie des Zhou de l'ouest (VIII[e] siècle av. J.-C.).

(14) *Les 4 grandes luttes de ligne qui ont eût lieu depuis la proclamation de la République :* depuis 1949, il y eût 4 lignes bourgeoises qui se sont opposées à la ligne révolutionnaire du président Mao. La première : celle de Gao Gang (1902-1954) allié à Rao Shushi. Elle fut démasquée et écrasée à la 4[e] session plénière du Comité Central issu du VII[e] Congrès du P.C.C. en 1954. La deuxième : celle de Peng Dehuai, ministre de la Défense qui forma un groupe anti-parti pour s'attaquer à la ligne générale pour l'édification du socialisme, les communes populaires et le Grand

bond en avant. Celui-ci fut destitué après la réunion plénière du C.C. d'août 1959, issu du VIII[e] Congrès du P.C.C. La troisième : celle de Liu Shaoqi qui se brisa contre la Révolution culturelle, dirigée par le Président Mao en personne. Cette victoire de la ligne du président fut sanctionnée par le IX[e] Congrès du P.C.C. en avril 1969. La quatrième : celle de Lin Biao et Chen Bota, qui apparut à la 2[e] session plénière de Lushan du C.C., issue du IX[e] Congrès. Voir la caractérisation de cette ligne par Zhou Enlai dans son rapport au X[e] Congrès du P.C.C. (« Le dixième Congrès du Parti Communiste chinois, documents » Éditions en langues étrangères, Pékin 1973). En 1971 le président Mao a remarqué : « nous chantons l'Internationale depuis 50 ans, et dans notre Parti il s'est trouvé dix fois (voir note 19, n.d.t.) des gens qui ont cherché à créer la scission. A mon avis, cela pourra se répéter encore dix fois, vingt fois, trente fois, ne le croyez-vous pas? Vous pouvez ne pas le croire, moi, en tout cas, j'y crois. Les luttes auront disparu avec l'avènement du communisme? Je suis persuadé que non. Il y en aura encore sous le communisme, seulement ce seront des luttes entre le nouveau et l'ancien, entre ce qui est juste et ce qui est erroné, voilà tout ».

([15]) *La Voie du Juste Milieu :* ou *Zhong Yong* un des Quatre Livres de l'école confucéenne (voir note 2) avec le *Daxue* (la Grande Étude), *Lun Yu* (les Entretiens de Confucius), et le *Mengzi* (œuvres de Mencius). Il y avait aussi les Cinq Classiques de l'école confucéenne : *Shi* (« Livre des Odes »), *Shu* (« Livre des Documents »), *Li*, (« Livre des Rites »), *Yi* (« Livre des Changements ») et *Chunqiu* (« Annales de l'époque Chunqiu », voir note 27). Après la dynastie Han, les dominateurs féodaux les ont appelées les *Wu Jing* (Cinq Classiques) et les ont utilisés comme instrument idéologique pour dominer le peuple. *Shi* aussi appelé *Shi Jing* est un recueil de poésies qui remonte à la plus haute antiquité. On dit qu'il a été abrégé par Confucius. *Shu* aussi appelé *Shang Shu* ou *Shu Jing* est une collection de documents politiques et de données historiques du temps précédant l'époque Chunqiu et l'époque des Royaumes combattants (v. note 27). *Li* désigne *Zhou Li* « Rites des Zhou », *Yi Li* « Livre des Cérémonies » et *Li Ji* « Livre des Rites ». Le 1[er] est le recueil des règles concernant les organismes du gouvernement des Zhou et les grades de ses fonctionnaires. Le 2[e] renferme les règles du cérémonial du mariage, des funérailles, des sacrifices et de la vie mondaine de la dynastie Zhou. Et le dernier est un recueil des thèses sur les rites faites par l'école confucéenne d'avant les dynasties des Qin et des Han. *Yi* aussi appelé *Zhou Yi, Yi Jing* « Livre des Changements », est un livre sur la divination dans l'antiquité. *Chunqiu*, les annales historiques de l'état de Lu (province du Shandong actuelle) à l'époque Chunqiu. Pour défendre l'esclavage, Confucius y avait apporté certaines suppressions et modifications.

([16]) *Luxun (1881-1936) :* père de la littérature chinoise moderne. Voici ce qu'en disait le président Mao : « commandant en chef de la révolution

culturelle chinoise, il est grand non seulement comme homme de lettres, mais encore comme penseur et révolutionnaire. D'une rectitude inflexible, sans une ombre de servilité ou d'obséquiosité — qualité inestimable pour le peuple d'un pays colonial ou semi-colonial —, Luxun représente sur le front culturel l'écrasante majorité du peuple: il est le héros national la plus lucide, le plus courageux, le plus ferme, le plus loyal et le plus ardent qui ait jamais livré assaut aux positions ennemies. La voie dans laquelle il s'est engagé est celle de la nouvelle culture du peuple chinois ». Voir ses « Nouvelles choisies » et « La véritable histoire d'Ah.Q. », publiés aux Éditions en langue étrangère à Pékin ainsi que « Un combattant comme ça... » recueil de poèmes et essais présentés par Michelle Loi aux E.I.O.O., 1973.

([17]) *Le réformateur Shaozheng Mao :* Shaozheng Mao, partisan des propriétaires fonciers contre les propriétaires d'esclaves, était un haut fonctionnaire de l'État de Lu à l'époque Chunqiu et un précurseur de l'école légiste (voir note 4). Les idées de réformes qu'il propageait recevaient l'accueil chaleureux et le ferme appui du peuple. Quand Confucius fut nommé pour trois mois premier ministre par interim de l'État de Lu, il fit mettre à mort Shaozheng Mao et ordonna d'exposer en public son cadavre pendant trois jours.

([18]) *L'opéra Le Fanal Rouge :* opéra à thème révolutionnaire. L'action se passe pendant la guerre de Résistance contre le Japon. Le héros, Li Yuke est aiguilleur, membre du Parti Communiste dans le nord-est de la Chine. Voilà ce qu'a dit le président Mao après avoir assisté à un de ces opéras : « J'ai vu votre pièce: vous avez fait là un excellent travail, je tiens à vous en remercier et je vous prie de transmettre mes remerciements aux camarades acteurs! C'est le peuple qui crée l'histoire. Cependant, pour l'opéra ancien (comme pour toute littérature ancienne et tout art ancien qui sont coupés du peuple), celui-ci n'est que fange. Sur la scène, c'est le règne des seigneurs et dames, des damoiseaux et damoiselles. Maintenant, vous avez redressé cette inversion de l'histoire et rétabli la vérité historique, insufflant ainsi une vie nouvelle à l'opéra ancien. Voilà ce qui mérite d'être applaudi. Votre initiative va inaugurer toute une période, celle de la révolution de l'opéra ancien: à cette perspective, j'éprouve une grande satisfaction. Je forme l'espoir que vous écrirez et jouerez de nombreuses pièces nouvelles et que cela deviendra une habitude qui se répande dans tout le pays. » (9 janvier 1944).

([19]) *Dix grandes luttes de ligne :* Zhou Enlai, dans son Rapport au X[e] Congrès du P.C.C. a déclaré : « en l'espace d'un demi-siècle, notre Parti a connu dix importantes luttes entre les deux lignes ». Et déjà, en 1971 le président Mao déclarait : « dans notre Parti il s'est trouvé dix fois des gens qui ont cherché à créer la scission ». Ainsi depuis la création du P.C.C. en 1921, dix lignes opportunistes et bourgeoises ont sévi dans le P.C.C. La première : celle de Chen Duxiu (1879-1942), qui fut secrétaire

général du P.C.C. de 1921 à août 1927. Mao Tsétoung dit de lui : les capitulationnistes représentés par Chen Duxiu « abandonnèrent volontairement la direction des masses paysannes, de la petite bourgeoisie urbaine, de la moyenne bourgeoisie et, en particulier, des forces armées, ce qui entraîna la défaite de la révolution ». Voir note 4 du tome I des O.C. (p. 280). Chen Duxiu devint trotskyste par la suite. La deuxième : celle de Chu Qiubai (1889-1935) secrétaire général du Parti dès août 1927, se caractérisait par des tendances gauchistes, putchistes, la violence et le terrorisme. Elle mettait en avant la prise des villes en négligeant le travail révolutionnaire dans les campagnes. Il sera remplacé à son poste par Li Lisan en 1928, et exécuté en 1935 par le Guomindang. La troisième : celle de Li Lisan. Entre juin et septembre 1930, Li Lisan demanda l'organisation d'un soulèvement général dans les villes clés et le déclenchement d'une offensive générale pour toute l'Armée rouge contre ces villes. Cette orientation causa de très lourdes pertes aux organisations clandestines du Parti dans les régions contrôlées par le Guomindang. Les erreurs furent rectifiées en septembre 1930 et Li Lisan fut éliminé de la direction du Parti en janvier 1931. La quatrième : celle de Luo Changlun (1901-1949), ligne droitière. Expulsé du Parti en janvier 1931, il devint trotskyste. La cinquième : celle de Wang Ming (1907-1974), chef du groupe des « 28 bolcheviks », durera de longues et désastreuses années de 1931 à 1935. Le résultat sera : perte de 90 % des effectifs du P.C.C. et de l'Armée rouge, massacres de millions de paysans, et un « sauve qui peut » désastreux de la base centrale du sud de la province du Jiangxi ; grâce à la direction du président Mao cette fuite forcée donna naissance à la célèbre Longue Marche. Cette ligne se caractérisait par un sectarisme extrême. Elle fut éliminée à la Conférence élargie du C.C. à Zunyi en 1935. Un peu avant sa mort en 1974 à Moscou, Wang Ming se signala par ses attaques contre la Révolution culturelle et la glorification du social-impérialisme soviétique, notamment par un livre édité à Moscou à l'occasion du 50e anniversaire du P.C.C. La sixième : celle de Zhang Guotao, membre du Bureau politique, proposa à la Longue Marche de se réfugier dans une « base sûre et inaccessible », au Tibet et refusa de suivre l'Armée rouge dirigée par Mao Tsétoung vers le nord de la Chine pour combattre l'impérialisme japonais. Son armée subit d'énormes pertes et consentit finalement, en 1936, à rejoindre la base révolutionnaire de Yan'an. Mais désemparé par son manque d'influence politique, il fuyait, au milieu de 1938, en territoire contrôlé par le Guomindang. Pour les quatre dernières, voir note 14.

([20]) *Qin Shihuang :* premier empereur de Chine et partisan des légistes. Il vint au pouvoir dans le royaume de Qin en 247 av. J.-C. Au cours d'une dizaine d'années de campagne militaire, il unifia la Chine en 221 av. J.-C. et fut proclamé empereur. Représentant des propriétaires fonciers féodaux, il créa le premier État centralisé et pris des mesures pour unifier la

monnaie, les poids et mesures etc. Ennemi des confucéens qui voulaient revenir en arrière, il les combattit sans merci.

(21) *Les trois anti et les cinq anti : san fan* et *wu fan* en chinois, mouvement lancé en 1952. Les trois anti sont : contre la corruption, le gaspillage et la bureaucratie parmi les travailleurs des organismes d'État. Les cinq anti sont : contre les pots-de-vin, la fraude fiscale, le détournement de biens de l'État, la fraude dans l'exécution des contrats d'État et le vol des informations économiques provenant des sources gouvernementales parmi les industriels et les commerçants privés.

(22) *Peng Zhen :* maire de Pékin avant la Grande Révolution culturelle prolétarienne. A la tête de la « bande noire », il s'opposa à la Révolution culturelle et voulut faire de la municipalité de Pékin son fief ; il devint la première cible des masses en révolte pendant cette révolution et fut critiqué par la célèbre « Circulaire du 16 mai 1966 ».

(23) *Opéra de la région du Zhejiang :* il existe différents styles d'opéras classiques en Chine, dont les principaux sont : l'opéra de Pékin, l'opéra de Canton et l'opéra de la région de la province du Zhejiang. La réforme de l'opéra classique, entreprise au début de la Révolution culturelle, a tenu compte des différences de style et les a conservées.

(24) *Canal Drapeau rouge :* la construction de ce canal a duré de 1960 à 1969. En tout, il a une longueur de 1500 km. Pour l'aménager, les héroïques constructeurs ont aplani 1250 crêtes de montagne, percé 134 tunnels d'une longueur totale de 24 km, érigé 150 aqueducs longs de 6 km et demi, etc. Voir la brochure « Le Canal Drapeau rouge », Éditions en langues étrangères, Pékin 1975.

(25) *Cheng Sheng et Wu Guang :* dirigeants du premier soulèvement paysan dans l'histoire chinoise qui fut à l'origine de l'effondrement de la dynastie des Qin et l'instauration de la dynastie des Han (—206, +220).

(26) Liuxia Zhi : éminent dirigeant d'une insurrection d'esclaves dans les royaumes de Qi et de Lu à la fin de l'époque Chunqiu.

(27) *Époque Chunqiu, époque des Royaumes Combattants :* époque Chunqiu (Printemps et Automnes), nom tiré des *Annales de Chunqiu* chronique de l'État de Lu couvrant les années 772 à 481 av. J.-C. Les historiens en général appelèrent toute la période allant de l'an 770 (année de la fondation de la dynastie des Zhou de l'est, voir note 5) à l'an 476 av. J.-C., l'époque Chunqiu. Époque des Royaumes Combattants : époque ainsi nommée du fait qu'au cours de la période allant de l'an 475 à l'an 221 av. J.-C. (année de l'unification de la Chine par l'empereur Shihuang des Qin, voir note 20) des guerres continuelles se déroulaient entre les différents États.

(28) *Chen Duxiu :* voir note 19.

(29) *Gravir trois fois le mont des pêchers et Descendre trois fois au jardin des pêchers :* Pièces de théâtre à tendances révisionnistes. La première avait été créée avant la Révolution culturelle sous l'instigation de la femme

de Liu Shaoqi. La seconde fut un « remake » de la précédente créée en 1974 afin de raviver les élans des révisionnistes.

([30]) *Chen Yonggui :* était secrétaire de la cellule du Parti de la brigade de production de Dazhai (voir note 10) : au IX[e] Congrès du P.C.C., en 1969, il devenait membre du C.C. et au X[e] Congrès, en 1973, membre du Bureau Politique du C.C. Aujourd'hui il est secrétaire du Comité du Parti pour la province du Shanxi, secrétaire du Comité du Parti de la région administrative du Shanxi central et secrétaire du Comité du Parti du district de Xiyang... Il est aussi vice-premier ministre de la R.P.C. Ainsi, dans un pays socialiste, un simple paysan pauvre animé d'une idéologie prolétarienne peut accéder à de très hauts postes de responsabilité dans l'État.

([31]) *Peng Dehuai :* voir note 14.

([32]) *Taiping :* mouvement révolutionnaire paysan mené, au milieu du XIX[e] siècle, contre la domination féodale de la dynastie Qing (1644-1911). Hong Xiuquan (1814-1864) fut le chef de ce mouvement. En 1851, il organisa un soulèvement au village de Jintian, dans le district de Guiping, province du Guangxi, et proclama la fondation du Royaume céleste des Taiping qui tint tête à la Cour des Qing pendant quatorze ans. La révolution ayant échoué en 1864, il s'empoisonna.

([33]) *Rectifier les noms :* Confucius considérait son époque comme décadente. Pour lui, le gouvernement idéal était celui des Zhou de l'ouest (et d'une manière plus générale, des Anciens Rois, v. note 5). C'est ainsi qu'il élabora sa théorie de la Rectification des Noms : il s'agissait pour lui de plier l'ensemble des structures sociales aux normes établies par les ritualistes de la dynastie Zhou. Ainsi, chacun devait se comporter selon sa place et son rang dans la société : celui qui avait le « Nom » de ministre devait se comporter en ministre, celui qui avait le « Nom » d'esclave devait se comporter en esclave. On voit que cette théorie confucéenne prenait un immobilisme social sur la base d'une restauration des institutions de la dynastie Zhou. Plus tard, la théorie de la Rectification des Noms sera reprise dans un sens plus philosophique d'étude des rapports entre les idées et les choses. Aujourd'hui, Lin Biao, comme Confucius, est pris pour un tenant de cette théorie, dans la mesure où il cherchait à opérer un retour en arrière, restaurer le capitalisme en Chine.

([34]) *Yamen :* résidence de fonction des gouverneurs de province dans l'ancienne Chine féodale.

([35]) *Opéra Le détachement féminin rouge :* opéra à thème révolutionnaire, se passe dans l'île de Hainan. Wu Qinghua est servante-esclave du despote local Nan Patien, auquel elle voue une haine implacable, elle fuit et s'engage dans l'Armée rouge avec l'aide de Hong Changqing, un des responsables de l'organisation du Parti. Le combat sans merci en fait une remarquable militante de l'avant-garde du prolétariat. Hong Changqing étant mort en couvrant le repli des forces régulières, c'est sur elle que

retombent les lourdes responsabilités, elle fait l'unité autour d'elle pour aider les forces régulières qui contre-attaquent et exécute Nan Patien de sa main.

([36]) *Jiao Yulu :* modèle pour les responsables administratifs. Travaillait dans le district de Lankao, province du Hunan.

([37]) *Zhao Puyu et le point d'acupunture yamen :* Zhao Puyu est un infirmier du service sanitaire d'une unité de l'A.P.L., envoyé avec une équipe médicale à l'École des sourds-muets de la municipalité de Liaoyuan (prov. du Kirin). Il a réussi à guérir par des essais répétés d'acupuncture (y compris sur lui-même) la surdi-mutité, infirmité considérée en Chine comme incurable par les « sommités » bourgeoises. Voir la brochure « Franchir le ' seuil du mutisme ' », Éditions en langues étrangères, Pékin 1973.

([38]) *Ravin de Langwozhang :* célèbre ravin à Dazhai. Les paysans ont dû s'y prendre à trois reprises pour le niveler et le rendre cultivable.

([39]) *Wang Yangming :* (1472-1528) le plus important représentant des confucianistes de la dynastie des Ming (1368-1644).

([40]) *Tripodes de la loi :* les représentants de la classe montante des propriétaires fonciers de l'État de Qin moulèrent en 513 av. J.-C. un tripode de fer sur lequel étaient inscrites des lois, qui fixaient certaines limites à l'arbitraire des esclavagistes et étaient portées ainsi à la connaissance de tous. Confucius s'y opposa furieusement.

([41]) *Champs divisés en neuf carrés égaux :* le « système des champs en neuf carrés égaux » (appelé en chinois : système *jingtian*) était le régime agraire en vigueur dans la société esclavagiste. Sous ce régime, toutes les terres appartenaient au roi, chef suprême des propriétaires d'esclaves. Elles étaient divisées en parcelles de neuf carrés égaux ayant la forme du caractère chinois 井 *jing*. Les terres ainsi divisées étaient distribuées aux aristocrates propriétaires d'esclaves de différents rangs qui obligeaient leurs esclaves à les cultiver.

([42]) *Charte en huit points concernant l'agriculture :* en 1958 le président Mao a formulé huit importantes mesures pour augmenter la production agricole, appelées par abréviation CHARTE EN HUIT POINTS, qui sont : sol (labourage en profondeur, amélioration du sol, étude générale des sols, planification des terres), engrais (emploi judicieux des matières fertilisantes), eau (construction hydraulique, utilisation rationnelle de l'eau), semences (généralisation des bonnes espèces), plantation serrée (plantation serrée rationnelle), protection (protection des cultures, lutte contre les maladies pathogènes et les insectes nuisibles), entretien (prendre soin des cultures) et outillage (perfectionnement des instruments aratoires).

([43]) *Li Hongzhang :* (1823-1901) célèbre bureaucrate et traître à la patrie. Participa à l'écrasement des Taiping (voir note 32). Puis grâce aux richesses amassées et à « l'aide » des impérialistes occidentaux, il crée en 1865 cet « Atelier général » ainsi que des arsenaux. En fait, ces entreprises

étaient aux mains des compradores chinois en collusion avec les impérialistes et au service de ces derniers dans leur agression économique et politique et leur pillage des ressources chinoises.

([44]) *Charte d'Anshan :* les cinq principes fondamentaux de cette Charte de l'entreprise sidérurgique d'Anshan (par opposition à celle de Magnitogorsk, entreprise révisionniste soviétique) ont été formulées le 22 mars 1960 par le président Mao : « ... Placer toujours la politique au poste de commandement; renforcer le rôle dirigeant du Parti; lancer vigoureusement des mouvements de masse; appliquer le système de la participation des cadres au travail de production et des ouvriers à la gestion; réformer les règlements dans ce qu'ils ont d'irrationnel et assurer une étroite coopération entre cadres, ouvriers et techniciens; encourager vigoureusement les innovations techniques et mener énergiquement la révolution technique. » Elle ne fut véritablement appliquée qu'en 1968.

([45]) *Zhuxi :* (1130-1200) représentant de l'école confucéenne de la dynastie des Song du sud (1127-1279) est le philosophe idéaliste qui a exercé l'influence la plus considérable à l'époque féodale après Confucius et Mencius. Il estima que tout dans l'univers et l'ordre féodal était régi par la « raison » préexistant à toutes les choses. Il considérait « les Trois principes cardinaux et les Cinq vertus constantes » (voir note 12), qui protégeaient l'ordre de la domination féodale, comme la « raison du Ciel », éternelle et immuable. Et il considérait toutes les aspirations et revendications contraires à l'ordre de la domination féodale comme de basses « passions humaines ». Il formula un point de vue réactionnaire dit « maintenir la raison du Ciel et éliminer les passions humaines » afin de jeter un fondement aux absurdités répandues par les classes dominantes féodales telles que « on a raison d'exploiter et d'opprimer ». La *Collection des Annotations pour les Quatre Livres* compilée par lui fut désignée par les dominateurs féodaux ultérieurs comme un manuel dont la lecture est obligatoire.

TABLE

AVANT-PROPOS 7

CHAPITRE 1 : Nous devons étudier la philosophie pour faire la révolution 13

CHAPITRE 2 : Toujours partir du concret 23

CHAPITRE 3 : Abordons les problèmes du point de vue de leur développement 33

CHAPITRE 4 : La cause interne est la base du changement 45

CHAPITRE 5 : Toutes choses et tous phénomènes répondent au principe « Un se divise en deux » 57

CHAPITRE 6 : Faisons une analyse concrète des situations concrètes 70

CHAPITRE 7 : Saisissons-nous de la contradiction principale 84

CHAPITRE 8 : Accélérons la conversion révolutionnaire de la contradiction 94

CHAPITRE 9 : Maîtrisons le rapport dialectique entre changement quantitatif et changement qualitatif 106

CHAPITRE 10 : Traversons le phénomène pour voir l'essence 117

CHAPITRE 11 : Les nouvelles choses, les nouveaux phénomènes sont invincibles 129

233

CHAPITRE 12 : La véritable connaissance vient de la pratique 142
CHAPITRE 13 : La matière se transforme en esprit et l'esprit en matière 156
CHAPITRE 14 : La connaissance est illimitée 182
CHAPITRE 15 : Déployons notre activité subjective consciente 194
CHAPITRE 16 : Efforçons-nous de changer notre conception du monde 209
POSTFACE 221
NOTES DES TRADUCTEURS 223

Les éditions des livres utilisés sont les suivantes :

O. C. : Œuvres choisies de Mao Tsétoung, Éditions en langues étrangères, Pékin.

T. C. : Textes choisis de Mao Tsétoung, Éditions en langues étrangères, Pékin.

O. : Œuvres de Lénine, Paris-Moscou.

E. P. : Éditions de Pékin.

E. S. : Éditions Sociales, Paris.

Achevé d'imprimer le 15 janvier 1977
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions du Centenaire
24, rue Philippe-de-Girard - 75010 Paris

Dépôt légal : 1er trimestre 1977.
N° d'Impression : 1936-202.

Imprimé en France

E 100
EDITIONS DU CENTENAIRE
24, rue Philippe de Girard – 75010 Paris